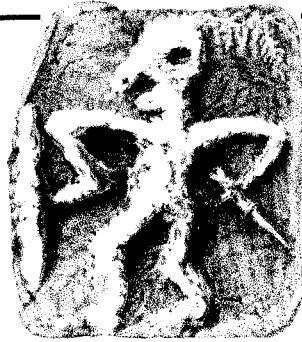


AGONE



Philosophie, Critique & Littérature
numéro 17, 1997

Hasard & jeux

Le hasard & le temps • *Rémy Lestienne* • Lecture psychologique des loteries d'État • *Pascal Salazar-Ferrer* • Jouer pour refuser le hasard • *Bernard Bougenaux* • L'homme face au hasard *Olivier Salazar-Ferrer* • L'étrange prédiction du principe anthropique : l'argument de l'apocalypse • *Pascal Salazar-Ferrer*

FICTIONS & DITIONS

Trois histoires albanaises, par *Ylljet Alicka*
Ce qu'on en rapporte, par *Pascal Poyet*
Les mésaventures de Jeanne, par *Jeanne Loyseau*
Voix, par *Jocia Acin*



RÉDACTEUR EN CHEF
Pascal Salazar-Ferrer

COMITÉ DE RÉDACTION

Isabelle Dessommes, Thierry Discepolo,
Jacques Luzi, Laure Mistral, Martine Mouton,
Pascal Salazar-Ferrer, Jacques Vialle, Béatrice Vincent.

CORRESPONDANTS

Cornel Alecse (Bucarest), Nicolas Reeves (Montréal),
Bruno Sibona (Londres)

*Chez les anciens, étoit une dispute ou
combat pour la supériorité dans
quelqu'exercice du corps ou de l'esprit.*

ENCYCLOPÉDIE, 1751

Les auteurs qui publient dans **AGONE** développent
librement une opinion qui n'engage qu'eux-mêmes.

© **AGONE** Éditeur • Domaine du Terras - BP 2326
13213 Marseille cedex 02 • France

Email : agone@aix.pacwan.net

AGONE

Philosophie, Critique & Littérature

numéro 17, 1997

Hasard & jeux

Si le hasard fait partie de ces concepts dont tout un chacun émaille quotidiennement les explications de ses actions et du monde dans lequel nous vivons, son analyse savante est historiquement liée au jeu lui-même. Mais les jeux de hasard sont aujourd'hui rarement associés à d'aussi nobles spéculations, qui rencontrent ici le temps, la liberté ou la créativité. Quant à nos modernes loteries d'État, elles illustrent surtout la manière dont l'utilisation de nos humaines faiblesses rapporte au maître du jeu.

9. Éditorial. Hasard, liberté & jeu de dupes.

Thierry Discepolo

13. Le hasard & le temps.

Rémy Lestienne

À première vue, dans les sciences de la nature les deux notions de hasard et de temps s'opposent. La physique a longtemps cherché à identifier le temps à un paramètre qui permettrait d'étiqueter les événements selon leur ordre de causalité. Le hasard était le manteau dont on recouvrait les événements qui semblaient échapper à la nécessité, ceux auxquels on ne pouvait attribuer d'antécédent causal. De ce point de vue, hasard et temps semblent faire partie de deux mondes disjoints. S'il existe une causalité universelle, il ne peut pas y avoir de hasard vrai : en droit, au royaume dont le temps de la physique classique est roi, il n'y a pas de province pour la chance.

25. L'homme & le hasard.

Olivier Salazar-Ferrer

Comment le hasard a-t-il été pensé par l'Occident ? Je me propose de n'interroger que les philosophies qui l'ont fortement thématiqué. L'événement produit par hasard nous apparaît comme aléatoire, mais aussi comme résultant spontanément des apparences de production causale. D'une part le hasard limite notre intelligibilité et incarne un aspect de l'impuissance humaine en enchaînant notre vie à l'ordre incohérent et imprévisible du monde ; de l'autre, en tant qu'imitant, par ses apparences, des buts, des intentions, des systématisations rationnelles, il offre à la pensée religieuse et aux providentialismes l'occasion de les intégrer comme signes.

49. Jouer pour refuser le hasard.

Bernard Bougenaux

À son insu ou conscient qu'il ne gagnera jamais, qu'il ne joue pas pour gagner de l'argent mais du temps, le joueur reporte à chaque pari un morceau de présent pour jouir d'une éternité imaginaire lui offrant tous les possibles, pour lutter contre le déterminisme social, l'injustice et la médiocrité d'un passé qu'il subit quotidiennement, impuissant. Entre validation et tirage, d'une semaine sur l'autre ou pour certains le seul jour où ils touchent leur RMI, les joueurs s'imaginent entrevoir une intention en œuvre dans le monde et, dans leurs vies, des projets : une justice encore invisible, qui se ne manifeste qu'en quelques signes avant-coureurs, comme l'attribution du gros lot à cette famille pauvre et méritante qu'exhibe stratégiquement la Française des jeux.

61. Une lecture psychologique des jeux de loterie d'État.

Pascal Salazar-Ferrer

Nous vivons actuellement une phase de développement étonnante des jeux de hasard pur ne faisant appel à aucune compétence particulière. En nous appuyant sur deux courants de recherches en psychologie, l'étude des biais de jugements de probabilité et l'étude de la prise de décision en situation naturelle, nous nous proposons d'expliquer pourquoi autant de personnes acceptent de jouer et de perdre pendant des années à un jeu si inéquitable pour le parieur. D'où vient le puissant pouvoir de séduction des loteries d'État ? pourquoi agit-il si fortement sur les couches les plus défavorisées de la population ?

75. L'étrange prédiction du principe anthropique.
Critique de l'argument de l'apocalypse.

Pascal Salazar-Ferrer

La cosmologie et la physique contemporaines ont donné naissance à un curieux courant philosophique assimilé au principe anthropique, qui se revendique du néofinalisme et conduit ses partisans à rétablir l'homme au centre de l'univers. Une des formes de ce principe énonce que les lois physiques de l'univers sont ce qu'elles sont pour que la vie, et en particulier l'humanité, puisse exister. Ses principaux adeptes ont relevé le défi d'en tirer des prédictions originales, dont la plus fameuse est l'« argument de l'apocalypse », selon lequel la fin du monde est bien plus probable que nous ne le pensons. L'objet de cet article est de présenter et de critiquer l'argument de l'apocalypse, et d'ouvrir à une réflexion sur notre aptitude à raisonner dans l'incertain, qu'elle soit naturelle ou fondée sur le calcul des probabilités.

FICTIONS & DICTIONS

95. Histoire de village.

Ylljet Alicka

Traduit de l'albanais par Dorina Paco

Je sais qu'on dérange pas les gens à cette heure, me dit Marc. Mais en vrai, j'avais peur qu'on dise : « Voilà Marc qui commence à se plaindre à droite et à gauche. » Alors que toi, c'est pas pareil. Tu es différent. Tu es de Tirana, un homme instruit. Voilà. Je suis venu te demander de m'écrire une lettre pour le gouvernement parce que j'ai besoin d'une maison.

105. Histoire de décès.

Ylljet Alicka

Traduit de l'albanais par Dorina Paco

Pour concrétiser ses dires, Adonis ouvrait le frigo d'à côté, sortant la planche sur laquelle gisait le corps d'une jeune fille au visage particulièrement pâle, signe de mort et peut-être de congélation. Adonis tira le cadavre par le bras et lui tapa brutalement sur le front. (Le geste

me rappelait celui que l'on fait au marché pour vérifier qu'un melon est bien mûr.) Il en sortait des sons métalliques. J'étais visiblement bouleversé, mais Adonis m'invita à l'imiter : « Vas-y, frappe, elle te mangera pas ! »

115. Histoire d'amour.

Ylljet Alicka

Traduit de l'albanais par Anila Vaso

Peut-être est-il préférable, quand on se retrouve comme ça à prendre un café dans un local collectif crasseux et envahi par les mouches, au fond d'une province isolée, assis à une table couverte d'une nappe pleine de taches, peut-être est-il préférable donc, plutôt que de rester seul, d'écouter une histoire d'amour racontée par un gardien de prison. Aussi, du plus loin que j'aperçus Mehil, maton fameux pour sa férocité, je lui fis signe pour l'inviter à prendre un café avec moi. Il me serra la main, ou plus exactement l'écrasa dans ses énormes pattes couvertes d'un poil dru et noir ; « Les mains d'un spécialiste de la torture », pensai-je. Et, à l'évidence, il s'assit très volontiers à ma table.

125. Voix.

Jovica Acin

Traduit du serbo-croate par Mireille Robin

Nous percevons soudain, dans l'épais brouillard, des voix mystérieuses. N'avons-nous pas l'impression qu'elles proviennent de nulle part ? Elles sont partout autour de nous. Comme si elles appartenaient à des spectres. Il suffirait, croyons-nous, de fouiller la brume du regard pour qu'elles disparaissent. Faux, puisque nous reconnaissons que ce sont des voix humaines. Ce qui peut être également un leurre.

129. Ce qu'on en rapporte.

Pascal Poyet

Nos sommes entrent dans l'ordre et sont de l'ordre des réserves.
 Nous réservons, dans l'ensemble, leur disposition ;
 en somme, des réserves de conditions.
 On dispose dans l'ensemble ce qu'on ordonne en somme.
 On rappelle ce qui vient en somme,
 la disposition,
 l'ordre que nous réservent les sommes.

135. Les mésaventures de Jeanne. (Extrait d'une série.)

Jeanne Loyseau

— Le problème avec les hommes, dit Anna, c'est que nous on ne sait pas ce qu'on veut, et eux ils ne savent pas quoi faire !

(Jeanne approuve, songeuse.)

— Oui, dit-elle, mais d'un autre côté ça vaut peut-être mieux... Parce que si on savait ce qu'on veut, et si les hommes savaient quoi faire, qui nous dit qu'on ne finirait pas par s'apercevoir que ce qu'on veut n'a rien à voir avec ce qu'ils savent faire ?

153. La fin des fictions

Wolfgang Hildesheimer

Traduit de l'allemand par Pierre Deshusses

J'ai toujours eu des réticences à considérer l'activité d'écrivain comme une véritable profession. En fait, je ne l'ai jamais considérée comme telle, mais bien plutôt comme le privilège temporaire de pouvoir dire des choses qui m'apparaissaient dignes d'être dites, et de me taire ensuite lorsque ces choses étaient dites... Le temps des « grands romanciers » est révolu. Notre époque ne produira pas d'écrivain qui s'installera au cœur d'un chaos grandissant et imprévisible pour réaliser un concept intemporel. Pour l'écrivain d'aujourd'hui, prendre position est moins le résultat d'une décision consciente qu'un défi... Mais transformer notre époque en fictions, c'est simplement retarder le moment de l'action et placer notre conscience à la remorque de la réalité objective.

Hasard, liberté & jeu de dupes

L'analyse savante du hasard est historiquement liée au jeu lui-même, elle trouve ses racines à la naissance de la théorie des probabilités : dans les discussions de Blaise Pascal et du chevalier de Méré à propos des jeux de hasard. Mais les jeux de hasard ne sont plus très souvent associés à d'aussi nobles spéculations. Si nos modernes loteries d'État en sont l'exemple qui bénéficie aujourd'hui du plus de publicité, elles illustrent aussi la façon dont l'utilisation de nos humaines faiblesses — en l'occurrence les biais de nos jugements des probabilités — peut rapporter gros au maître du jeu — en l'occurrence les États. Quant au concept de hasard lui-même, s'il fait partie de ces mots dont tout un chacun émaille quotidiennement les explications de ses actions et du monde dans lequel nous vivons, il renvoie, d'une part, à toute l'histoire du débat philosophique relatif au libre arbitre, et, d'autre part, au lien entre temporalité et déterminisme

ou indéterminisme physique. Voilà le chemin que les articles réunis ici proposent au lecteur de parcourir ¹.

C'est au sein de l'histoire de la philosophie qu'Olivier Salazar-Ferrer dénoue les liens ambigus qui relient l'existence humaine et le hasard ². En tant qu'aléatoire, le hasard enchaîne notre vie à l'ordre incohérent et imprévisible du monde, démontrant les limites de notre intelligibilité et de notre action sur les choses ; et parce qu'il donne l'apparence d'intention et de fin, le hasard offre à la pensée religieuse l'occasion de les intégrer comme signes. D'un côté, une négation de la raison qui abrite la menace de l'arbitraire ; de l'autre, des structures d'événements simulatrices de sens. Et deux attitudes face à cette ambiguïté : réduire le hasard ou l'intégrer à la vie comme source de savoir, de liberté existentielle et créative.

Si le hasard aristotélicien n'était qu'une cause de tout ce qui est inexplicable, la physique classique, qui installa une causalité universelle, ne laissait pas non plus de place pour un hasard vrai dans son déterminisme intemporel. Mais peut-on réduire le temps à son interprétation causale ? se demande Rémy Lestienne ³. Une partie de la physique moderne, qui en appelle au hasard, répond par la négative, parce qu'une telle conception ne rend pas compte de l'orientation du temps dans le monde réel, le nôtre, celui où les systèmes macroscopiques sont irréversibles. Le hasard n'est plus alors un expédient mais un ingrédient indispensable à cette science du temps qui propose « une définition temporelle de la notion de hasard », réinterprétant, dans un même élan, probabilités et irréversibilité.

1. Ainsi, nous nous inscrivons dans un courant d'ouvrages consacré aux réflexions actuelles sur le hasard. Cf., notamment, *Chemins de l'aléatoire. Le hasard et le risque dans la société moderne*, D. Dacunha-Castelle (Flammarion, 1996) & « Le Hasard » (*Pour La Science*, numéro spécial, 1995).

2. Cf. infra, « L'homme face au hasard », p. 25-47.

3. Cf. infra, « Le hasard & le temps », pp. 13-23.

C'est le lien psychologique qui relie jeu de hasard et temps qu'explore Bernard Bougenaux, suivant le modèle du droit des obligations. Les joueurs ne joueraient pas pour gagner de l'argent mais du temps, celui qui sépare la validation des billets de Loto du tirage officiel, dont le bénéfice est le report d'un morceau de présent : les joueurs jouissent d'une éternité imaginaire ; ils s'offrent une richesse potentielle ⁴. Semaine après semaine, la réalité est renvoyée à plus tard : assister au spectacle — celui du fantasme d'illusoires réussites sociales —, plutôt que vivre dans le monde tel qu'il est — et savoir pourquoi on l'accepte et ce qu'on refuse —, voilà l'alternative sans choix que proposent les sociétés de jeux et la télévision, ces bras armés de nos gouvernements en situation de souteneurs des loteries d'État.

Les jeux de hasard pur, et notamment les loteries d'état concrétisent, à l'échelle quotidienne, bien des questions sur le rapport de l'homme au hasard. S'appuyant sur l'étude des biais de jugements de probabilité et l'étude de la prise de décision en situation naturelle, Pascal Salazar-Ferrer se propose d'expliquer d'où vient le pouvoir de séduction des loteries d'État, ces jeux si inévitables pour le parieur ; et pourquoi il agit si fortement, et pendant autant d'années, sur les couches les plus défavorisées de la population ⁵.

Le raisonnement naturel est un outil aussi fragile qu'indispensable. Il est facilement trompé quand nous nous en servons pour nous représenter nos chances de gagner au Loto, et Pascal Salazar-Ferrer montre notamment à quel point tout dépend, pour le sens commun, de la présentation du jeu — en l'occurrence fallacieuse. Poursuivant cette exploration de nos capacités naturelles à raisonner, Pascal Salazar-Ferrer propose une critique

4. Cf. infra, « Jouer pour refuser le hasard », p. 49-60.

5. Cf. infra, « Une lecture psychologique des loteries d'État », p. 61-74.

de l'argument de l'apocalypse, en tant que représentant du mode de prédiction du principe anthropique — un étrange mouvement philosophico-scientifique néofinaliste ⁶. Cet argument offre l'exemple d'un raisonnement incertain erroné malgré l'outil bayésien. On voit ici comment, quand la théorie des probabilités mal utilisée devient une source d'erreur, notre sens commun, soutenu par notre besoin spontané d'une explication causale crédible, nous invite à rejeter comme paradoxaux des raisonnements qualitativement erronés.

C'est d'amener le sens commun — mais aussi le sens commun scientifique — à une pensée critique que s'attache l'ensemble de ces contributions. Car nous persévérons à penser que les raisons de nos jugements et de nos actions peuvent être de vraies raisons, c'est-à-dire nourries de ce qui a toujours nourri la raison : leur connaissance ⁷.

THIERRY DISCEPOLO

6. Cf. infra, « L'étrange prédiction du principe anthropique », p. 75-93.

7. Nous traiterons de cette question dans le prochain numéro de la revue *AGONE*, sous le titre d'« Engagement & neutralité du savoir » (n° 18, parution à l'automne de 1997).

Le hasard & le temps

Au moment d'ouvrir ce recueil d'articles consacrés au hasard et au jeu, je voudrais inviter le lecteur à réfléchir sur l'étrange mais profonde affinité entre le hasard et le temps. Cela nous permettra de reconnaître l'originalité de la relation qu'entretient le jeu avec le temps. Car le jeu, tout à la fois, nie le temps et l'exacerbe.

On me dira que la théorie moderne des probabilités accorde une large place aux questions temporelles, dès lors qu'il s'agit, par exemple de la distinction entre prédiction et rétrodiction ou, plus généralement, dans tous les problèmes qui font intervenir la subjectivité humaine. C'est bien évident. Mais je voudrais ici placer la question des rapports entre hasard et temps sur un plan ontologique, examiner pour ainsi dire le hasard et le temps désincarnés, au cœur du monde.

À première vue, dans les sciences de la nature les deux notions de hasard et de temps s'opposent. Jusqu'au XIX^e siècle, tout le

développement de la physique a cherché à dire ce qu'était le temps, et à l'identifier à un paramètre qui permettrait d'étiqueter les événements selon leur ordre de causalité. C'est encore cette idée forte qui permit à Einstein de développer, au début du xx^e siècle, la théorie de la relativité. Le hasard, de son côté, était pour les physiciens le manteau dont on recouvrait les événements qui semblaient échapper à la nécessité, c'est-à-dire, précisément, et par définition, ceux auxquels on ne pouvait attribuer d'antécédent causal.

De ce point de vue, hasard et temps semblent nécessairement faire partie de deux mondes disjoints. S'il existe une causalité universelle, il ne peut pas y avoir de hasard vrai. Tout au plus, celui-ci ne peut être qu'un nom commode pour désigner une incapacité provisoire à désigner les causes des événements. Mais en droit, au royaume dont le temps de la physique classique est roi, il n'y a pas de province pour la chance.

HASARD & TEMPORALITÉ DE LA THERMODYNAMIQUE À LA PHYSIQUE QUANTIQUE

Aujourd'hui, on sait que, contrairement à l'espoir des physiciens classiques et d'Einstein, on ne peut réduire le temps à son interprétation causale. Celle-ci porte en effet ses propres limites. Tout d'abord, cette interprétation ne rend pas compte de l'orientation du temps, de sa flèche. Il faudra attendre le développement de la thermodynamique, au xix^e siècle, pour que l'on commence à parler de l'irréversibilité temporelle comme d'un problème requérant une explication physique. Ce fut là le puissant motif des recherches de Ludwig Boltzmann. On sait ce qu'il advint. Après avoir travaillé pendant des décennies à une interprétation causale de la loi de l'accroissement de l'entropie, qui est la traduction physique de l'irréversibilité temporelle, Boltzmann finit par adopter, à son corps défendant mais avec conviction, une interprétation probabiliste de cette notion. Au point que la désormais célèbre formule $S = k \text{ Log } w$, qui lie l'entropie aux complexions (c'est-à-dire, finalement, aux probabilités d'états), lui servit d'épithète.

Par ailleurs, la non-séparabilité ultime des systèmes physiques pose une limite épistémologique très forte à la possibilité d'étendre au réel en soi le paradigme de causalité, tel qu'il fonde la théorie de la relativité. Cette propriété de non séparabilité, sur laquelle Niels Bohr attirait déjà l'attention dans la réponse qu'il donna à un célèbre article d'Einstein, Podolsky et Rosen de 1935, implique que, dès lors qu'ils ont interagi dans le passé, deux systèmes physiques (telles deux particules issues de la désintégration d'un même atome) sont désormais intrinsèquement inséparables et partagent certaines de leurs propriétés observables. Annoncée donc dès l'avènement de la mécanique quantique, cette propriété n'a été vérifiée expérimentalement que ces quinze dernières années. Mais comment, dès lors qu'elle est établie, découper l'espace-temps selon une métrique chargée d'exprimer les relations de causalité dans cet espace ¹ ?

Le développement de la mécanique quantique marque, après celui de la thermodynamique statistique, la seconde rencontre entre hasard et temps. Comme on le sait, cette théorie n'admet non pas une mais deux lois d'évolution. Il y a d'abord l'évolution des systèmes physiques suivant l'équation de Schrödinger. Selon cette règle, les systèmes physiques isolés obéissent à une loi d'évolution que l'on peut écrire comme une équation différentielle du premier ordre par rapport au temps. Comme pour les lois de Newton de la mécanique classique, cette propriété signe une évolution purement déterministe. D'un autre côté, les évolutions au cours des interactions avec les appareils de mesure obéissent, eux, à une autre loi, dite de réduction du paquet d'ondes, qui ne peut s'écrire sous cette forme et n'est pas déterministe. Elle admet donc un rôle pour le hasard. Mais comment distinguer entre systèmes du premier type, soumis à la loi d'évolution selon l'équation de Schrödinger, et systèmes du second type, obéissant à une loi qui fait place au hasard ?

1. Pour un exposé plus détaillé de cette question, cf. R. Lestienne, *Les Fils du Temps*, Les Presses du CNRS, 1990.

Bien des physiciens ont soupçonné que la temporalité marquait la frontière entre les champs d'application des deux lois d'évolution. La prise en compte de l'irréversibilité des systèmes macroscopiques permet-elle de passer de la première loi d'évolution à la seconde ? Niels Bohr notait déjà que « tout phénomène atomique est fermé en ce sens que son observation exige des enregistrements obtenus à partir de mécanismes amplificateurs *qui fonctionnent de manière irréversible* ² ». Léon Rosenfeld, ardent disciple de Niels Bohr, fit de cette idée son étendard. Dans la contribution qu'il rédigea pour le livre *Louis de Broglie, physicien et penseur*, il soutint que « contrairement à l'opinion traditionnelle, l'idée de probabilité occupe en thermodynamique une position tout aussi fondamentale qu'en mécanique quantique ; elle a, dans les deux cas, exactement la même signification épistémologique ³ ». Comme dans cette dernière discipline, le hasard en thermodynamique était, non pas un expédient, mais un ingrédient indispensable de la science du temps. Déterminisme et irréversibilité relevaient, pour lui, de deux descriptions complémentaires de la nature, exactement comme le sont ondes et corpuscules en physique microscopique. Mais les explications que Léon Rosenfeld s'efforça de donner, à cette époque, sur la base de cette alliance entre hasard et temporalité, au sujet de la réconciliation entre les deux lois d'évolution de la mécanique quantique, laissèrent sceptique le plus grand nombre.

Sur ce point, il semble toutefois que des avancées décisives aient été obtenues ces dernières années : elles confirment complètement les intuitions initiales de Bohr et de Rosenfeld.

Selon la voie développée par le physicien américain Wojciech Zurek, le fait que les appareils de mesure restent constamment en

2. Niels Bohr, cité dans *Quantum Theory and Measurement*, J. A. Wheeler & W. H. Zurek (éd.), Princeton University Press, NJ, 1982, p. 3.

3. L. Rosenfeld, « L'évidence de la complémentarité », in *Louis de Broglie, physicien et penseur*, Albin Michel, 1953, p. 48.

interaction avec l'environnement permet de comprendre comment les états de superposition qui caractérisent ordinairement l'état quantique de l'appareil de mesure, à la suite de l'interaction de ce dernier avec l'objet mesuré, évoluent en un temps très bref vers un mélange d'états ⁴. À un tel mélange on peut alors associer les probabilités classiques qui caractérisent la réduction du paquet d'ondes. Ce processus, que Zurek appelle « décohérence », s'établirait dans l'immense majorité des cas en un temps excessivement bref, typiquement de l'ordre de 10^{-23} seconde. Mais pour certains systèmes particuliers, ce temps peut être beaucoup plus long, ou bien la décohérence peut même ne jamais se produire. C'est le cas par exemple, des énormes cylindres de Weber construits dans l'espoir de détecter des ondes gravitationnelles, et qui, bien qu'ils puissent peser plus d'une tonne, ne se départissent pas d'un comportement quantique lorsqu'ils sont maintenus à très basse température.

Une autre approche du même problème a été simultanément développée par l'École de Bruxelles, sous l'impulsion d'Ilya Prigogine, prix Nobel de physique en 1977. Ces travaux prennent appui sur une formulation particulière des lois de la mécanique, inspirée de la mécanique statistique, dans laquelle l'objet représentatif d'un système est sa « matrice densité ». Outre que cette formulation en termes d'« opérateurs de Liouville », ou de « Liouville-Von Neuman », permet d'écrire les lois d'évolution des systèmes sous le même formalisme, qu'il s'agisse de la mécanique classique ou de la mécanique quantique, elle permet aussi leur extension. Ainsi, les opérateurs d'évolution admettent un espace fonctionnel de représentation qui dépasse l'espace habituel — dit de Hilbert —, admis jusqu'ici pour ces opérateurs, et leur permet d'intégrer automatiquement des termes dissipatifs dont l'introduction est naturelle dès qu'il s'agit de systèmes un tant soit peu complexes —

4. W. Zurek, « Decoherence and the Transition from quantum to classical », *Physics Today*, 1991, 44:10, p. 36-47.

dits non intégrables (un système composé de trois corps est déjà un système non intégrable). Comme l'explique Prigogine, ces développements conduisent « à une formulation unifiée de la théorie quantique, évitant la structure duale conventionnelle basée sur l'équation de Schrödinger d'une part, et la réduction du paquet d'ondes d'autre part ⁵».

Dans l'approche de Zurek, comme dans celle de l'École de Bruxelles, l'irréversibilité — la morsure du temps sur ce que Zurek appelle un « appareil de mesure » et Prigogine un « grand système non intégrable » — est bien ce qui assure sa décohérence du point de vue quantique.

En résumé, pour la physique contemporaine, existent deux mondes distincts. Celui du déterminisme est intemporel : les particules élémentaires isolées ne vieillissent pas ; on ne peut pas construire d'horloge avec elles. Ce qui est vrai à double titre : même si on parle de particules instables, une particule unique ne dit rien sur la nature du temps ; elle ne permet pas de construire une horloge, parce qu'elle a, à tout moment, la même probabilité de se désintégrer dans la seconde qui suit. Il faut une vaste collection d'atomes instables, un échantillon de matière radioactive, pour construire une horloge. Mais une particule élémentaire *vraiment* isolée se désintégrerait-elle ? En fait, la propension d'une particule à se désintégrer témoigne des limites de son isolation. Elle nous dit que cet objet est immergé dans un champ de force qui tend à sa désintégration. Et ce champ de force lui-même peut être considéré comme un résumé des actions, sur la particule, du monde physique extérieur dans son ensemble.

Le monde réel, par opposition au monde idéal de la physique classique, est marqué au front par la flèche du temps. Comme le

5. I. Prigogine, « Why Irreversibility ? The Formulation of Classical and Quantum Mechanics for nonintegrable Systems », *International Journal of Quantum Chemistry*, vol. 53, p. 105-118, 1995.

disent Ilya Prigogine et Isabelle Stengers, c'est le seul monde réel : le premier n'est qu'une approximation, une limite théorique, un monde pensé, et non un monde habité ⁶. Le monde vécu est celui de la temporalité.

DÉFINITIONS TEMPORELLES OU
ATEMPORELLES DES PROBABILITÉS ?

Dans ce monde macroscopique, les théoriciens ont donc dû affronter l'expérience du hasard. De celui-ci, au cours des âges, ils ont donné diverses définitions, qui ne se recoupent qu'en partie. On distinguera grossièrement trois approches ⁷ :

— la théorie des probabilités, telle qu'elle s'est développée en partant de réflexions sur les jeux de hasard (la première approche mathématique du hasard est née des discussions de Blaise Pascal avec le chevalier de Méré à propos des jeux). Ici, à la suite de Laplace, on dit que la probabilité des événements est le rapport du nombre de cas favorables sur le nombre de cas possibles. Ceci pose le problème du statut de l'espace des événements possibles, sur lequel les probabilités sont définies. Dans cet espace, les événements possibles préexistent en quelque manière, peuplant un univers que l'on peut qualifier de platonicien. Ainsi, en soulevant le cornet où les dés ont été battus, ou en découvrant la donne d'un jeu de cartes, on fait apparaître dans le monde concret des phénomènes ce qui existait déjà dans le monde idéal ; on fait naître des réalisations concrètes d'Idées, au sens que Platon donnait à ce terme. Il est inutile de dire que ce monde-là est intemporel : le monde des Idées n'a nul besoin du tic-tac d'une horloge pour exister. En outre, la définition classique a souvent été critiquée pour sa circularité, dans la mesure où, comme Poincaré aimait à le souligner, elle revient à définir la probabilité comme le

6. I. Prigogine & I. Stengers, *Entre le temps et l'éternité*, Fayard, 1988.

7. R. Lestienne, *Le Hasard créateur*, La Découverte, 1993.

rapport entre le nombre de cas favorables et celui des cas possibles, « ceux-ci étant supposés tous également probables » ;

— la théorie des probabilités liées aux estimations subjectives. Développée à la suite des réflexions sur la vraisemblance des témoignages en justice, cette approche peut revendiquer la paternité du mot probabilité, né semble-t-il à la suite des réflexions de théologiens sur le relativisme des jugements des confesseurs. Défendu par certains épistémologues pour éviter la circularité de la définition classique, elle présente à mes yeux la difficulté majeure de se prêter très difficilement à une axiomatisation. Ce qui ne veut pas dire, loin de là, que les développements modernes, par exemple ceux de la théorie de la décision, soient dénués d'intérêt, tant pratique qu'épistémologique ;

— l'approche fréquentiste. Au lieu de partir *a priori* des événements possibles, on utilise ici une approche pragmatique, qui consiste à repérer, à la suite d'expériences répétées, la fréquence de réalisation d'un événement aléatoire. On évite par là les deux obstacles de la circularité et de l'existence immatérielle des événements possibles. Hélas, le formidable succès de la thermodynamique statistique ne semble pas pouvoir se satisfaire d'une telle approche. Elle suggère de la compléter par une interprétation objectiviste des probabilités, qu'on pourra appeler, à la suite de Karl Popper, des « propensités »⁸. Ainsi complétées, les probabilités retrouvent le caractère platonicien dont il semble décidément bien difficile de se défaire. C'est pourquoi, sans doute, le sujet du statut des probabilités continue d'alimenter d'âpres débats chez les épistémologues.

Les deux dernières représentations (subjectives et fréquentistes) sont insérées dans la pratique concrète, et peuvent prendre en compte, en théorie, la dimension temporelle du monde. Les

8. K. Popper, *Un univers de propension. Deux études sur la causalité et l'évolution*, L'Éclat, 1992.

mathématiciens continuent pourtant à s'en tenir à une axiomatisation purement formelle de la théorie des probabilités, et à une définition intemporelle du hasard ; la théorie des jeux restant un fondement essentiel de la théorie des probabilités⁹.

Face à la diversité des approches épistémologiques de la notion de hasard, il me semble que la question essentielle qu'il convient de se poser est celle-ci : quelle est la représentation du hasard la plus conforme à la réalité de la fuite du temps ? Laquelle est la plus adaptée à la description correcte de l'entropie ? On se souvient de la boutade de Von Neumann engageant Shannon à utiliser le concept d'entropie dans la théorie de l'information, que ce dernier s'efforçait d'élaborer : « Comme personne ne comprend ce que c'est, tu auras toujours l'avantage sur ton adversaire ».

Il me paraît aujourd'hui que la seule manière de rendre intelligible le discours sur l'entropie est précisément d'utiliser une définition temporelle de la notion de hasard. C'est un hasard incarné dans le monde réel dont nous avons besoin, et aussi d'une interprétation scientifique, c'est-à-dire qui ne dépende pas de l'observateur ou, en termes techniques, qui obéisse au critère d'intersubjectivité. Et seule la conception fréquentiste des probabilités permet une telle approche. Je pense ici non seulement aux réflexions pertinentes de Karl Popper, mais aussi aux développements les plus récents de la thermodynamique statistique. Comme ceux de Prigogine, les travaux de Zurek doivent en effet leur succès à une réinterprétation de la théorie physique qui fait naître d'un même mouvement probabilités et irréversibilité.

Ce hasard-là ne revient jamais en arrière, il poursuit son œuvre inlassablement et construit patiemment une histoire. C'est le tissu de l'histoire même. Ce qui l'empêche de revenir en arrière, c'est — si l'on en croit l'exemple de l'évolution du monde vivant — qu'il est toujours

9. D. Ruelle, *Hasard et Chaos*, Odile Jacob, 1991

associé à une mémoire. Dans le monde vivant, le code génétique, que portent en eux plantes et animaux, représente et garde la mémoire de tous les tâtonnements de leur construction, tous les défis d'adaptation surmontés. Dans le monde physique, cette mémoire est moins évidente, mais il est certain que, dès le sas du chaos originel franchi, elle commence d'exister. Ne sommes-nous pas baignés de la mémoire des événements qui ont présidé à l'évolution de l'univers cosmologique ? Le rayonnement du fond du ciel, qui est de loin le plus gigantesque réservoir de photons existant dans le monde, n'est autre que la mémoire de la séparation passée entre matière et rayonnement, du divorce pour ainsi dire consenti entre eux, il y a de cela quinze milliards d'années.

HORLOGES, SUSPENDEZ VOTRE COURS,
CAR ICI L'ON JOUE

Mais chut ! étranger qui entre ici, sois prêt à perdre ton innocence. Dans ce recueil, on parlera surtout du hasard et des jeux, et l'on sera prêt, le plus souvent, à suspendre la connivence évoquée entre hasard et temps. Dans les jeux de hasard, à l'encontre des événements ordinaires du monde et de la vie, le jeu souvent défait ce qu'il avait bâti. Les fortunes se construisent et se dissipent comme elles étaient apparues. La donne d'un jeu de carte, quelque'extraordinaire qu'elle fût, disparaît à nouveau quand on bat ce dernier, mais elle a toujours la possibilité de reparaitre quelque jour.

Dans les jeux de hasard, le temps ne compte pas. C'est pourquoi le hasard se rapproche en eux de la définition mathématique — de celle de Laplace en tous cas. Ce n'est pas un hasard actif, par opposition à ce qui se passe dans la vie concrète où le hasard et le temps, ensemble, sont bâtisseurs. Les jeux de hasard sont des théâtres d'ombres.

Un monde sans hasard vrai serait également, en définitive, un monde sans temps. Le monde des jeux, monde de pseudo-hasard, serait lui aussi, en un certain sens, dépourvu de temporalité. Ne

rejoint-on pas là l'expérience des joueurs invétérés, ceux qui perdent en jouant le sens et l'expérience du temps ? Dans les casinos de Las Vegas, le jour et la nuit ont perdu leur alternance, et cette atmosphère artificielle, voulue et pensée par leurs promoteurs, facilite chez le joueur les symptômes de désorientation temporelle, de dérèglement des cycles vitaux comme la faim et le sommeil. Dans l'univers du joueur, le temps s'évanouit et le vertige du jeu lui fait place.

Une telle analyse est, sans doute, bien superficielle. Outre que les mécanismes par lesquels on crée, dans une salle de jeu, les manifestations macroscopiques du hasard (par exemple dans la roulette), font toujours appel à des processus dissipatifs, il convient de se pencher sur l'univers mental du joueur. Dans son esprit, n'est-ce pas l'attente, l'espérance haletante d'un heureux coup du sort, qui constitue l'essence de sa jouissance ? Un intéressant paradoxe s'offre ici à nos yeux. Dans le même temps où le joueur nie le temps du monde, il exalte son temps intérieur. Chez lui, le temps est réduit à sa composante psychologique essentielle, celle de ses propres origines aussi. Car, comme l'ont enseigné Jean-Marie Guyau et Pierre Janet, ces pionniers de la psychologie de la petite enfance, le temps est, à l'origine, essentiellement attente : l'attente du sein maternel comme une tension qui sépare le besoin de la satisfaction, l'objet désiré de sa préhension. Ne peut-on penser que le joueur cherche à recréer autour de lui l'univers essentiel qui a baigné sa petite enfance, époque bénie où, finalement, le temps-émotion tenait la première place ?

De ce point de vue psychologique, le jeu de hasard est aspiration à ne retenir que la quintessence de la temporalité.

Chercheur à l'Institut des neurosciences à Paris, Rémy Lestienne a notamment publié *Le Hasard créateur* (La Découverte, 1993) et *Les Fils du Temps* (Les Presses du CNRS, 1990).

Enseignant de philosophie à Saint-Denis de la Réunion, Olivier Salazar-Ferrer a publié de nombreux articles dans la revue *AGONE*, d'autres revues (*Ellipses*, *Giallu*, *Jardin littéraire*) et des encyclopédies. Sa thèse de philosophie, en cours, porte sur « Le hasard et l'Occident ».

L'homme face au hasard

Nous autres, nains malins, avec nos volontés et nos fins, nous sommes molestés, renversés et souvent piétinés à mort par ces géants imbéciles et rois des imbéciles : les hasards.

NIETZSCHE

Comment le hasard a-t-il été pensé par l'Occident ? La question est très vaste. Aussi, je ne me propose d'interroger que les philosophies qui ont fortement thématiqué le problème du hasard. Dans une précédente étude, j'ai montré que l'événement produit par hasard nous apparaît comme aléatoire, mais aussi comme résultant spontanément des apparences de production causale. Ces deux aspects sont à l'origine d'un double problème : d'une part, en tant qu'aléatoire, le hasard limite notre intelligibilité et incarne un aspect de l'impuissance humaine en enchaînant notre vie à l'ordre incohérent et imprévisible du monde ; d'autre part, en tant qu'imitant, par ses apparences, des buts, des intentions, des systématisations rationnelles, le hasard offre à la pensée religieuse et aux providentialismes l'occasion de les intégrer comme signes. Le hasard ne pouvait donc qu'être une source indéfinie de perplexité et d'étonnement : d'un côté, un négatif de la raison qui nous limite et

nous menace d'arbitraire ; de l'autre, des figures d'événements qui simulent un sens. Quelle ambiguïté ¹!

Mais il faut insister immédiatement sur le fait que le hasard est un concept issu du rationalisme, contrairement à l'opinion du sens commun, qui l'identifie à ses contraires, le destin ou la chance, réifications occultes des configurations aléatoires des événements du monde. Le concept de hasard élucide le paradoxe d'apparences causales aléatoires ; il exclut l'intention, mais aussi toute téléologie transcendante, toute providence particulière ou générale. C'est pourquoi le hasard ne peut exister dans un univers chrétien. S'il y a du hasard, il n'y a pas de destin ou de chance, ni même de Dieu omnipotent : il déconstruit les croyances superstitieuses ou providentielles en les réduisant à n'être que des effets herméneutiques ; des fantômes d'intention dont la psychologie nécessaire se saisit pour bâtir ses dieux et ses réconforts occultes. La fonction du concept de hasard est donc de signifier qu'un événement est irréductible à un modèle causal présumé par le sujet connaissant. Le hasard, en simulant une apparence d'intention, génère un étonnement produit par le contraste entre son coefficient d'aléatoire et sa forme intentionnelle, et agit comme un appel puissant de signification ².

1. J'ai soutenu que le hasard est un concept herméneutique, c'est-à-dire que nous l'utilisons pour désigner la production improbable d'un événement constitué de facteurs indépendants, qui pourrait être interprété comme résultant d'une liaison systématique de ses causes ou d'une intentionnalité humaine. « Hasard et herméneutique », in *Paul Ricœur ou les métamorphoses de la raison*, Le Cerf, 1993 ; « Hasard et connaissance », *Giallu*, 3, 1994.

2. Le langage garde aujourd'hui l'héritage de cette ambiguïté. Si les Grecs parlaient de *tukê* (hasard dans l'espace intentionnel humain) ou d'*automaton* (hasard dans l'ordre de la nature), les Latins traduisirent *tukê* par *fortuna*, avec son ambiguïté religieuse héritée des Grecs : Tukê, protectrice des cités chez les Grecs et déesse de la chance chez les Romains. Le terme de hasard, emprunté aux Arabes vers le XII^e siècle, met peu à peu en relief la

Les différentes voies offertes à l'interprétation des coïncidences n'apparaissent pas seulement à travers une histoire culturelle de la rationalité, mais également comme autant de possibilités objectives d'une psychologie du hasard qui peuvent coexister chez le même individu en se manifestant comme des postulats complémentaires.

LA PRUDENCE FACE AUX HASARDS DU MONDE

Toute existence, en fonction des processus décisionnels décrits par Aristote sous le terme de *proairésis* (que l'on peut traduire par « choix délibératif » ou « préférentiel »), apparaît psychologiquement comme un tissage de nécessité et de contingence. Lorsque nous portons notre regard en arrière, notre vie semble constituée par une sorte de réseau dont les séquences nécessaires alternent avec les nœuds décisionnels du choix, lequel nous semble être davantage un processus de confrontation de motifs, de désirs, de raisons d'agir et d'obligations aboutissant à un arrêt, qu'une cause *ex nihilo* produite par la volonté dans l'esprit.

Dans un tel processus, le choix est nécessairement confronté aux accidents environnant l'action et résultant de l'action. Aristote thématise le hasard comme « cause par accident, pour des choses susceptibles de ne se produire ni toujours, ni fréquemment, et qui pourraient en outre être produites en vue d'une fin ³ ». Le hasard (*tukê*) produit des effets qui ne sont pas déductibles de la finalité naturelle d'une chose, et qui cependant simulent des intentions et des

composante aléatoire du concept de *tukê*, présente dans le jeu de dés (*az-zahr* était un jeu de dés). Si « fortune » et « infortune » disparaissent peu à peu des usages, le concept de hasard englobe synthétiquement aujourd'hui ces champs sémantiques parfois hétérogènes.

3. *Physique*, II, 197a. Le hasard au sens strict est une cause indéterminée (*aorista*) ou une cause par accident (*kata sumbebêkos*), il produit des effets par une co-incidence de facteurs hétérogènes réunis factuellement. On pourrait dire qu'il est un dysfonctionnement de la finalité.

fins humaines. Si donc l'action humaine se meut dans un horizon infini de contingences et d'accidents, l'aptitude à vivre le mieux possible l'événement contingent doit être considérée comme une vertu éthique capable d'éviter les accidents ou de saisir l'opportunité heureuse pour les intégrer aux finalités d'une éthique ⁴.

Telle est la vertu aristotélicienne de la prudence (*phronêsis*), subtile capacité à évaluer dans l'action ce qui est bon pour nous, à la fois au sens moral et eudémoniste, dans le contexte des événements contingents. Vertu pratique, et non purement théorique, la prudence est la vertu humaine par excellence, adaptée à un monde qui ne se réduit jamais en de pures relations de nécessité. Vertu adaptée à la finitude humaine, faite de limitations et d'incertitudes, elle associe l'habileté technique à gérer les opportunités et la sagesse dans l'évaluation des fins, de façon à vivre le mieux possible dans un monde partiellement imprévisible. Adaptée à un univers sans providence, où un dieu lointain et désirable n'intervient pas dans l'existence particulière, la prudence répond à la dimension tragique du monde par une sagesse des limites ⁵.

Malgré la rationalisation sociale, économique et politique de nos civilisations contemporaines, notre existence est encore assez soumise aux aléas, aux accidents et aux opportunités pour que demeure toute la pertinence de la prudence. Aubenque considérait avec raison la prudence comme représentative de la mesure grecque, laquelle exprime une conscience lucide de notre finitude, et optimise

4. Cf. *Éthique à Nicomaque*, VI ; et le commentaire de Pierre Aubenque, *La Prudence chez Aristote*, PUF, 1963, chap. II, § 1 & 2.

5. Gilles-Gaston Granger, *Le Probable, le possible, le virtuel*, Odile Jacob, 1995. Il n'y a pas de science des accidents qui sont vrais factuellement d'une chose, « mais ne lui appartient ni nécessairement, ni la plupart du temps » (Aristote, *Métaphysique*, 1025a, 4-5). On sait que l'univers aristotélicien distingue le monde sublunaire, voué aux incertitudes de la génération et de la corruption, et le monde supralunaire, voué à la nécessité mathématique.

notre action dans le cercle de cette finitude, sans renoncer à une action dans le monde.

L'AUTARCIE DU SAGE FACE
AU HASARD EXISTENTIEL

La contingence, désignant le résiduel du monde que la rationalité ne peut prévoir ni réduire dans ses modèles d'explication ou de compréhension, oppose forcément aux grandes catégories de l'être, du faire et de l'avoir existentiels, son instabilité, son imprévisibilité, mais aussi l'hétérogénéité et l'infinité irréductible de ses facteurs. L'événement contingent implique un non-pouvoir et un non-savoir : il est une faille dans les réseaux de la puissance. Sa factualité est brute. Il est. Il fut. C'est tout.

L'idéal du sage, qui domine toute l'Antiquité tardive à travers les écoles stoïciennes, sceptiques ou cyniques, implique une position très nette vis-à-vis du hasard : l'autarcie. Diogène le Cynique raconte qu'il lui semble voir Tukê le regarder et lui dire : « Je ne puis atteindre ce chien enragé. » L'impératif de cohérence éthique dans le mouvement chaotique des événements extérieurs domine le stoïcisme, car, bien que le cosmos soit conçu comme un tout organiquement et rationnellement organisé en chacune de ses parties par la nécessité rationnelle du destin (*heimarmenê*), l'existence offre dans l'ordre des événements particuliers une large imprévisibilité. La fortune désigne cet ordre incohérent et imprévisible des événements perçus du point de vue humain ⁶. Si les affects obéissent à ce point de vue partiel et

6. D'où la coexistence du destin (*heimarmenê*) et de la fortune (*tukê*) chez les stoïciens. La *tukê*, bien que résorbée en principe dans l'ordre providentiel universel, n'empêche pas que, selon la perspective fragmentaire et subjective du sujet qui pâtit, les événements se présentent avec une contingence apparente. « Ce qui reste à l'homme de bien est d'aimer et d'accueillir avec satisfaction les accidents fortuits et les événements filés en même tant que son destin » (Marc Aurèle, *Pensées*, III, xvi).

désorganisé, ils trahissent immédiatement la rationalité divine du monde à travers une passivité fondamentale : d'où nos dépit, nos révoltes, nos colères ou nos déceptions, heurtées irrationnellement à des joies et à des plaisirs, dont les causes sont contingentes. L'aléatoire propre à la fortune fonctionne donc comme un facteur de désordre psychique et affectif, source des contradictions internes qui génèrent la souffrance de celui qui s'identifie avec elles. « Quand nous sera-t-il donné de mépriser la bonne et mauvaise fortune, quand pourrons-nous, après avoir comprimé toutes nos passions et les avoir soumises à notre volonté, quand pourrons-nous nous écrier : "J'ai vaincu" ⁷ ? »

Insistons sur cet aspect des morales antiques face au hasard : il nous dépossède non seulement de notre activité volitive en parasitant ses efforts, mais aussi en introduisant instabilité et versatilité au plus profond de notre sensibilité. Car les contingences sont traduites et répercutées à travers des affects qui expriment psychologiquement et pathologiquement ses incohérences et ses disproportions. Dès lors, il est clair que l'aléatoire devient une menace de souffrance.

Plus profondément encore, à travers ce désordre affectif réside la menace de la dépossession de soi-même en tant que nature humaine capable d'une certaine autonomie rationnelle et consciente, mais aussi en tant qu'individualité authentique. La personnalité risque de se réduire au produit discontinu et irrationnel de ses réactions, face à une série arbitraire de sollicitations extérieures, et d'y perdre sa cohérence existentielle ⁸. L'éthique, qui vise nécessairement un bien-vivre cohérent, stable et durable, devait donc inventer des réponses appropriées au hasard.

L'aléatoire inhérent à la fortune est un facteur d'irrationalité axiologique : les valeurs associées aux accidents sont fragiles, instables et imprévisibles. Le stoïcien agit contre cette menace par la

7. Sénèque, *Lettres à Lucilius*, 71.

8. Tel est le souci qui domine les *Lettres à Lucilius* et *De la vie brève*.

déévaluation du contingent, en affirmant que tout ce qui advient malgré nous est indifférent. Valeur toute relative, qui ne se compare pas au bien absolu de l'aperception par la conscience, à travers l'honnêteté et la cohérence rationnelle, de sa propre rectitude aux principes universels du *logos*, laquelle induit une stabilité et une égalité à l'abri du tourbillon des contingences. La solution consiste donc à s'investir entièrement dans l'ordre psychique intérieur, pour se réfugier dans un état d'égalité fondamentale (*euthumia, ataraxia*), faite de rectitude morale et de conformité de la connaissance à l'ordre rationnel du monde, bref de jouissance de la nécessité et de l'identité propres à la logique. Cet état de stabilité est identifié à la possession de la vertu, un souverain bien qui n'est susceptible d'aucune fragmentation, division ou variation d'intensité : il s'oppose en tous points à l'appréciation passive induite par la fortune. Ainsi s'offre la possibilité de « vivre de manière cohérente, c'est-à-dire selon une règle de vie une et harmonieuse, car ceux qui vivent dans l'incohérence sont malheureux ⁹».

LE HASARD CONTRE LA FORTUNE

En écrivant son célèbre poème *De la nature* à la gloire d'Épicure, Lucrèce était soucieux de supprimer l'aliénation religieuse et psychologique du culte de Fortuna, déesse irrationnelle, capricieuse et imprévisible, très établie chez les Romains mais répondant bien mal à la dévotion de ses adorateurs. La superstition religieuse à l'égard de Fortuna menaçait l'autarcie indispensable au bonheur : l'iconographie romaine la représentait juchée sur un globe ou symbolisée par une roue, bref en dominatrice cosmique et temporelle.

Dans le matérialisme atomistique d'Épicure, les dieux n'agissent pas sur le monde, et offrent au contraire un modèle d'autarcie. Épicure

9. Zénon, *Stoicorum Veterum Fragmenta*, 20, 5.

établit alors le concept de hasard comme indétermination, et non nécessité, par la légère déviation des atomes qui constituent son univers matériel. Cette notion purement philosophique de sa physique possède le contenu inverse de Tukê, déesse de la chance, car « si l'esprit n'est pas régi par la nécessité dans tous ses actes, s'il échappe à la domination et n'est pas réduit à une totale passivité, c'est à cause de cette légère déviation des atomes, en un lieu, en un temps que rien ne détermine ¹⁰». La théorie du hasard épicurien a donc pour fonction de rendre possible la liberté du vouloir au sein d'un univers intégralement matériel. Nous rencontrons ici, pour la première fois, semble-t-il, l'usage du concept de hasard (*tukê*) comme une indétermination causale dans l'ordre de la nécessité physique, destinée à fonder la liberté humaine. Le concept de nécessité s'est transformé : il ne désigne plus des relations entre les essences et ses propriétés déployées par un réel en acte comme chez Aristote, mais la propriété d'événements. Cet indéterminisme physique apparaîtra scandaleux aux philosophes stoïciens : « Rien n'est plus honteux pour un physicien que de dire d'un fait qu'il se produit sans cause », s'indigne Cicéron ¹¹. Les univers épicuriens sont libérés du champ d'aliénation des intentionnalités divines : surtout admirable par sa contingence, le hasard y conditionne l'émerveillement de vivre. C'est un monde radicalement anti-homérique, mais absolument opposé cependant à un univers neutre, car la contemplation des dieux est une nouvelle façon de vivre la religiosité.

Il est remarquable que l'autarcie soit un but commun aux philosophies hellénistiques. Certes, son contenu varie : plaisir du pur plaisir d'exister établi dans l'ascèse des plaisirs chez Épicure, plénitude de l'intégration morale de la volonté à l'ordre du *logos* universel pour les stoïciens, plénitude de l'esprit dans la suspension des croyances chez le sceptique, ces attitudes philosophiques

10. Lucrèce, *De la nature*, II, Aubier, 1993, pp. 289-293.

11. *Des termes extrêmes des biens et des maux*, I, 6, 19.

établissent clairement une stratégie contre les accidents désordonnés et imprévisibles du hasard.

Résoudre le problème de la contingence en dissolvant la substantialité des accidents du monde ou en les neutralisant par une autarcie individuelle semble avoir été une tentation à la fois de l'Orient et de l'Occident. En effet, la métaphysique stoïcienne et les disciplines mentales du bouddhisme coïncident en ce qu'ils désidentifient la personnalité d'avec son corps, objet des accidents matériels, pour garantir son autarcie absolue et ainsi résoudre le problème de la souffrance. Mais on peut refuser cette négation du monde, ouverte à l'acceptation passive des souffrances, des iniquités et des drames. N'y a-t-il pas dans cette éthique de l'autarcie une démission fondamentale ? Une voie assurément opposée à tout idéal de transformation civilisatrice du monde, à tout projet de réduction des contingences ; bref, à toute rationalisation technicienne, sociale ou politique du monde humain.

LA RÉDUCTION DU HASARD DANS UN MONDE RELIGIEUX & MAGIQUE

Dans un contexte magico-religieux, les correspondances aléatoires fonctionnent comme une source inépuisable de superstitions ; elles sont interprétées en signes transcendants et voilés d'intentions divines ou démoniaques. Le hasard en tant que tel n'existe pas, il se résorbe entièrement dans une activité de décryptage du monde. Cette herméneutique, caricaturée par les anthropologues positivistes du début de ce siècle, a néanmoins pour principe de donner sens à chaque événement autour d'une communauté mythique, tout en offrant à celle-ci d'exorciser ses peurs et ses pathologies dans des rituels de divination, de purification, d'exorcisme ou de protection magique.

Ces processus présentent de nombreuses analogies avec les pathologies des psychoses : l'événement devient systématiquement signe dans la construction délirante d'une schizophrénie paranoïde. Cette hypersignification structure très fortement le monde vécu et

manifeste bien, par opposition, ce qui apparaîtra dans l'univers désenchanté que produira la révolution galiléenne : un monde neutre où l'événement aléatoire qui simule une intention par sa simple forme reste essentiellement arbitraire, absurde ou immotivé.

Rationaliste, ce concept de hasard appartient à un monde ayant achevé la dissociation de l'intentionnel et du naturel par une lente décantation épistémologique. L'histoire de l'alchimie, tout autant que celle de la divination, montre que l'apparence d'intentionnalité d'un événement, définie comme un potentiel d'interprétations, est intégrée à un vaste système de compréhension du monde dans lequel microcosme et macrocosme correspondent symboliquement. Dans la pharmacopée de la Renaissance, la forme, la couleur et le lieu de croissance d'une plante sont signifiants comme indices de ses vertus thérapeutiques ¹². L'objet et l'événement ont une signification surdéterminée par les homologues et les simultanés manifestés dans la forêt des symbolismes poétiques, religieux, alchimiques ou magiques. La fonction du concept de hasard est précisément de signifier qu'un événement est immotivé ou irréductible à un modèle causal présumé par le sujet connaissant. L'objet ou l'événement immotivé ou non signifiant n'existe donc pas dans ce paradigme épistémologique que Michel Foucault a nommé « prose du monde ».

LA RÉDUCTION DU HASARD DANS L'UNIVERS PROVIDENTIALISTE

Lorsque saint Augustin décrit, dans les *Confessions*, comment, dans le jardin de Milan, la chanson d'un enfant lui intima de « prendre et de lire », lui indiquant miraculeusement la page salvatrice de la Bible qui le convertira, il nous livre le paradigme chrétien du rapport au hasard : la signification spirituelle cryptée des événements apparemment contingents. La composante

12. Paracelse, *Le Labyrinthe des médecins*, Dervy, (1548) 1992.

herméneutique du concept de hasard, qui est d'offrir des formes possibles d'intentions au sein des configurations aléatoires, rencontre ici son interprétation théologique. L'événement aléatoire devient signe ; son arbitraire se dissipe dans la manifestation permanente du sens religieux à travers l'histoire.

Dans la réduction théologique de la contingence, les hasards particuliers sont inclus dans l'ordre général de la Providence. Saint Augustin conteste absolument le hasard des épicuriens. Son univers créé et providentialiste ne doit rien au hasard, qui serait une lacune, un trou béant dans le tissu de la création contredisant la toute puissance et l'omniscience divines. Cette solution, valable pour l'ensemble des confessions chrétiennes, transforme l'histoire en objet d'une herméneutique sur le modèle biblique du prophétisme de l'Ancien Testament. C'est bien ainsi que saint Augustin tente de reconsidérer l'histoire de l'Empire romain dans *La Cité de Dieu*, jetant les bases de cette herméneutique religieuse de l'Histoire fondée sur le postulat du sens divin transcendant au vouloir collectif des hommes¹³. Boèce effectuera la transition entre la théorie aristotélicienne et la synthèse de saint Thomas d'Aquin : le hasard procède de causes rattachées, de façon nécessaire à la volonté divine¹⁴.

Pour le chrétien, l'accident malheureux est une énigme du sens ; il ne menace plus tant par les souffrances inhérentes à son instabilité

13. *La Cité de Dieu*, L, I-IV.

14. Boèce refuse que le hasard soit sans cause : il est un événement rapporté à un concours de circonstances (excluant des intentions humaines de le produire) qui, lui-même, s'intègre à l'ordre nécessaire de la Providence (*Consolation de la philosophie*, 5). Dans la *Somme théologique* (quest. 116, art. 1), saint Thomas d'Aquin développe cette analyse avec l'exemple paradigmatique des deux serviteurs que Dieu envoie dans un lieu à leur insu pour se rencontrer. S'il y a hasard pour les serviteurs (les hommes), il n'y a pas hasard pour le maître (Dieu).

que par son obscurité. C'est le problème de Job. On sait comment la rhétorique de la justification de Dieu y répond : tout le travail herméneutique consiste à postuler, dans les limites d'un entendement fini et temporel, les desseins d'une intelligence infinie et intemporelle, dans le cadre des dogmes chrétiens ; le péché, la faute et l'éloignement de Dieu seront causes des malheurs qui fondent sur les justes et les injustes, étant entendu que la proportion entre le bien et le bonheur sera rétablie dans le ciel¹⁵. Si la prudence aristotélicienne faisait son affaire de proportionner tant bien que mal la vertu et le bonheur, cet équilibre de volonté fait place à une proportionnalité transcendante et surnaturelle. Dans le monde providentiel chrétien, le juste ne contient pas en lui-même le souverain bien comme son interface phénoménologique, ainsi que pouvait l'affirmer un stoïcien. De fait, la liaison entre la vertu et le bonheur deviendra, dans la *Critique de la raison pratique* de Kant, un simple postulat de la raison pratique qui fournit, en dernier lieu, une bien faible certitude morale contre sa contingence.

Dans un monde ayant subi la révolution galiléenne, homogène, neutre et mathématisable dans ses grandes propriétés physiques, le hasard devient peu à peu un aléatoire pur, à l'exemple des conceptions rationalistes de Cournot ou de Poincaré. Résidu de la rationalité des sciences, le hasard est maîtrisable, de façon immanente, par une rationalisation morale et sociale, économique et politique — grâce à l'usage, par exemple, des statistiques. On conçoit bien, dans cette perspective, l'utopie d'une gestion rationnelle de l'existence qui prétendrait réduire à une part négligeable les contingences réelles qui agissent sur elle.

15. Saint Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, quest. 22, art. 2 & 3.

« LE CIEL HASARD, LE CIEL INNOCENCE »
L'ACCEPTATION DU HASARD

La négation du hasard traverse donc toutes les philosophies occidentales qui ont accepté l'idée de providence particulière. En une certaine mesure, toute son histoire s'est édifiée sur une métaphysique conçue comme une variation autour du christianisme, avec un arrière-monde vers lequel les finalités existentielles pouvaient s'orienter : le salut, la rédemption, la grâce. Dans cet univers providentiel, les hasards, heureux ou malheureux, ne peuvent être acceptés que comme des apparences superficielles, des figures cryptées masquant une Providence qu'il n'est pas donné aux hommes de comprendre, mais qui s'offre à leur foi. Néanmoins, l'homme pouvait espérer « être digne du bonheur » en accordant, autant qu'il lui était possible, ses fins morales à la téléologie religieuse. Cet univers providentialiste exigeait que la volonté soit libre, mais aussi qu'elle puisse être raisonnable, bref, qu'elle ne soit pas irrémédiablement livrée au hasard de ses états psychiques ou de ses rencontres. Tout l'effort théologique et philosophique des systèmes chrétiens visait à faire du libre arbitre un des éléments de la Providence ¹⁶.

C'est précisément à ce niveau que se situe la critique de Nietzsche. Le décapage radical qu'il applique aux concepts rationalistes de volonté, de libre arbitre et de responsabilité, en les rapportant à des constructions sociales régulant fallacieusement les forces originellement affirmatives de la volonté de puissance, ruine ce que l'on appellerait aujourd'hui une théorie de l'agir rationnel et autonome ¹⁷. Si la téléologie interne aux conduites raisonnables

16. Ainsi Leibniz, dans sa *Théodicée*, concilie la Providence, issue du calcul divin du meilleur des mondes possibles se déployant comme une harmonie préétablie, et la liberté fondée sur une conception logique de la contingence.

17. Nietzsche, *Aurore*, L II ; *Crépuscule des idoles*, 1-8.

devient un leurre (savons-nous vraiment pourquoi nous agissons ?), ainsi dépouillé de son imputation morale et de sa culpabilité, l'agent se retrouve dans un monde sans téléologie externe, qu'elle soit religieuse (Providence chrétienne), morale (théologie kantienne) ou métaphysique (destin ou sens hégélien de l'histoire). « "Par hasard" — telle est la plus vieille noblesse du monde ; je l'ai restituée à toutes choses, les libérant de l'asservissement à la finalité ¹⁸. »

Dans cet espace nouvellement conquis, le hasard devient le lieu imprévisible et irrationnel du jeu, et la danse, le paradigme d'une éthique dionysienne où le tragique et la beauté exigent un homme nouveau, affranchi des anciennes aliénations métaphysiques : « Ô ciel, au-dessus de moi [...], ta pureté c'est que tu es un divin parquet de danse pour les divins hasards, une divine table de jeu pour les dés divins et les divins joueurs de dés ¹⁹. » Danse, écrit Nietzsche, c'est-à-dire transfiguration esthétique de la nécessité en beauté, car dans cet anti-monde providentiel, où les arrière-mondes religieux se sont effondrés avec la mort de Dieu, l'affrontement avec le hasard n'est rien moins que tragique : l'individu se découvre n'être qu'un fragment dans un réseau de forces qui le dépassent. « Nous autres, nains malins, avec nos volontés et nos fins, nous sommes molestés, renversés et souvent piétinés à mort par ces géants imbéciles et rois des imbéciles, les hasards ²⁰. » Une éthique de l'affirmation, voilà ce que semble être l'aboutissement de cette analyse : une acceptation joyeuse de l'hiver qui répond à la « tempête de l'âme » de Lucrèce. « Ils s'apitoient encore sur mes hasards et sur mes accidents, mais moi je leur dis : "Laissez venir à moi le hasard, il est innocent comme un petit enfant" ²¹. »

18. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, III, « Avant que ne se lève le soleil ».

19. *Idem*.

20. Nietzsche, *Aurore*, II, § 130.

21. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, III, « Sur la montagne des oliviers ».

Le hasard, assimilé ici à l'aléatoire, est compatible avec la nécessité, dont les motifs événementiels se croisent nécessairement en un inépuisable jaillissement de formes imprévues, dont la beauté sera la justification esthétique et ludique du monde, puisque « la Providence la plus sage ne saurait inventer plus belle musique qui réussit à notre main insensée ²² ». On voit que le hasard naît de l'effondrement des mécanismes de l'interprétation de l'action. La volonté devient un mécanisme d'interprétation *a posteriori* de ce que des forces ont produit en nous selon les hasards du monde. Cette thèse, forte, provocatrice, a une valeur polémique : elle éclaire en nous avertissant des abus de la rationalisation artificielle de l'action humaine, et en soulignant la fonction créatrice du hasard. « La finalité de la métaphysique est la suppression du hasard », affirmait Hegel dans *La Raison dans l'Histoire* — ce qui résumait bien toute une tendance de la métaphysique à vouloir réduire la contingence en identifiant l'être avec la nécessité des essences. La critique nietzschéenne de cette histoire rationnelle conduit, dans la *Seconde considération inactuelle*, à réintégrer une causalité contingente dans l'histoire.

UNE POÉTIQUE EXISTENTIELLE DU HASARD

Le hasard esthétique et éthique imite la forme d'une intentionnalité ; ce en quoi il correspond à la catégorie esthétique du merveilleux. La beauté est l'harmonie du hasard et du bien, affirme Simone Weil, suggérant par là une réconciliation intime de la contingence avec le sens dans le beau. Tel est aussi notre mesure de l'évaluation de la beauté existentielle : « Le hasard a de ces sortilèges. Pas la nécessité. Pour qu'un amour soit inoubliable, il faut que les hasards s'y rejoignent comme les oiseaux sur les épaules de saint François d'Assise », écrit Kundera dans *L'Insoutenable Légèreté de l'être*. Par son adéquation profonde, la rencontre de Tereza et de Thomas acquiert

22. Nietzsche, *Le Gai Savoir*, § 109.

dans ce roman une nécessité, non plus causale mais éthique ou esthétique, signifiée par le *Muss es sein* de la neuvième symphonie de Beethoven ²³. En ce sens, le hasard désigne la manifestation contingente de formes éthiques et esthétiques d'une telle harmonie qu'elles semblent résulter d'une nécessité transcendante. Cette réconciliation de la contingence du monde et de la nécessité esthétique et éthique s'épanouit dans l'œuvre d'art qui la concrétise, la fixe et la transmet sous une forme matérielle qui équilibre son ontologie éphémère. À cet égard, le romancier possède le pouvoir de générer du sens en disposant à l'infini des corrélations, des rencontres ou des coïncidences entre les intrigues qui se déploient, se croisent, se séparent ou s'unissent dans une poétique du hasard.

Resurgit ici la vieille notion grecque de *kairos* : le hasard est un dynamisme créateur de formes. Pourquoi ? Parce que le hasard se manifeste toujours dans le champ du possible : il est un possible non intégré à des modèles rationnels explicatifs ou intentionnels. Mais les possibles sont en général envisagés, planifiés et définis par la mémoire anticipatrice qui les projette dans l'espace des virtualités, permettant de nous mouvoir dans le monde à venir avec sécurité et certitude. Et cette gestion rationnelle du futur est aussi un appauvrissement du possible, limitant notre imaginaire aux seules références de notre mémoire. C'est pourquoi le hasard trouve exactement ici son rôle créateur : il fonctionne comme un facteur de nouveauté dans l'espace du possible. L'événement par hasard surgit indépendamment des processus de conception et de prévision *a priori*. Il déjoue les normes

23. Milan Kundera a ébauché, dans *L'Immortalité* (Gallimard, 1990, pp. 332-336), une classification des coïncidences que l'écrivain rencontre dans la composition littéraire. Elles sont dites « coïncidences muettes » lorsqu'elles ne sont aucunement significatives dans un contexte ; « coïncidences poétiques » lorsqu'elles « insufflent à l'événement une signification imprévue, ou coïncidences contrapuntiques, comme si deux mélodies s'unissaient en une même composition ».

de l'intentionnalité. Ne surgissant pas des possibilités de la mémoire, il offre la possibilité d'une nouveauté ontologique vécue comme rupture avec la mémoire. Ce possible vierge est donc très légitimement intégré à l'art du peintre, comme un mécanisme de production de l'inédit, capable d'introduire la vision dans la fraîcheur de la manifestation. Évidemment, le regard interprète ensuite cette production en fonction de sa propre mémoire, mais de cette dialectique du hasard créateur et de la reconnaissance peut surgir une invention des formes esthétiques et éthiques ²⁴.

LA VALORISATION MAGIQUE
DU HASARD DANS LE SURREALISME

L'évolution des sciences occidentales a installé une lente séparation entre le champ intentionnel d'interprétation de la « prose du monde » et le champ de l'explication naturelle, laïque et calculable, s'efforçant de modéliser le monde à travers les méthodologies des sciences expérimentales. Cette coupure se manifeste clairement à travers l'évolution de l'idée scientifique de nature : à partir de la révolution galiléenne, celle-ci s'est dépoétisée, dépouillée de ses formes anthropomorphiques, symboliques et religieuses.

Le désenchantement du monde nous immerge dans un espace partiellement aléatoire, en partie arbitraire ou absurde, mais nous place également devant l'infini du possible. L'acte de choix évolue parmi des contingences écrasantes : à chaque pas, bien qu'inconnues, une infinité de vies sont abandonnées ; et chaque pas engendre une vie nouvelle. L'individu peut répondre par une amnésie, se laissant guider par les rails moraux de la société : fixer une image de sa personnalité, refouler l'ensemble des désirs qui pourraient investir ces vies possibles et neutraliser ainsi le « désespoir du possible », pour reprendre le terme de Kierkegaard.

24. Gilles Deleuze, *Francis Bacon : logique de la sensation*, La Différence, 1981.

Il peut concevoir ce paradoxe comme un signe de la misère humaine dont la solution serait l'abandon à Dieu. Il peut aussi échapper à ce désespoir par un retour à une providence sans Dieu. Telle fut la voie du surréalisme.

La rencontre élective vécue sur le mode du merveilleux joue la même fonction que la grâce théologique : elle justifie, efface, pardonne. À condition toutefois que la qualité d'attente, voire d'innocence de la conscience, puisse l'accueillir par une disponibilité totale : « Aujourd'hui encore, je n'attends rien que de ma seule disponibilité, que cette soif d'errer à la rencontre de tout, dont je m'assure qu'elle me maintient en communication mystérieuse avec tous les êtres disponibles ²⁵. » Le merveilleux devient ainsi une catégorie de l'opportunité éthique et esthétique de la contingence, donc du hasard.

L'art surréaliste, fondé sur le principe de Reverdy, selon lequel l'intensité poétique entre deux objets mis en contact est d'autant plus forte que la probabilité objective de leur rencontre dans le réel est faible, fait du hasard une source inépuisable de sens, mettant en demeure le sujet de déclencher, face à l'œuvre, un processus indéfini d'interprétations, transposant le travail sur les rêves, thématique par Freud, à la perception de l'œuvre d'art. L'immotivation du rapprochement des éléments qui composent l'objet surréaliste (poème, objet composite, peinture, film, etc.) transpose en effet les opérations du rêve (déplacement, condensation, fixation), et occupe la même fonction : réaliser de façon déguisée un désir refoulé. André Breton considérera l'intrigue existentielle sur le même plan que cet objet d'art, thématique celle-ci comme forme littéraire nouvelle : intrigue de *L'Amour fou*, des *Pas perdus* ou des *Vases communicants*, qui en offre la plus évidente analyse.

25. André Breton, *Entretiens*, Gallimard, 1973.

Le surréalisme a donc dissipé le hasard en le ramenant à la cohérence secrète du psychisme inconscient, ou à une trame magico-religieuse du monde, doublant les apparences phénoménales sous la dénomination de « hasard objectif » empruntée à Hegel ²⁶. Mais si, pour Hegel, le hasard objectif n'est que l'effet apparemment contingent de la rationalité de l'Esprit se réalisant dialectiquement dans l'Histoire, pour Breton, une autre nécessité se dessine, à partir des essais de Freud, pour dissiper les hasards apparents de la vie psychique. La position exacte de Freud mérite d'être rappelée ici : « Ce qui me distingue d'un homme superstitieux, c'est donc ceci : je ne crois pas qu'un événement, à la production duquel ma vie n'a pas pris part, soit capable de m'apprendre des choses cachées concernant l'état à venir de la réalité ; mais je crois qu'une manifestation non intentionnelle de ma propre activité psychique me révèle quelque chose de caché qui, à son tour, n'appartient qu'à ma vie psychique ; je crois au hasard extérieur (réel), mais je ne crois pas au hasard intérieur (psychique) ²⁷. » Il est savoureux de constater le renversement épistémologique effectué par le surréalisme, qui rétablit un hasard objectif dans le réel extérieur, retrouvant l'ordre magico-religieux de l'interprétation des coïncidences — ce qu'on aperçoit dans *Nadja*. Allons plus loin : alors que Freud voyait dans la surinterprétation du sens à l'œuvre chez le psychotique une obscure intuition des concomitances psychiques, que la psychanalyse décelait en montrant que certains actes arbitraires et contingents étaient psychiquement motivés, Breton prit manifestement la psychose de Nadja à rebours en l'instituant comme modèle pour la conception

26. « Du fait que, philosophiquement, le hasard objectif (qui n'est rien d'autre que la rencontre de ces coïncidences) me paraissait constituer le nœud de ce qui était pour moi le problème des problèmes, il s'agissait de l'élucidation des rapports qui existent entre la nécessité naturelle et la nécessité humaine, corrélativement entre la nécessité et la liberté ». André Breton, *op. cit.*, pp. 140-141.

27. Sigmund Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Payot, 1989.

magico-religieuse du surréalisme, et comme instrument de libération du psychisme des entraves rationnelles, sociales ou morales, qui empêchent une expression totale ²⁸.

Le hasard surréaliste, comme méthode de rupture avec les barrières de la rationalité, possède donc bien une fonction « cognitive » (révéler un surréel) et une fonction « poétique » (créer une œuvre exprimant le surréel), qui sont subordonnées à une fonction éthique, « changer la vie » — c'est-à-dire l'ouvrir à une dimension nouvelle où nécessités extérieure et intérieure ne s'opposeraient plus, où l'ordre des événements du monde ne serait plus indépendant du désir et des fantasmes les plus essentiels et les plus délirants de la psyché. Le hasard, utilisé comme méthode de liberté, vise donc paradoxalement à s'abolir, en révélant une nécessité cachée dans l'existence, illustrée par le « coup de foudre » dont *L'Amour fou* fera le modèle d'une réconciliation entre le désir et le réel, le « point sublime » où les contradictoires se résolvent, où le monde objectif et le monde subjectif coïncident. Telle est la liberté surréaliste : subordonner tous les codes de la vie sociale et morale à un impératif de sens, en ouvrant l'existence quotidienne à toutes ses potentialités de rencontres ; suspendre les normes du rationalisme et de la logique de l'esprit ; parvenir à un point où le monde matériel et social cessent d'être des obstacles aux désirs rêvants du moi. Révolte libératrice, mais fantasmatique, l'éthique surréaliste contient donc une puissance libertaire de vie — combien précieuse aujourd'hui.

LE HASARD COMME SURGISSEMENT DE LA PRÉSENCE ONTOLOGIQUE

C'est en dénonçant l'ambiguïté de l'image, véritable leurre ontologique qui est à la fois éloignement et manifestation de l'être, que Bonnefoy a critiqué le surréalisme. Il faut briser l'image et toute

28. André Breton, *La Clé des champs*, Pauvert, 1970, p. 274.

la continuité de la conscience intentionnelle pour retrouver la « présence ». C'est le hasard qui est requis, la non-préméditation des itinéraires, à l'image des voyages initiatiques de la chevalerie médiévale. La divagation poétique sur les chemins du monde acquiert alors une signification d'éveil métaphysique à notre intime condition. Le rêve, « porteur du désir unitaire, ne voit pas que la finitude, la déchirure sont l'essence même de ce qui est, et qu'il tente de déréaliser ²⁹».

Le cheminement au hasard de *L'Arrière-Pays* ne dévoile pas un sens magico-religieux, mais cherche à rencontrer un événement-rupture qui ferait surgir la présence. Le sentiment d'inquiétude aux carrefours naît de l'ignorance des possibles qui seront délaissés par le choix qui se livre au hasard : « Exister, mais autrement qu'à la surface des choses, au tournant des routes, dans le hasard ³⁰. » Car le hasard est cette attitude existentielle au voyage qui peut rompre avec les arrière-mondes poétiques, conceptuels et mythiques, pour dévoiler dans sa pauvreté la plus nue la gloire de ce qui est : « Je crois en la lumière. C'est au point que j'ai pu penser que le vrai pays en était né, par hasard, je veux dire par l'accident d'une saison et d'un lieu où elle eût été plus intense ³¹. » Pour Bonnefoy, comme pour les phénoménologies négatives, qui considèrent la représentation logico-conceptuelle comme responsable d'un éloignement de l'être par division, par fragmentation, par reconstitution artificielle dans l'image, le hasard apparaît comme initiation ontologique ³². Dans les

29. John Jackson (éd.), *Yves Bonnefoy*, Seghers, 1976, p. 58.

30. Yves Bonnefoy, *L'Arrière-Pays*, Skira, 1992.

31. *Idem*.

32. Sous ce terme de phénoménologie négative, je regroupe les philosophies pour lesquelles l'activité logico-conceptuelle masque l'être, dans son originalité comme dans son dynamisme propre. Unamuno, Chestov, Bergson et Michel Henry développent par exemple cette voie négative, que nous retrouvons dans toute mystique et dans les métaphysiques orientales.

continuités planifiées de la conscience, le hasard offre une faille salvatrice qui libère brutalement de l'emprise de l'écran de la rationalité. Et l'œuvre, qui thématise cette libération, devient une présence seconde, la médiation retrouvée du langage, de l'image et de l'art, vers l'être³³.

L'AMBIGUÏTÉ ÉTHIQUE DU HASARD

Notre excursion dans les philosophies du hasard montre clairement une double tentation : réduire le hasard par des métaphysiques, des religions ou des sagesse, ou tenter de l'intégrer à la vie comme source de création ou de connaissance. L'homme contemporain vit souvent ces tentations de façon inconsciente et fragmentaire, sans en réaliser les présupposés métaphysiques. De nos analyses ressort la nature paradoxale du hasard, menace pour la maîtrise, l'avoir et la puissance humaine, mais aussi source d'ouverture à la nouveauté du possible. Une double postulation qui interroge, d'une part, les séductions d'un monde hyperrationalisé au détriment du rêve, bloquant dans le psychisme l'ouverture à la grâce des rencontres, pour réguler convenablement une société qui doit fonctionner ; et, d'autre part, les séductions tragiques d'un monde aléatoire gouvernant nos valeurs et nos passions par les promesses infinies du possible.

Rationaliser l'ordre institutionnel et l'ordre social pour contraindre la contingence psychologique à travers un ordre technique, économique et politique est une des voies pour réduire la contingence du monde, avec pour risque un totalitarisme qui assimilerait le bonheur individuel au coefficient de rationalité absorbable par un citoyen, un travailleur ou un consommateur. Mais n'oublions pas que, si trop de possible nous égare, trop d'impossible nous tue. L'hyperrationalisation d'une société réduirait nécessairement la marge d'improvisation et de création sans laquelle

33. Cf. Yves Bonnefoy, *Un rêve fait à Mantoue*, Mercure de France, 1967.

la vie individuelle ne s'éprouverait pas dans sa substance la plus authentique et la plus précieuse.

Nietzsche et, à bien des égards, Bergson, ont insisté sur le fait que les métaphysiques occidentales agissaient comme des réductions de la contingence à travers la négation du temps et du devenir. L'obsession de l'éternel a hanté, à travers le christianisme, l'esprit qui affrontait, parallèlement, le monde des vérités intemporelles et le monde éphémère des contingences. Dualité profonde, la conscience porte à la fois sur de l'intemporel (l'avoir-été du passé et les tentations d'éternité du savoir) et sur du temporel ; sur de l'universel vécu comme un horizon indéfini et sur du singulier ; sur du nécessaire et sur du contingent. Le hasard nous met en demeure de les réconcilier en acceptant cette extraordinaire présence du singulier, à la fois paradoxale, irréductible et créatrice comme un défi aux rationalisations outrancières. Accepter et aimer le singulier, comme ce par quoi le monde excède, surprend et comble l'esprit. Tel est sans doute le beau risque de l'homme libre, qui n'est pas tombé dans le piège de la réduction au connu et au prévu, s'ouvrant à l'être, ou plutôt l'accompagnant dans son mouvement, accompagnant la vie elle-même.

Jouer pour refuser le hasard

LE MAIRE : Au contraire, tout est redevenu normal.

L'INSPECTEUR : Normal ? Qui a gagné la motocyclette ?

VIOLA : Le cul-de-jatte de l'orphelinat.

L'INSPECTEUR : Et le gros lot en espèces ?

VIOLA : Monsieur Dumas, le millionnaire.

JEAN GIRAUDOUX, *Intermezzo*

Même les rédacteurs de dictionnaire ont parfois du vague à l'âme. Aucun risque de sombrer dans l'ennui en découvrant, au siècle dernier, l'entrée « Loterie » du *Grand Dictionnaire universel*. Après une phrase initiale, qui définit la loterie comme une « sorte de jeu de hasard dans lequel des numéros étant attribués, on tire au sort et l'on distribue des prix aux détenteurs des numéros sortis », la rédaction s'écarte bientôt des voies de la neutralité pour un premier développement dénonçant qu'il s'agit aussi d'une « spéculation de ce genre que fait le gouvernement pour se procurer de l'argent ». Une précision qui donne le ton à un champ encyclopédique abondant histoire, morale, politique, théologie et statistiques pour s'étendre sur six longues colonnes commençant de la façon suivante.

La paresse et le désir de s'enrichir sont des passions logiquement incompatibles, en ce sens qu'elles tendent à des résultats diamétralement opposés, mais qui n'appartiennent pas moins à la nature humaine, et se trouvent fréquemment réunis chez la même personne. Or la *loterie* est un moyen de s'enrichir sans travail ; moyen peu sûr assurément, qui ne réussit presque jamais, mais qui fait un très grand nombre de dupes, à cause de la possibilité absolue qu'il procure de gagner de l'argent sans se donner aucune peine, possibilité que les gens irréfléchis sont beaucoup trop portés à s'exagérer. *Je peux* gagner, c'est la réponse invariable de tous les partisans de la *loterie* à tous les arguments qu'on leur donne pour les détourner de leur absurde passion. *Je peux !* Depuis quand les actions humaines se règlent-elles sur de simples possibilités et non sur des probabilités ? Le Panthéon *peut* s'affaisser sur votre tête au moment où vous en rasez les murs ; pourquoi ne vous détournez-vous pas d'une semelle pour échapper à cette éventualité ? Vous *pouvez* trouver un trésor en creusant le sol de votre cave ; pourquoi ne tentez-vous pas une expérience si facile ? Et pourquoi, sur une éventualité beaucoup moins probable, dépensez-vous un franc pour acheter un billet de *loterie* ? Si vous jugez probable que vous gagnerez, prenez ce billet ; si vous le croyez simplement possible, abstenez-vous en, car la probabilité est la règle de la conduite des hommes sages, et la possibilité ne décide que des fous.

Nous pourrions multiplier les arguments ; nous pourrions, par des comparaisons nombreuses, montrer l'absurdité de ceux qui mettent leurs espérances sur le tirage d'une *loterie* ; nous pourrions, d'autre part, faire le côté immoral des entreprises qui fournissent un appât à la paresse imbécile ; mais, toutes ces raisons, données déjà depuis longtemps, n'ont ni diminué la passion du jeu ni éclairé les esprits volontairement aveuglés.

Au milieu de diverses incursions à la limite de la légalité dans la société civile, les loteries d'État s'installent en France, sous protection royale, à la Renaissance, fleurissant aux XVII^e et XVIII^e siècles malgré les « malédictions des moralistes et des philosophes », qui n'auront d'efficacité politique que sous la Convention robespierriste, quand l'État, un temps vertueux, a le courage de se passer de cette importante source de gain. Alors que Pierre Larousse publie ce texte, les loteries sont interdites en France depuis la loi du 21 mai 1836 ; les chambres, saisies dès 1827 d'une proposition de suppression de la loterie royale, l'avaient rejetée par neuf fois, mais elle sera à nouveau autorisée en 1933 — aujourd'hui, l'État français qui se priverait de ces gains devrait

augmenter ses impôts sur le revenu de 5%... Toutefois, le gouvernement conservant, en ces périodes de compromis, la faculté d'autoriser les loteries destinées à des œuvres d'art ou de bienfaisance, cela ne saurait satisfaire Pierre Larousse, qui précise :

Dire quels ravages exerça cette sorte de peste italienne, ce serait ajouter une chronique scandaleuse aux autres scandales de l'époque... Mais telle est la législation qui nous régit encore, et pour en dire franchement notre avis, nous n'approuvons pas la latitude laissée aux agents du gouvernement. Toute *loterie*, quelle qu'en soit le but, nous paraît funeste et pernicieuse. Jamais le bon usage d'un bien mal acquis n'en a purifié la source, la réprobation publique qui poursuit la fameuse *loterie* du lingot d'or devrait s'attacher à toutes les œuvres de même nature.

S'il est plutôt réjouissant de trouver matière à polémique dans un vieux dictionnaire, de tels propos n'en restent pas moins ceux d'un moraliste jugeant le monde du point de vue des valeurs propres à son époque : la morale de l'effort, du travail et du mérite. « L'aléa nie le travail, la patience, l'habileté, la valeur professionnelle... Il apparaît comme une insolente et souveraine dérision du mérite », écrit un Roger Caillois soudainement d'un autre siècle. Des valeurs inactuelles en nos temps de spectacle où domine une langue de bois économique ne laissant émerger que la spéculation boursière, qui a l'apparence d'une loterie où les initiés gagnent à tous coups sur les petits porteurs.

D'ailleurs, aujourd'hui, le débat ne semble plus vraiment passionner. Pour preuve, la toute récente édition du *Grand Larousse universel* ne propose que quelques définitions laconiques et un bref historique sans saveur qui n'occupent qu'une demi-colonne entre « *LOTE* : Poisson téléostéen dulcicole de la famille des *Gadidès* » et « *LOT-ET-GARONNE* : Dép. de la Région Aquitaine ». Quel homme politique proposerait aujourd'hui à l'Assemblée nationale ou au Sénat un projet de loi portant sur l'interdiction des loteries avec quelque chance de succès, même d'estime ? Devons-nous conclure que les loteries d'État sont devenues moralement acceptables ? Sans doute l'esprit occidental fait-il preuve d'un scepticisme grandissant face aux promesses de récompenses futures, paradis *post mortem* ou mondes

meilleurs : l'homme nouveau ne fait plus recette, et si beaucoup déclarent croire qu'après la mort les derniers seront les premiers, il n'y a plus de honte à l'obtention d'une avance ici-bas ; sans oublier ceux qui se satisfont de penser qu'un gain matériel sur terre est signe d'élection divine. Mais ne croyons pas que les adeptes du moralisme défendu par Pierre Larousse aient désarmé. Moins nombreux, moins bruyants, ou se mobilisant peut-être pour d'autres causes plus dans l'air d'un temps où le citoyen n'est plus qu'un consommateur ; mais que le contexte s'y prête, et ils occuperont sans doute à nouveau le champ du discours social.

Quoi qu'il en soit, il faut bien constater qu'en toute époque l'argumentaire moraliste n'est guère convaincant pour les joueurs. En plein contexte moral favorable, n'a-t-il pas fallu, à la fin du siècle dernier, dix années de débat parlementaire pour aboutir à une loi prohibant les loteries d'État ? Pierre Larousse ne se contentait d'ailleurs pas des seules foudres moralistes, et, s'évitant la tâche difficile d'une fondation rationnelle de la morale du mérite, il fit aussi appel aux mathématiciens. Le joueur n'est pas seulement paresseux, peu vertueux et attiré par des richesses matérielles, il est aussi stupide : s'il prenait le temps de réfléchir, de comprendre par quels calculs les chances de gain sont infimes, il verrait bien que l'État gagne à tous les niveaux et que le joueur a perdu d'avance. Un peu de jugeote et de culture mathématique suffiraient à la majorité des gogos pour ne pas tomber dans de si grossiers panneaux. Mais cet argument n'est pas plus efficace que le premier : près d'un siècle d'interdiction (toutefois transgressée par l'autorisation accordée, en 1868, à la Compagnie du canal de Suez, d'émettre des obligations à lots), et la vulgarisation croissante des mathématiques n'ont pas modifié l'attitude de la plus grande part de la population devant les jeux de hasard. Plus nombreux que jamais, les joueurs se pressent aux guichets enfumés des officines *ad hoc* pour « gratter » ou faire valider leurs tickets à la « pompe à phynances » de l'État.

La psychologie cognitive nous permet de comprendre comment le joueur se laisse abuser par le chant des loteries hautement inéquitables : d'une manière générale, l'être humain réalise de mauvaises évaluations en matière de probabilités, car nos jugements, si efficaces soient-ils dans des conditions normales, sont facilement biaisés dans de telles situations ¹. Et la Française des jeux et ses concurrents, forts d'un savoir-faire qu'ils exportent dans le monde entier, exploitent scientifiquement nos faiblesses, et adaptent les paris aux moyens de chacun. Ce qui met en évidence le rôle douteux joué par de tels États dits démocratiques au regard de leur fonction : éduquer le citoyen et non l'abuser ; l'aider à se libérer de ses chimères et non l'y enchaîner. Gérants de jeux de hasard hautement inéquitables, nos gouvernements ne respectent pas le contrat fondateur de notre république, aux idéaux issus de la Révolution française, en faisant si peu de cas des valeurs qui l'éclairaient. Retour partiel à la morale ; enfin, à une autre morale... Soit. Mais tout cela n'explique guère le double échec de la morale et de la raison à éradiquer la passion du jeu. Il n'est pas seulement insuffisant, à l'encontre du vieux rêve encyclopédiste, d'éduquer pour dissuader autrui de faire le mal : cela ne suffit même pas à lui épargner de se comporter comme un imbécile.

DE LA LOTERIE & DE L'ÉTAT

Le grand historien des loteries d'État, Jean-Louis Borges, a déjà décrit les transformations possibles, et souhaitées par certains insensés, d'une société qui, comme la nôtre, commence à comprendre l'importance du hasard pur comme outil de gestion du désordre social ². Les versions rudimentaires et vénales, encore en cours, ne

1. Cf. Pascal Salazar-Ferrer, « Une lecture psychologique des loteries d'État », *infra*, pp. 61-74.

2. J.-L. Borges, *La Loterie à Babylone*, Gallimard, 1993, pp. 480-486.

devraient pas tarder à disparaître. Les vertus morales de telles loteries sont nulles : l'argent n'est qu'un moyen intermédiaire, un faible substitut de notre citoyenneté décadente. Les loteries, pour de tels réformistes, ne devraient pas s'adresser uniquement au vain espoir d'une ascension sociale inutile, mais bien à l'ensemble des facultés de l'homme. Nous n'avons pas l'espace de développer ici les détails, mais le stade essentiel sera celui de la substitution des éléments pécuniaires par une distribution des rôles sociaux eux-mêmes soumis à des exercices aléatoires : député les années paires et détenu les impaires, cette semaine sous les feux de la rampe et la suivante noyé dans l'anonymat, patron ce printemps et ouvrier cet hiver... Qu'enfin la Française des jeux assume son rôle civique dans ces républiques abandonnées aux mains de démagogues sans âme qui lui donnent tant de moyens : qu'elle prenne en charge la totalité des pouvoirs publics. La loterie serait, dans cette conception visionnaire, une intensification du hasard qu'elle interpole dans l'ordre d'un monde enfin sensé, où les erreurs ne contredisent pas le destin mais le corroborent, où l'injustice même n'aura plus de place — puisque n'existera plus l'espérance d'une justice...

Il laissera peut-être un jour son nom, le maire d'une petite ville française qui tenta, suivant une telle analyse, d'instaurer un recrutement plus égalitaire de ses employés municipaux : seraient engagés les vainqueurs d'une loterie. Naître posthume est un délit : ce visionnaire fut sévèrement critiqué et ne put mener à bien son projet.

POURQUOI JOUE-T-ON À DES JEUX
OÙ L'ON NE GAGNE JAMAIS ?

Nous n'envisagerons pas ici la situation des joueurs dits pathologiques : grands névrosés, entre psychiatrie et psychanalyse, entre divan et neuroleptique, entre internement clinique et carcéral — si leur passion les pousse à commettre des délits pour s'alimenter. Des programmes de prévention sont expérimentés dans les écoles et de véritables cures de désintoxication sont mises en œuvre pour les

cas avérés. Ces coupables, qui ne sauraient l'être vraiment puisque quasi irresponsables, sinon totalement, illustrent fréquemment le discours vertueux et ne représenteraient qu'environ 2,5 % des joueurs³. C'est au contraire le joueur banal qui nous intéresse, car il échappe en partie aux catégories de la morale, et totalement à celle de la psychiatrie. Il est peu repérable socialement. Il est un peu tout le monde.

Le Loto, fleuron de la Française des jeux, servira de base à notre réflexion. Dans son analyse psychologique des jeux de hasard pur, Pascal Salazar-Ferrer imagine un jeu se déroulant à Rome, sur la place Saint-Pierre, couverte pour l'occasion de trois millions et demi d'enveloppes, dont une contient le chèque du gros lot, que vous pourrez découvrir au prix de dix francs l'enveloppe ouverte. Ce jeu constitue une variante du Loto français⁴. Comparer les deux situations est comme un raccourci vers l'inconscient du joueur. Trois millions et demi d'enveloppes réparties sur sept hectares démontreraient au joueur le moins calculateur l'insoutenable légèreté de ses chances de gain. Curieusement, n'importe qui peut s'imaginer capable de trouver six chiffres sur quarante-neuf, mais personne ne s'aventurera à chercher une aiguille dans une botte de foin. Pourtant, l'enveloppe est bien là, quelque part mais indiscernable, déposée en un lieu inconnu de tous les joueurs. Aucune adresse, aucune qualité particulière ne sont requises pour la trouver ; dans sa quête, le joueur n'a pas plus de chances que ses rivaux : précisément une sur trois millions et demi — implacablement, le flot d'enveloppes le lui rappelle. Si ces superstitieux s'imaginent surveillés par une bonne étoile, sur la place Saint-Pierre, le geste ultime du choix ne résulte-t-il pas d'une décision personnelle ? À la dixième enveloppe vide ouverte avec une fébrilité croissante alors même que ses pertes sont

3. R. Ladouceur, « La psychologie des jeux de hasard et d'argent : aspects fondamentaux et cliniques », *Loisir et Société*, 17:17, 1994, pp. 213-232.

4. Cf. Pascal Salazar-Ferrer, *op. cit.*

dérisoires, quel joueur ne douterait pas de la compétence de sa bonne étoile à braver le hasard dans ces conditions, à maîtriser cette force déterministe aveugle à ses yeux humains ? De déceptions immédiates en frustrations remâchées, qui peut naviguer sur un océan d'enveloppes sans se noyer dans son désespoir ? Bientôt, la place Saint-Pierre sera désertée par les joueurs dépités.

Quant au Loto, en quoi consiste-t-il ? Contrairement à la fiction imaginée par Pascal Salazar Ferrer, rien n'est encore « joué » : il faut découvrir une combinaison qui n'existe pas. Ici, la magie est à l'ordre du jour. Dans cette optique, on peut concevoir deux approches de ce jeu de hasard pur, qui ne sont, d'ailleurs, pas forcément exclusives :

— le joueur cherche les indices qui lui révéleront la combinaison gagnante : comme le héros d'un conte de fées perdu dans une forêt de signes, il doit découvrir un message et le décrypter. Pour lui, le monde est déterminé, le hasard n'est qu'un brouillard qui l'empêche de voir les causalités bien réelles à l'œuvre dans son quotidien. La combinaison qui apparaîtra au tirage est inéluctable, déjà là, autour de lui : il lui suffit de se montrer assez habile à déchiffrer le monde. Les chiffres l'attendent, qui feront bifurquer son destin injuste, provisoirement minable : sur la plaque minéralogique de la première automobile rouge croisée, dans un Bottin, sur un agenda, tous les chiffres affichés sont bons ; partout inscrits, partout cachés, les indices mettent à l'épreuve sa sagacité, sa patience, sa persévérance, son audace même. Le joueur du Loto devient le héros d'une de ces « histoires dont vous êtes le héros ».

— Le joueur se fie au hasard pur. Pour lui, l'aléatoire est doué d'intention : la combinaison qui apparaîtra au tirage est une révélation. Ce sont les dés, ou la machine aléatoire du Loto, qui décident. Le hasard-destin lui attribue un numéro qui constitue son identité ; le tirage le désigne. Combinant révélation et désignation, déterminisme et intention, le choix de la date de naissance est le modèle même de ces représentations, et apparente le joueur aux tenants du dogme de la prédestination divine.

LES BELLES ILLUSIONS

Mais est-il sérieux d'envisager de si puériles représentations du monde chez les héritiers des Lumières *en cette aube du troisième millénaire* — comme disent ceux qui s'imaginent le destin de l'humanité en relation avec les chiffres arbitraires du calendrier ? N'est-ce pas là encore une superstition ? S'il paraît impertinent de confondre nos malheureux joueurs avec la jeune servante pauvre qui chaque jour attend le prince charmant, c'est pourtant un des exemples retenus par Freud pour illustrer sa définition :

L'illusion n'est pas la même chose qu'une erreur, une illusion n'est pas non plus nécessairement une erreur [...]. Ce qui caractérise l'illusion c'est d'être dérivé des désirs humains [...] ; une jeune fille de condition modeste peut par exemple se créer l'illusion qu'un prince va venir la chercher pour l'épouser. Or cela est possible ; quelques cas de ce genre se sont réellement présentés [...]. Ainsi, nous appelons illusion une croyance quand, dans la motivation de celle-ci, la réalisation d'un désir est prévalente, et nous ne tenons pas compte, ce faisant, des rapports de cette croyance à la réalité, tout comme l'illusion elle-même renonce à être confirmée par le réel. ⁵

Spinoza a également analysé cette très humaine faculté qui consiste à privilégier ce que nous désirons dans l'ordre de la connaissance :

Les choses qui sont par accident cause d'espoir ou de crainte, on les nomme bon ou mauvais présage... Nous sommes disposés par nature à croire facilement ce que nous espérons, et difficilement au contraire ce dont nous avons peur, et à nous en faire une opinion plus ou moins juste. C'est là l'origine des superstitions. ⁶

Le joueur semble tel que rien ne saurait le convaincre de la vanité de ses espoirs de gagner le gros lot. Tentons toutefois de ne pas nous contenter d'un tel constat. L'illusion est certes le moteur primordial de l'action du plus grand nombre de joueurs, mais il ne peut être la cause essentielle et définitive de la répétition de cet acte. Si cela était,

5. Sigmund Freud, *L'Avenir d'une illusion*, PUF, pp. 44-45.

6. Spinoza, *Éthique*, livre III, scolie de la proposition L.

le joueur le plus illusionné finirait bien par prendre en considération le caractère inéquitable du jeu et cesser de jouer, tout comme la jeune fille renonce un jour au prince charmant.

Parmi d'autres éléments importants, si la convivialité dont s'entourent les « gratteurs » fait partie du rêve d'un héros de l'instant où sa vie aura commencé à changer, c'est le temps qui s'écoule entre la validation de son billet et le tirage télévisuel qui nous semble déterminant pour le Loto. Les bénéfices de l'attente sont considérables : elle produit comme effet déterminant un report de la réalité du monde. Jouer pérenniserait alors lui-même l'action de jouer : dans une circularité vicieuse, la conséquence et la cause du jeu, c'est qu'on joue.

UN DÉTOUR PAR LE CODE CIVIL FRANÇAIS

Déterminer le moment où un contrat produit ses effets est fondamental au droit civil, par exemple fixer la date de prise de possession d'un bien vendu, la date à laquelle le prix est exigible. Le prix de départ des intérêts qui seraient dus en cas de non-paiement partiel ou total. Aussi prévoit-on que les effets d'un contrat puissent être soumis à la réalisation d'une condition qu'on appelle condition suspensive. Par exemple, une vente ne sera définitive et ne produira d'effets qu'à la condition d'obtention d'un crédit dans un certain délai. Si cette condition ne se réalise pas, si le crédit n'est pas accordé, la vente n'a jamais existé — et n'a donc pu produire d'effet. On peut aussi envisager qu'un contrat soit immédiatement valable et produise donc tous ses effets et qu'il puisse être résolu par la survenance d'un événement déterminé. Dans ce cas, l'acquéreur, dans une vente, pourrait tirer profit immédiatement de son acquisition sauf à la restituer en cas de résolution.

Juridiquement, la Française des jeux ne doit rien au joueur qui vient de faire valider un ticket de Loto. Il ne sera éventuellement honoré d'un gain qu'après tirage officiel télévisé ; et, s'il n'a pas gagné, un joueur peut jeter son ticket à la poubelle : rien n'aura eu lieu, sinon qu'il a déboursé quelques francs pour participer. Il n'en va pas

de même au regard du chemin imaginaire que parcourt le joueur : dès la validation de son ticket, il jouit d'une richesse potentielle, conçoit les plans de ses châteaux en Espagne, fait des projets pour le cas où. Ne suffit-il pas d'avoir bien interprété les signes du destin ? ou de croire en la miséricorde qui nous désignera ? De cette richesse possible, de ces projets qui ne sont pas totalement infondés parce que les vrais gagnants existent — surtout dans les journaux et à la télévision —, les perdants tirent les sensations qui les mènent secrètement à d'intenses plaisirs. Dans tous les cas, il y a report de la réalité à plus tard : « Tout sera peut-être différent dans quelques jours, quelques heures. » Le joueur est un milliardaire sous réserve que n'advienne pas la réalité. Jouer lui permet d'échapper à une réalité, que le temps du jeu fait régresser à un possible provisoire en suspension, alors que le temps social a fait place à un temps imaginaire, personnel et anxiolytique : celui des fantasmes.

LOTÉRIE & DÉPENDANCE

Peut-être nos savants découvriront-ils un jour que la pratique quotidienne du jeu engendre une dépendance psychophysiologique, d'abord faible mais allant croissant : une illusion temporelle aux effets durables sur les neurotransmetteurs du plaisir, ou plutôt sur les inhibiteurs d'anxiété. À son insu ou bien conscient qu'il ne gagnera jamais, qu'il ne joue pas pour gagner de l'argent mais du temps, le joueur reporte à chaque pari un morceau de présent pour jouir d'une éternité imaginaire lui offrant tous les possibles, pour lutter contre le déterminisme social, l'injustice et la médiocrité d'un passé qu'il subit quotidiennement, impuissant. Entre validation et tirage, d'une semaine sur l'autre ou, pour certains, le seul jour où ils touchent leur RMI, les joueurs s'imaginent entrevoir une intention en œuvre dans le monde et, dans leurs vies, des projets : une justice encore invisible, qui se ne manifeste qu'en quelques signes avant-coureurs, comme l'attribution du gros lot à cette famille pauvre et méritante qu'exhibe stratégiquement la Française des jeux.

Pour un laps de temps renouvelable à bas prix, le joueur s'offre plus au Loto de l'espoir qu'une improbable richesse : par l'intermédiaire d'un rituel élémentaire s'ouvre la possibilité d'envisager le monde tel qu'il n'est pas dans l'expérience quotidienne, et tel que la raison se refusait à l'offrir. Perdue sur une petite planète, elle-même perdue dans un univers apparemment dépourvu d'intention, les plus démunis peinent, comme les plus lucides, chacun à leur façon, pour donner sens à leur existence. Si Épicure trouvait de la joie et des raisons de soulager la peur de la mort dans cet univers vide où circulent des atomes que réunit le hasard, cette sagesse ne fait plus guère d'émule.

La pensée magique de ceux qu'on appelait des primitifs serait caractérisée par un « souci d'observation exhaustive et d'inventaire systématique des rapports et des liaisons... Mais cette "gigantesque variation sur le thème du principe de causalité"... se distingue moins de la science par l'ignorance ou le dédain du déterminisme que par une exigence de déterminisme plus impérieuse et plus intransigeante ; et que la science peut, tout au plus, juger déraisonnable et précipitée ⁷».

Que dire des membres de cette tribu qui prospère aujourd'hui en Occident et pratique au grand jour d'étranges rituels pour exorciser l'incertitude et l'arbitraire d'un monde sans intention : que, moyennant le paiement d'une modeste redevance, le joueur s'autorise à ne pas croire au hasard ?

7. Claude Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, Plon, p. 23.

Une lecture psychologique des loteries d'État

Imaginez-vous arriver au petit matin, à Rome, sur la place Saint-Pierre. Ce matin-là, sur toute la surface de la place habituellement encombrée de touristes, trois millions et demi d'enveloppes ordinaires couvrent le sol comme autant de pavés : jusqu'en haut de la place, aux pieds de l'église, dans les rues environnantes, partout des enveloppes, serrées les unes contre les autres, répandues sur sept hectares par un malin génie, Giani Antiloto.

Vêtu de son habit de lumière, Antiloto vous rejoint et vous accompagne autour la place Saint-Pierre. Vous désignant l'océan d'enveloppes, il vous propose de participer à un jeu de hasard. Le jeu est simple : toutes ces enveloppes sont vides, sauf une, qui contient un chèque mirobolant de dix millions de francs. Le gros lot ! La fortune ! La réussite sociale assurée ! L'enveloppe gagnante a été placée au hasard parmi les trois millions et demi d'enveloppes réparties sur les sept hectares nécessaires pour les étaler. Mais attention, vous prévient

Antiloto, vous pouvez ouvrir autant d'enveloppes que vous le souhaitez, mais à chaque fois, vous devrez déboursier dix francs.

Après une promenade de plusieurs heures sur cet océan d'enveloppes, vous n'avez plus aucun doute : jamais vous n'accepterez de jouer contre Antiloto à un jeu si foncièrement inéquitable. L'arnaqueur n'a qu'à trouver un autre touriste pour s'enrichir aussi facilement. Bravo : vous venez de refuser de jouer à l'un des jeux français les plus populaires, le Loto, auquel, deux fois par semaine, des millions de gens participent dans l'espoir de gagner le gros lot par le tirage des six numéros gagnants ¹.

Cet article se propose d'expliquer pourquoi autant de personnes acceptent de jouer et de perdre chaque semaine, pendant des années, à un jeu si inéquitable pour le parieur. L'analyse s'appuie sur deux courants de recherches en psychologie : l'étude des biais de jugements de probabilité et l'étude de la prise de décision en situation naturelle.

ANALYSE DES COMPORTEMENTS LIÉS AUX LOTERIES D'ÉTAT

Nous vivons actuellement une phase de développement étonnante des jeux de hasard pur ne faisant appel à aucune compétence particulière, et plus particulièrement des loteries d'État. La multiplication des coupons de papier à gratter, les loteries sans cesse plus nombreuses telles que Bingo, Keno et Tac-o-Tac se sont ajoutées au Loto. La conquête de nouveaux marchés, comme les pays du Tiers Monde, donne une ampleur vraiment mondiale au phénomène qui concernait déjà depuis longtemps les pays riches. Les articles qui paraissent dans la presse sur le sujet traitent en général la question selon deux approches :

1. Les trois millions et demi d'enveloppes d'Antiloto correspondent à la probabilité de trouver 6 numéros sur 49, en disposant de deux grilles et de deux tirages (soit 14 millions sur 4). Pour simplifier, nous n'avons pas pris en compte les petits gains, qui interviennent peu dans la motivation des joueurs.

— mettre en évidence le caractère hautement inéquitable de ces jeux où la probabilité d'un gain important est infime pour le joueur, en expliquant, par exemple, que la probabilité de gain maximum au Loto (la sortie des six bons numéros) avoisine une chance sur 14 millions ; ou que l'espérance mathématique (les gains ou les pertes moyennes au bout d'un très grand nombre de tentatives) est nettement défavorable aux joueurs. Il s'agit en quelque sorte d'une analyse statistique des loteries d'État ;

— démontrer le caractère moralement condamnable des loteries d'État, qui puisent des revenus chez les plus démunis pour les transformer en impôts volontaires, en taxes sur le rêve de réussite sociale. C'est une analyse sociale des loteries d'État ².

Ces deux approches laissent de côté bien des énigmes concernant les jeux de loterie et le comportement des joueurs. Ainsi, l'analyse statistique des résultats du Loto, pourtant bien connue, n'entraîne pas pour autant de démobilitation massive des joueurs ; si elle fournit des moyens de décision appropriés (ne pas jouer) grâce à l'outil que représente la théorie des probabilités, elle n'explique pas le comportement apparemment irrationnel des joueurs. L'analyse sociale est, quant à elle, quasiment muette sur les conditions de développement des jeux de loteries d'État, sur les facteurs sociaux qui limitent ou favorisent son succès ; et elle ne dit rien de l'impact des jeux de loteries d'État sur l'imaginaire collectif, et de son étrange importance en termes de cohésion sociale.

Nous nous proposons de répondre à une série de questions concernant les loteries d'État, et notamment le Loto, pour étendre ces réflexions aux jeux de hasard pur en général : d'où vient le puissant pouvoir de séduction des loteries d'État ? Pourquoi agit-il si fortement sur les couches les plus défavorisées de la population ?

2. Cf. notamment : E. Brassey, *La République des jeux*, Robert Laffont, 1992 ; I. Carlander, « Remède miracle contre la crise : "Faites vos jeux !" », *Le Monde diplomatique*, août 1994.

LA LOTERIE D'ÉTAT COMME ESPACE
DE COMPÉTITION SOCIALE TOTALEMENT ÉGALITAIRE

Une des principales caractéristiques des loteries d'État est la simplicité des jeux : cases à cocher, cases cochées par avance, grattage ou simple attribution d'un numéro. Une simplicité qui va bien au-delà de la seule facilité d'utilisation : elle conditionne l'*égalité absolue des chances*.

Les loteries d'État séduisent les plus démunis parce qu'elles offrent un terrain de compétition virtuel, l'espace de jeu, où ni connaissance, ni habileté, ni capacité physique ou intellectuelle, ni position sociale ou acquis particuliers ne sont nécessaires. En cela, elles sont associées à l'idée d'une *égalité totale des individus* en compétition pour le gain, pour le succès. On conçoit facilement le pouvoir de séduction de ce lieu de compétition sociale douce où tous sont égaux, où chacun n'a que le hasard à affronter pour changer son destin et accéder à la réussite sociale absolue qu'offre le gros lot. Quelle tentation que d'échapper à l'autre lieu de compétition sociale, réel celui-là, où les compétences, les connaissances, les relations et les biens d'autrui peuvent vous faire défaut ! Quel extraordinaire raccourci offre cet espace de compétition où les chances de chacun sont égales !

PHÉNOMÈNES ALÉATOIRES & ÉGALITÉ DEVANT L'IGNORANCE

Par quels moyens les loteries d'État offrent-elles l'égalité de chacun devant le jeu ? En fait, elles partagent les propriétés des jeux de hasard pur : la compétition pour la prédiction d'événements aléatoires en général équiprobables. C'est pour cela qu'un processus aléatoire se cache derrière tout jeu de hasard pur, un aléatoire généré par un algorithme informatique ou par un processus mécanique : des boules s'entrechoquant dans une sphère de plastique transparente ; ou, plus près de nous, un jet de dés.

Première clé du succès des loteries d'État : le principe d'égalité devant l'ignorance, face au caractère imprévisible des phénomènes aléatoires équiprobables, est scrupuleusement respecté (vérification

de l'équiprobabilité des événements aléatoires, présence d'huissiers, contrôle des machines, etc.).

COMPÉTITION DOUCE :
L'ABSENCE DE RISQUE & LA RÉPÉTITION DES PARIS

L'autre aspect fondamental des loteries d'État est une absence de risques encourus par le joueur, qui se traduit, dans le principe, par des paris réguliers, étalés sur plusieurs années, une ou deux fois par semaine, et n'engageant que des dépenses limitées à chaque étape. En ce sens, de tels jeux de masse ne s'adressent pas aux joueurs pathologiques, flambeurs de casino, de tripot et de champ de courses. Aucun joueur « moyen » des jeux de loterie d'État n'accepterait de mettre en jeu, en une seule fois, la totalité des sommes qu'il dépense au cours de sa vie ou même en une année. La décomposition du risque par une succession de prises de décision (chaque petit pari) régulièrement espacées dans le temps est la deuxième clé du succès des loteries d'État.

LE CARACTÈRE HAUTEMENT INÉQUITABLE
DES JEUX DE LOTERIE D'ÉTAT

L'analyse statistique des jeux de loterie d'État, notamment du Loto, met en évidence leur caractère hautement inéquitable pour les parieurs. La probabilité de gain du gros lot au Loto, soit la sortie de six numéros, est d'environ 1 sur 14 millions. L'espérance mathématique nous donne la moyenne des gains et pertes d'un joueur qui jouerait un très grand nombre de fois ³. Bien que difficile à calculer précisément, car les gains dépendent de la redistribution parmi un nombre variable de gagnants, l'espérance mathématique du

3. J.-P. Delahaye, « L'espérance mathématique », in *Le Hasard*, dossier *Pour la science*, avril 1996, pp. 76-81 ; P. Tougne, « Roulette, Loto et probabilités », in *Pour la science*, 90, 1985, pp. 94-100.

jeu de Loto fait perdre, en moyenne, la moitié de sa mise à chaque joueur — la Française des jeux ne redistribuant que la moitié des sommes engagées par les parieurs, et prélevant le reste.

De telles loteries se distinguent donc des lotos de village et des jeux de hasard pur familiaux (bataille, petits chevaux...) par le caractère hautement inéquitable du jeu au profit du meneur de jeu, soit la société gérant les loteries d'État.

Présenté en introduction à cet article, le jeu aux enveloppes distribuées sur la place Saint-Pierre à Rome est identique au Loto français en termes de probabilité de gain et d'inéquité du jeu. On trouverait difficilement quelqu'un qui accepterait de participer à un jeu aussi évidemment inéquitable. Mais, si un joueur tentait sa chance, il renoncerait rapidement après ses premiers échecs et les pertes financières associées. Cette expérience imaginaire nous sensibilise au rôle déterminant de la présentation d'un jeu dans notre perception de son caractère inéquitable.

Entre le jeu de l'arnaqueur romain Giani Antiloto et celui de la Française des jeux, toute la différence tient dans la présentation. C'est cette différence qui nous permet d'estimer correctement l'inéquité du jeu dans le premier cas, et au contraire de ne pas la voir dans le second. La dissimulation de l'inéquité des loteries d'État, et notamment du Loto, est la troisième clé de leur succès. Comment la présentation du jeu de Loto nous masque-t-elle son inéquité fondamentale ? La réponse à cette question est la clé de la compréhension du comportement des joueurs, qui acceptent de parier leur argent dans un jeu aussi déloyal.

CACHER L'INÉQUITÉ DES LOTERIES D'ÉTAT :
L'UTILISATION DES BIAIS DE JUGEMENT DE PROBABILITÉ

Pendant les années 1970 et 1980, un courant de la psychologie s'est développé en mettant en évidence les difficultés des êtres humains à réaliser des jugements sur les probabilités d'événements. Au cours

d'expériences contrôlées, on proposait aux sujets des problèmes nécessitant une évaluation intuitive, c'est-à-dire sans l'aide du calcul des probabilités, de diverses probabilités d'événements. Ce courant de recherche a mis en évidence plusieurs catégories de faiblesses systématiques, les biais de jugement de probabilité, qui expliquent les performances réduites des sujets, par comparaison avec la technique du calcul des probabilités ⁴.

L'étude des biais de probabilités est un puissant outil pour comprendre comment les joueurs de loteries d'État sous-estiment le caractère hautement inéquitable de ces jeux. Ils nous renseignent notamment sur nos estimations incorrectes des probabilités des gains principaux ⁵.

L'ÉVALUATION DE LA PROBABILITÉ D'ÉVÉNEMENTS COMPOSÉS

La probabilité d'événements composés diminue très rapidement avec le nombre d'événements. Ainsi, la probabilité d'obtenir un « 1 » avec le jet d'un dé à six faces est de $1/6$. La probabilité d'obtenir les valeurs « 1 », « 5 », « 8 » au cours de trois jets de dés successifs est de : $1/6 \times 1/6 \times 1/6 = 1/216$. Sans l'aide du calcul des probabilités, nous avons une tendance naturelle à surestimer fortement la probabilité d'événements composés. Plus le nombre d'événements composés augmente, plus l'écart entre la valeur réelle et la valeur estimée est importante. C'est le biais de l'évaluation d'événements composés, qui est largement utilisé au Loto, de façon à ce que le joueur surestime considérablement sa probabilité de toucher un gain important.

Les gains importants, ceux qui motivent les joueurs, nécessitent la sortie de six numéros. Or la composition de six événements est

4. D. Kahnemann, P. Slovic & A. Tversky, *Judgment under Uncertainty : Heuristics and Biases*, Cambridge U. P., New York, 1982.

5. R. Ladouceur, « La psychologie des jeux de hasard et d'argent : aspects fondamentaux et cliniques », *Loisir et Société*, 17:17, 1994, pp. 213-232.

hautement improbable : une chance sur 14 millions. En raison du biais d'évaluation de la probabilité d'événements conjugués, multiplier les événements composés est la clé de nombreuses loteries d'État. La probabilité de trouver la série d'événements devient extrêmement faible sans que le joueur s'en rende compte. Autrement dit, le joueur perçoit bien une diminution de la probabilité de trouver six bons numéros plutôt qu'un seul, mais la diminution perçue n'est sans aucune mesure avec l'écroulement énorme de la probabilité composée.

L'EFFET D'ANCRAGE

Les petits gains liés à la sortie de quelques numéros (trois ou quatre numéros) exercent une fonction d'appel sur le joueur. S'il gagne un jour quelques francs, avec trois ou quatre numéros sélectionnés tirés au sort, il va surévaluer la probabilité de gagner le gros lot (six numéros) à partir de la probabilité (assez élevée) de la sortie de trois ou quatre numéros (respectivement une chance sur 57 et une chance sur 1 032). C'est l'effet d'ancrage, c'est-à-dire l'attachement à des probabilités préalablement évaluées mais non représentatives des possibilités de gain réelles.

La représentation graphique du jeu favorise le biais d'évaluation d'événements conjugués. En effet, la grille de cinq sur dix cases dans lesquelles le joueur sélectionne six numéros masque le nombre immense de possibilités laissées au joueur. Là encore, c'est la conjonction des différents événements qui rend leur prédiction si improbable.

LA CONCEPTION ERRONÉE DES SÉRIES ALÉATOIRES & LA LOI DES PETITS NOMBRES

Imaginez-vous assis face à la table du jeu de roulette d'un casino. Le noir est sorti dix fois de suite. Une intuition commune vous amène à penser que, au prochain tour, c'est le rouge qui sortira. Les deux

événements (sortie du rouge et sortie du noir) étant en moyenne équiprobables, vous vous dites que l'équilibre doit être, en quelque sorte, rétabli. Vous êtes alors victime de « l'illusion du parieur » (*the gambler fallacy*). En fait, la sortie du rouge au prochain tour n'est pas plus probable que celle du noir : les événements sont indépendants. Vous imaginez pourtant les séries aléatoires comme un processus autocorrecteur où une petite déviation (dix sorties successives du noir) dans un sens entraîne une petite déviation dans le sens opposé (sortie plus probable du rouge). Cette règle erronée est en général nommée « loi des petits nombres ».

Pour les loteries d'État, beaucoup de joueurs souhaitent connaître les nombres qui sont sortis les plus rarement en pensant que leur future sortie est plus probable que celle des autres nombres. Cette impression d'avoir prise sur l'aléatoire (par rapport à l'équiprobabilité) séduit beaucoup de joueurs, qui croient augmenter leur chance de prédire ainsi la sortie des numéros au Loto.

De la même façon, les joueurs n'attribuent pas la même probabilité de tirage aux différentes séries aléatoires qu'ils peuvent prédire en sélectionnant les cases de la grille du jeu de Loto. Ainsi joue-t-on plus facilement une série quelconque, comme par exemple « 25 1 13 6 17 33 », jugée plus probable dans un tirage au sort, plus en accord avec l'idée de hasard que la série « 1 2 3 4 5 6 », jugée complètement improbable. Les deux séries de nombres sont pourtant, bien entendu, également probables d'être tirées au Loto. La différence de perception de la probabilité entre des séries perçues comme quelconques et des séries perçues comme singulières favorisent, par une maîtrise apparente du jeu, l'illusion de pouvoir prédire les sorties des numéros du Loto.

À ce titre, la plaquette publicitaire des vingt ans d'anniversaire du Loto, et le livre édité à l'occasion, qui présente des fréquences de sortie des différents numéros sur un nombre important de tirages, alimentent les parieurs en données inutiles (comme les dix sorties successives du noir à la roulette) qui maintiennent les joueurs dans des biais de jugement comme l'illusion du parieur.

De tels biais de jugement, utilisés dans la structure et la présentation des jeux de loterie d'État, permettent de comprendre en partie comment des joueurs peuvent décider de parier contre l'État malgré l'énorme inéquité du jeu. Cependant, les travaux sur les biais de jugement mettent en évidence la capacité des joueurs à apprendre et à corriger leurs erreurs de jugement en intégrant les résultats de leurs décisions. Le problème le plus fascinant pour le psychologue n'est donc pas de savoir comment un joueur accepte de parier à un jeu aussi inéquitable, mais plutôt de comprendre comment le comportement des joueurs se maintient durant plusieurs années en dépit d'échecs systématiques ⁶.

MAINTENIR LE JEU EN DISSIMULANT L'ÉCHEC

Le maintien du comportement de joueur est étroitement lié à la perception par le parieur de l'issue du jeu (gain ou perte). Lors d'un jeu de hasard pur ordinaire comme des dés pipés, un joueur peut se tromper sur le caractère inéquitable du jeu. Mais, même au fond d'un bar à Macao, au bout de quelques essais, il pourra ajuster sa perception du caractère équitable ou non du jeu, et s'arrêter de jouer.

Le maintien du comportement de joueur est essentiel au succès d'une loterie d'État. Et le caractère inéquitable du jeu doit être dissimulé malgré l'absence de gain pour l'immense majorité des joueurs. Un premier moyen utilisé par la Française des jeux est de concentrer l'attention du joueur sur l'écart, énorme et réel, entre le risque encouru par le pari et le gros lot, qui dissimule la probabilité quasi nulle de gagner. Le récent slogan publicitaire, « Ce billet vaut 10 millions, on vous le fait à 10 francs », pousse si loin ce principe, que la barrière de la publicité mensongère est pour ainsi dire franchie.

6. Il existe néanmoins une « usure » d'un jeu à long terme, une diminution lente du succès des loteries d'État qui oblige les concepteurs à inventer de nouveaux produits.

Le second moyen consiste à proposer aux joueurs des relations de probabilité de substitution ; ainsi le slogan publicitaire : « 100 % des gagnants ont tenté leur chance ». Le troisième et principal moyen adopté par les loteries d'État du type Loto est plus complexe : il repose sur les médias centralisés.

Les médias nationaux comme les journaux, la radio et surtout la télévision jouent un rôle central dans la structure même des loteries d'État. Ils permettent d'exhiber en fanfare les gagnants dans les foyers de millions de joueurs potentiels. Si les journaux locaux affichent les photos des gagnants qui vivent tout près de chez vous, la télévision offre aux joueurs la possibilité de rencontrer chaque semaine un grand gagnant, et cela « physiquement », au travers de cette fenêtre particulière que constituent les récepteurs de télévision. La proximité médiatique établie entre chaque joueur et les quelques grands gagnants est à opposer à la dissimulation des millions de perdants hebdomadaires. Le sens commun du joueur le conduit à une évaluation subjective des probabilités de gain totalement différente des probabilités réelles.

L'échelle nationale du Loto est également cruciale pour rendre le jeu crédible, et sa présentation médiatique possible. Si le Loto fonctionnait, par exemple, à l'échelle d'une ville de 140 000 habitants-joueurs, la probabilité qu'une combinaison gagnante soit trouvée est de 1/100. Autrement dit, on ne pourrait présenter de gagnant qu'en moyenne une fois toutes les cent semaines, soit une fois tous les deux ans. En revanche, à l'échelle nationale, avec environ 14 millions de joueurs, les médias peuvent présenter à chacun des joueurs un grand gagnant par semaine. Un retour valorisant (c'est-à-dire trompeur) du jeu est donc possible : la proximité apparente, créée par les médias, du joueur gagnant et des perdants, ainsi que la dissimulation des millions de perdants, maintiennent l'illusion d'une forte probabilité de gain aux loteries d'État.

Avec l'apparition, depuis 1991 en France, du jeu du Millionnaire et de nouveaux jeux apparentés, la télévision et les loteries d'État sont

devenues indissociables. Le Millionnaire doit en effet son succès à une conception en double loterie :

— une première loterie sans publicité, qui offre un gain très improbable (1 chance sur 500 000) sous la forme d'une participation à la seconde loterie, la roue du Millionnaire, qui se déroule dans un studio de la télévision, donc devant la France entière ;

— une seconde loterie, publique, qui offre des gains élevés à probabilités élevées, et dont la machinerie est visible : les probabilités sont visualisées sous la forme des segments d'une roue que tournent les participants. Le billet de la première loterie, secrète et hautement inéquitable, sur lequel figure la roue segmentée de la loterie télévisée, entretient de cette façon l'assimilation du jeu à la seconde loterie, publique et hautement favorable — ce qui dissimule à l'écrasante majorité des joueurs de la première loterie le peu de chances qu'ils ont de participer à la seconde, et donc de gagner quelque chose.

LES CLÉS DU SUCCÈS DES LOTERIES D'ÉTAT BILAN

Les loteries d'État ont ainsi tissé leurs conditions de succès :

— s'appuyer sur une importante population de défavorisés de la compétition sociale ;

— créer un espace de compétition complémentaire, celui du domaine du jeu, qui offre une possibilité de réussite sociale concrétisée par l'argent ;

— garantir l'égalité des chances pour tous, sous la forme de cette égalité devant l'ignorance qu'assure la production d'événements aléatoires équiprobables ;

— maintenir l'absence de risque dans cette course au gros lot par la répétition hebdomadaire de paris à faibles mises, par l'illusion de « seconde chance », etc. ;

— fonder sur l'exploitation des biais de jugement de probabilité une dissimulation de l'inéquité des jeux, que la structure et la présentation rendent attractifs ;

— enfin, utiliser les médias centralisés faisant apparaître les grands gagnants à proximité de chaque joueur et dissimulant la population des perdants.

LE SENS COMMUN FACE AUX JEUX DE HASARD PUR
& LES EFFETS SOCIAUX DES LOTERIES D'ÉTAT

Nous imaginions, en introduction, un jeu transposé sur la place Saint-Pierre, qui laissait impudiquement, et imprudemment transparaître son caractère inéquitable. Nous nous sommes demandés depuis comment nous pouvions être aussi lucide dans ce cas et si fragile quand il s'agit du Loto ? Nous avons vu comment les biais de jugement de probabilité, bien manipulés, peuvent jouer sur nos faiblesses perceptives, et comment, au contraire, des millions d'enveloppes répandues sur le sol de Rome ramènent le jeu dans un espace accessible à nos sens, où le sens commun de nos raisonnements quotidiens peut fonctionner efficacement.

Tout jeu de hasard pur, qui garantit l'égalité des chances devant l'ignorance face à l'impossible prédiction d'événements aléatoires, rend du même coup inefficace l'usage de notre sens commun. Aucune forme de connaissance acquise ne peut nous aider dans la compétition des jeux de loterie. Notre raisonnement, si efficace soit-il au quotidien, est mis en défaut dans l'espace des jeux de hasard pur, peuplés d'êtres sans signification (les nombres) et d'événements indépendants (les tirages au sort) ⁷. Les biais de jugement menacent le joueur, et seul l'usage des probabilités peut nous servir de garde-fou, non pour prédire l'issue du jeu, mais au moins pour en mesurer le caractère équitable ou non.

Nous avons tous constaté, dans nos rencontres avec des joueurs réguliers ou occasionnels, et même parmi certains non joueurs, de

7. G. A. Klein et al., *Decision Making in Action : Models and Methods*, Ablex P. C., Norwood, États-Unis, 1993.

quel poids pèsent les grandes loteries d'État sur l'imaginaire social : le gros lot apparaît comme un moyen possible de réussite sociale, certes très improbable, mais non nul. Faire fortune par un héritage imprévu, ou par la découverte fortuite d'un trésor, semble plus improbable à beaucoup. Comme si le fait que le joueur intervienne activement sur cette possibilité, comme si sa persévérance sur de longues années avaient une importance : les gagnants ne sont-ils souvent perçus comme récompensés par leur obstination à jouer sans se décourager ?

On peut d'ailleurs s'interroger sur le rôle social de ce propulseur imaginaire de l'ascension sociale par la magie de la fortune ⁸. Tout se passe comme si le rôle originaire des loteries d'État — économiser quelques millions de francs sur les impopulaires impôts — se trouvait renforcé par celui de fournir aux laissés-pour-compte de la société le rêve lénifiant d'une irrésistible ascension sociale par la richesse, d'une entrée enfin dans la citoyenneté. La vie des plus pauvres serait-elle supportable sans cet espoir ténu mais toujours possible de changer leur destin en gagnant au Millionnaire ? L'expansion des jeux de loteries d'État dans le monde offrira sans aucun doute une excellente occasion d'y réfléchir.

8. Indiquons, parmi les principaux travaux sur les aspects sociaux des jeux de loteries : G. A. Brenner & R. Brenner, *A Profile of Gamblers*, Montréal, Centre de recherche et de développement en économie, 1987 ; H. R. Kaplan, « Gambling among Lotery Winners : Before and After the big Score », *Journal of gambling behavior*, 4, 1988, pp. 171-182 ; M. Walker, *The Psychology of Gambling*, Oxford, Butterworth-Heinemann, 1992.

L'étrange prédiction du principe anthropique

Critique de l'argument de l'apocalypse

La cosmologie et la physique contemporaine ont donné naissance à un très curieux courant philosophique assimilé au principe anthropique, qui revendique un néo finalisme plus ou moins subtil et conduit un grand nombre de ses partisans à rétablir l'homme au centre de l'univers. Place perdue, non sans regrets, depuis la révolution copernicienne mais aussi à cause des théories indéterministes, en particulier la théorie darwinienne de l'évolution.

De façon très sommaire, on peut définir le principe anthropique par la proposition suivante : « Les conditions de présence d'un observateur (notamment celles nécessaires à l'existence de la vie) contraignent la nature de nos hypothèses en cosmologie et en astrophysique », en particulier parce que les conditions de vie actuelles sur Terre ne sont compatibles qu'avec des valeurs précises des constantes physiques universelles. Une forme plus forte de ce principe énonce que les lois physiques de l'univers sont ce qu'elles

sont pour que la vie, et en particulier l'humanité, puisse exister. Le fondateur de cette approche, Brandon Carter, s'est attaché à démontrer l'intérêt d'un tel principe pour générer des arguments aptes à défendre ou à critiquer diverses hypothèses élaborées par nos physiciens contemporains sur notre univers, sur l'évolution de la vie et de l'humanité.

Les principaux adeptes du principe anthropique, Brandon Carter et John Leslie, ont relevé le défi d'en tirer des prédictions originales. La plus fameuse est l'étrange « argument de l'apocalypse », selon lequel la fin du monde est bien plus probable que nous ne le pensons. De nombreux ouvrages philosophiques, vulgarisés ou académiques, assurent depuis peu le succès d'estime et commercial de cette prophétie et du principe anthropique ¹.

L'objet de cet article est de présenter et de critiquer l'argument de l'apocalypse. Nous verrons que cet argument est un exemple de raisonnement incertain spontané erroné qui est associé à un usage incorrect de la théorie des probabilités et en particulier de la formule de Bayes — qui permet de mettre à jour la probabilité d'événements liés par l'apport d'information sur l'un des événements. L'argument de l'apocalypse réduit à une erreur, c'est le mode de prédiction du principe anthropique qui peut être mis en doute. Le néofinalisme des auteurs du principe perd alors beaucoup de son crédit. Au-delà de

1. B. Carter, « Large Number Coincidences and the Anthropic Principle in Cosmology », in Longair, M. S. (ed.), *Confrontation of Cosmological Theories with Observational data*, Dordrecht, Reidel, 1974, pp. 291-298 ; « The Anthropic Principle and its Implications for Biological Evolution », *Philosophical Transactions of the Royal Society*, Londres, A310, 1983 (1512), pp. 347-363 ; J. D. Barrow & F. J. Tipler, *The Anthropic Cosmological Principle*, Oxford U. P. 1986 ; J. Demaret & D. Lambert, *Le Principe anthropique. L'homme est-il au centre de l'univers ?* Armand Colin, 1994 ; W. Eckhardt, « Probability Theory and the Doomsday Argument », *Mind*, 102:407, juillet 1993 ; J. Leslie, « Doom and Probabilities », *Mind*, 102:407, juillet 1993 ; J. Leslie, *The End of the World. The Science as Ethics of Human Extinction*, Routledge, 1996.

l'aspect critique de cet article, on découvre des choses surprenantes sur notre aptitude à raisonner dans l'incertain, qu'elle soit naturelle ou fondée sur le calcul des probabilités.

L'ARGUMENT DE L'APOCALYPSE
& LE PRINCIPE ANTHROPIQUE

La chasse au paradoxe n'est pas simple, Leslie et Carter ayant proposé plusieurs versions voisines de l'argument de l'apocalypse. Nous examinerons une version informelle qui fait appel à notre façon spontanée de raisonner, puis une version formelle (quantifiée) où l'argument est repris à l'identique mais dans un raisonnement utilisant le calcul des probabilités et la formule de Bayes. L'argument de l'apocalypse informel présente lui-même deux parties distinctes, avec tout d'abord un exemple de raisonnement incertain tel qu'on en trouve souvent en situation familière : « l'histoire du chat »².

En vous levant pendant la nuit, vous faites deux hypothèses [relatives au fait que la porte de votre maison est ouverte ou non]. Chacune des deux hypothèses [*a priori*] a selon vous 50 % de chances d'être correcte ou fautive. Celle selon laquelle vous avez laissé la porte de votre maison ouverte donne une chance sur dix au fait que le chat des voisins soit entré dans votre chambre. L'autre hypothèse selon laquelle vous avez fermé la porte de votre maison ne donne qu'une chance sur dix mille au fait que le chat soit entré dans votre chambre. Vous allumez la lumière et vous voyez le chat dans votre chambre. Vous devriez maintenant préférer la première hypothèse.

Autrement dit, vous pensez, en constatant la présence du chat, qu'il est bien plus probable que la porte de la maison soit ouverte. La seconde partie, le cœur de l'argument, porte sur la disparition plus ou moins rapide de l'humanité, « l'histoire de l'apocalypse » :

Considérez ensuite votre position dans le temps. Si l'espèce humaine va perdurer au moins quelques milliers de siècles avec sa taille actuelle

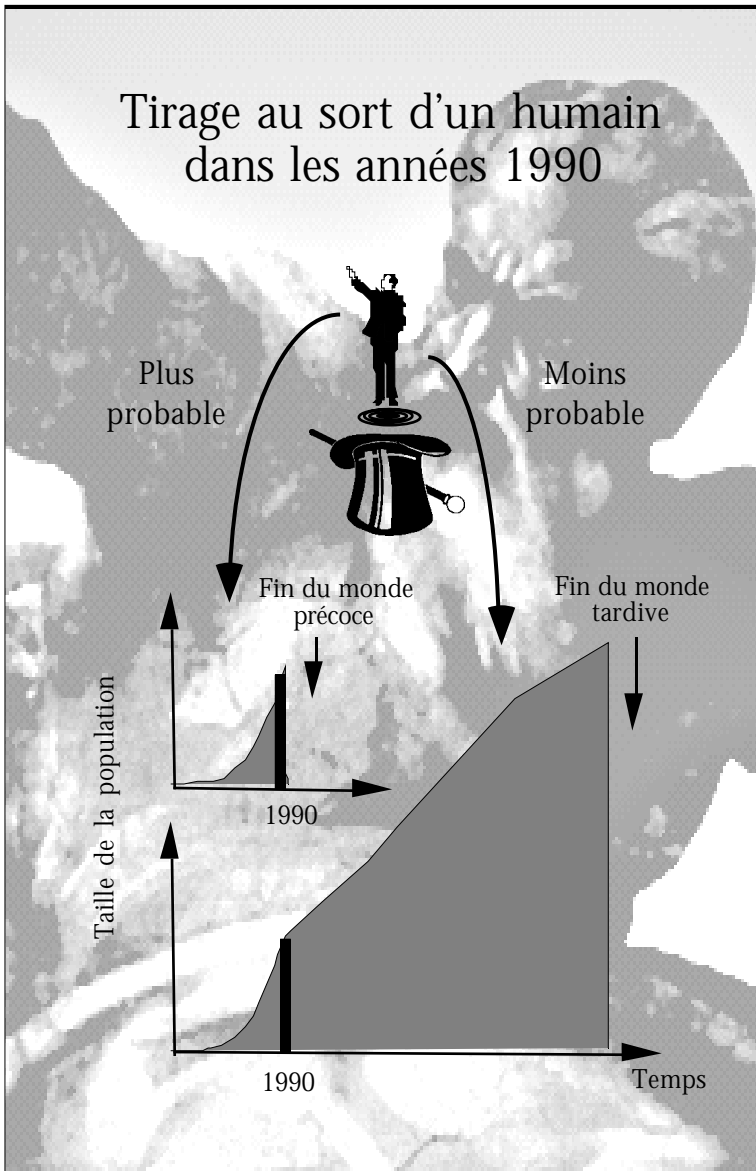
2. In J. Leslie, « Time and the Anthropic Principle », *Mind*, 101:403, juillet 1992, p. 521. (La traduction française est de nous.)

[...], alors vous êtes un humain apparu exceptionnellement tôt, peut-être parmi les premiers 0,01 %. Si en revanche, l'espèce humaine doit s'éteindre rapidement [...], alors vous n'êtes pas très exceptionnel ; vous vivez à une période qu'un observateur aurait pu facilement s'attendre à connaître. Grâce à la récente croissance de la population, environ 10 % de tous les humains qui sont nés vivent à notre époque. Maintenant, tout cela ne devrait-il pas vous influencer ? La position plutôt non exceptionnelle que vous occuperiez dans l'histoire de la population humaine, si cette histoire devait cesser bientôt, ne vous donnerait-elle pas quelques raisons, renforçant d'autres raisons telles que les problèmes d'ozone ou les bombes H, pour penser que l'humanité va cesser d'exister bientôt ?

L'auteur nous invite à raisonner de la même façon que pour l'histoire du chat : préférer l'hypothèse d'une fin de l'humanité précoce, puisque cette hypothèse rend plus probable la mise en évidence d'un observateur vivant à l'époque actuelle, et que je peux constater ma présence — tout comme l'hypothèse de la porte ouverte de ma maison rend la présence du chat plus probable, et que j'ai constaté sa présence. Dans les présentations complémentaires de l'argument, Leslie conclut à une réévaluation extrêmement forte de la probabilité d'une fin prochaine de l'humanité, sachant qu'un observateur vivant actuellement a été mis en évidence.

LA VERSION FORMALISÉE DE
L'ARGUMENT DE L'APOCALYPSE

Le raisonnement spontané mis en œuvre dans chacune des deux parties de l'argument de l'apocalypse est un raisonnement incertain fondé sur l'apport d'une nouvelle information : dans l'histoire du chat, le chat est vu dans la chambre ; dans l'histoire de l'apocalypse, l'observateur est présent. La formule de Bayes permet de réévaluer, dans ce type de raisonnement, les probabilités des hypothèses de départ (ici : fenêtre ouverte ou fermée et fin de l'humanité proche ou éloignée) sur la base d'une information nouvelle (ici : présence du chat dans la chambre et d'un observateur aujourd'hui). Dans cette version bayésienne, « l'histoire de l'apocalypse formalisée », Leslie



fournit les données suivantes (les valeurs varient selon les versions de l'argument, seul importe ici l'ordre de grandeur) :

- une date arbitraire de fin précoce de l'humanité, l'an 2150, pour fixer les idées et simplifier la présentation de l'argument ;
- une probabilité *a priori* pour chacune des hypothèses sur la durée de l'humanité : pour une durée courte, $P(DC) = 1\%$; pour une durée longue, $P(DL) = 99\%$;
- la probabilité de trouver un observateur vivant dans les années 1990, pour une hypothèse de durée courte de l'humanité (et sachant que 10 % de l'humanité vit aujourd'hui) : $P(H90 / DC) = 10\%$;
- la probabilité de trouver cet observateur vivant actuellement, pour l'hypothèse de durée longue de l'humanité : $P(H90 / DL) = 0,01\%$.

Dans l'histoire de l'apocalypse formalisée, la révision des croyances (ici, les hypothèses *a priori* sur la durée de l'humanité) après mise en évidence d'un observateur humain dans les années 1990 est effectuée à l'aide de la formule de Bayes. Soit, pour un test à deux issues possibles, où l'événement arrive (Ev) ou n'arrive pas (Non-Ev) :

$$P(\text{Ev.} / \text{test}) = \frac{P(\text{Ev}) \times P(\text{test} / \text{Ev})}{P(\text{Ev}) \times P(\text{test}/E) + P(\text{N-Ev}) \times P(\text{test} / \text{Non-Ev})}$$

$$P(DC/H90) = \frac{P(DC) \times P(H90/DC)}{P(DC) \times P(H90/DC) + P(DL) \times P(H90/DL)} = \frac{0,1 \times 0,01}{(0,01 \times 0,1) + (0,99 \times 0,0001)} = 0,90$$

Dans ce calcul, la probabilité de fin précoce de l'humanité, fixée *a priori* à 1 %, est donc passée à 90 % après constatation de la présence de l'observateur vivant actuellement : la fin du monde devient donc terriblement plus probable !

Les adeptes du principe anthropique prennent très au sérieux cette prédiction. Pourtant, elle choque si violemment le sens commun qu'on l'a souvent qualifiée de « paradoxe ». Jusqu'à ce jour, les objections à l'argument de l'apocalypse sont restées superficielles et peu convaincantes, et les beaux jours des nouveaux prophètes semblent revenus. Notre analyse s'appuie essentiellement sur l'histoire de l'apocalypse formalisée, le raisonnement bayésien étant, dans ce contexte, la norme du raisonnement incertain. Néanmoins, les

principaux problèmes dans l'argument de l'apocalypse ne sont pas liés à l'application de la formule de Bayes, ils sont communs à sa version spontanée comme à sa version formalisée.

L'ARGUMENT DE L'APOCALYPSE REVISITÉ :
L'HISTOIRE DES EXTRATERRESTRES

Contrairement à ce que prétendent les auteurs de l'argument de l'apocalypse, les deux exemples de raisonnement incertain, l'histoire du chat et l'histoire de l'apocalypse, ne sont pas équivalents : le premier ne choque pas le sens commun alors que le second nous semble erroné. Pour démasquer le sophisme, nous allons comparer les deux exemples de raisonnement et repérer ce qui les distingue formellement, en construisant une troisième histoire, spontanément acceptable, au contenu très proche de l'histoire de l'apocalypse formalisée, « l'histoire des archéologues extraterrestres » :

Dans un futur très lointain, des extraterrestres découvrent la planète Terre inhabitée. De l'humanité ne subsiste comme souvenir qu'un énorme registre de tous les êtres humains. Les fiches (avec noms et dates de naissance) sont mélangées sans ordre apparent. D'après ces quelques informations, les extraterrestres font deux hypothèses : (1) Les humains ont vécu jusqu'en 2150 (durée courte de l'humanité) ; (2) ils ont perduré de longs siècles au-delà de 2150 (durée longue de l'humanité). Sur la base de leur connaissance *a priori* (en civilisations disparues), ils attribuent les probabilités $P(DC) = 1\%$ à la première hypothèse, et $P(DL) = 99\%$ à la seconde. De plus, dans l'hypothèse d'une durée courte de l'humanité, la probabilité pour qu'un humain ait connu les années 1990, $P(H90/DC)$, vaut 10% ; si les humains ont perduré bien plus longtemps, cette probabilité, $P(H90/DL)$, chute à $0,01\%$.

Les extraterrestres décident de tirer au sort un humain du grand registre (de taille inconnue) : il s'appelle Leslie et a vécu dans les années 1990. Les extraterrestres, qui décident alors de réviser leur croyance sur la durée de l'humanité disparue, appliquent le théorème de Bayes pour calculer la probabilité de l'hypothèse pessimiste d'une durée courte de l'humanité :

$$P(DC/H90) = \frac{P(DC) \times P(H90/DC)}{P(DC) \times P(H90/DC) + P(DL) \times P(H90/DL)} = \frac{0,1 \times 0,01}{(0,01 \times 0,1) + (0,99 \times 0,0001)} = 0,90$$

La probabilité de disparition précoce de l'humanité est donc passée de 1 à 90 % après tirage au sort d'un être humain, Leslie, vivant dans les années 1990.

L'histoire de la fin du monde proposée ici est très proche de l'argument de l'apocalypse, pourtant, elle ne choque pas le sens commun. Examinons la divergence entre ces deux histoires.

L'histoire des extraterrestres est construite de façon à ne modifier qu'un aspect de l'histoire de l'apocalypse : nous avons clarifié l'étape du raisonnement incertain (bayésien) dans laquelle on apporte l'information nouvelle qui va permettre de mettre à jour notre connaissance (probabiliste) du problème. Dans l'argument de l'apocalypse, cette étape consiste à trouver un humain vivant dans les années 1990 ; ce qui est ainsi formulé par Leslie : « *Consider next your position in time... You are a very exceptionally early human* », et que Delahaye, un commentateur critique de l'argument de l'apocalypse, reformule en une question : « Qu'est-ce qui rend plus probable *que je sois ici en 1990* ³ ? Dans notre histoire des savants extraterrestres, qui fait explicitement référence au tirage au sort d'un individu de toute la population humaine ayant vécu sur Terre, nous avons rendu cette expérience équitable (au sens probabiliste) en la plaçant après la disparition de l'humanité et non pas à une époque arbitraire, les années 1990.

INTERPRÉTATION DE L'ÉVÉNEMENT

« JE SUIS ICI EN 1990 »

Comment une telle erreur a-t-elle été possible ? L'utilisation de la théorie des probabilités ne devrait-elle pas nous garantir des erreurs du raisonnement naturel ? En fait, la formule de Bayes est une aide médiocre pour nous guider sur le chemin d'un raisonnement

3. J.-P. Delahaye, « Machines, prédictions et fin du monde », *Pour la science*, 191, 1993, pp. 96-103.

incertain correct. Comme toutes les formules mathématiques, elle ne nous offre par elle-même aucune aide pour nous assurer de la pertinence de l'interprétation du calcul réalisé.

Implicitement, tout se passe dans l'argument de l'apocalypse comme si on procédait à un tirage au sort biaisé d'un être humain ayant forcément vécu dans les années 1990 : l'observateur. La référence à l'observateur, ou le choix de la première personne (« Je suis ici »), conduit à choisir un représentant de l'humanité vivant dans les années 1990. Autrement dit, on s'interdit par construction la possibilité de trouver un humain contredisant l'hypothèse d'une fin du monde précoce, par exemple un individu né dans un futur lointain. Il va de soi que si le tirage au sort n'était pas limité aux personnes vivant dans les années 1990, mais portait sur tous les êtres humains ayant vécu sur Terre, le résultat de la mise en évidence d'un être humain ayant vécu dans les années 1990 (par exemple, l'individu Leslie) serait effectivement en faveur de l'hypothèse d'une durée courte de l'humanité — ce qui se passe dans l'histoire des extraterrestres.

Le raisonnement de Leslie s'appuie donc sur une expérience inéquitable, qui lui permet, dans son calcul bayésien (identique au calcul de l'histoire des extraterrestres), de faire passer de 1 à 90 % la probabilité de fin précoce de l'humanité.

LES RISQUES DU RAISONNEMENT BAYÉSIEN OU LE PARADOXE DES TROIS PRISONNIERS

L'argument de la fin du monde appartient à une famille de « paradoxes » sur le raisonnement incertain, formalisé ou non, dont le plus célèbre d'entre eux, souvent formulé dans les livres de jeux mathématiques, est l'histoire des trois prisonniers :

Trois prisonniers isolés savent seulement que l'un d'eux sera accusé de meurtre, qu'il sera condamné le lendemain, et que les autres seront libres. L'identité du coupable est connue du gardien qui doit garder le secret. Au milieu de la nuit, le prisonnier A demande au gardien :

« Donne cette lettre à l'un des prisonniers qui sera libéré demain. » Une heure plus tard, le prisonnier A demande au gardien : « À qui as-tu donné la lettre ? Cela ne trahira pas le secret puisque, indépendamment de moi, chacun des deux autres prisonniers a une chance égale de recevoir la lettre. » Le gardien répond qu'il a donné la lettre au prisonnier B. Le prisonnier A se dit alors : « Avant de parler au gardien, j'avais une chance sur trois d'être condamné. Maintenant que je sais que B va être libéré, et que je reste seul avec le prisonnier C, mes chances d'être condamné sont passées à une chance sur deux. Je n'aurais jamais dû me poser la question ! »

L'utilisation de la formule de Bayes conforte un tel raisonnement. Soit I_B l'information qu'apporte le gardien en disant : « Le prisonnier B sera déclaré innocent » ; soit C_A la proposition : « Le prisonnier A sera déclaré coupable ». Puisque C_A implique I_B , la probabilité que le prisonnier A soit déclaré coupable sachant l'information apportée par le gardien vaut 1 : $P(I_B/C_A) = 1$. On peut écrire à l'aide de la formule de Bayes :

$$P(C_A / I_B) = \frac{P(I_B/C_A) \times P(C_A)}{P(I_B)} = \frac{P(C_A)}{P(I_B)} = \frac{1/3}{2/3} = 1/2$$

La plupart des gens interrogés considèrent, comme le prisonnier A, que la probabilité qu'il soit condamné est de 1/2. Or, cette probabilité est fautive, car la probabilité que ce prisonnier soit déclaré coupable est bien restée de 1/3. Comme dans le cas de l'argument de l'apocalypse, l'erreur est présente dans le raisonnement naturel et sa version formalisée. Le théorème de Bayes ne nous prémunit pas de l'erreur. Au contraire, il peut nous y conforter par le sentiment d'avoir fait un calcul exact.

Un spécialiste du raisonnement probabiliste, Pearl, montre que l'erreur provient du fait que le raisonnement est réalisé, ou calculé, à partir de données incomplètes ⁴. Le contexte de la question n'a pas été pris en compte : tous les cas possibles de réponses à la question

4. J. Pearl, *Probabilistic Reasoning in Intelligent Systems : Networks of Plausible Inference*, Morgan Kaufmann, San Mateo CA (États-Unis), 1988.

posée que l'on aurait pu obtenir ne sont pas présents dans le raisonnement, ou dans le calcul. On s'est contenté de raisonner sur la réponse obtenue.

Pour prévenir cette erreur, Pearl propose de faire reposer le raisonnement bayésien sur les événements réellement observés et non sur leurs implications. Notre proposition I_B , « Le prisonnier B sera déclaré innocent », est inférée à partir d'une information plus directe, DI_B : « Le gardien dit que B sera libéré demain ». Si nous calculons $P(C_A / DI_B)$, la probabilité que A soit déclaré coupable connaissant cette information, à l'aide de la formule de Bayes, nous obtenons une valeur correcte :

$$P(C_A / DI_B) = \frac{P(DI_B/C_A) P(C_A)}{P(DI_B)} = \frac{1/2 \times 1/3}{1/2} = 1/3$$

La différence entre ces deux résultats tient à ce que, dans le premier calcul, le fait que A soit coupable (C_A) impliquait que B était innocent (I_B) et donc libéré ; alors, que dans le second calcul, le fait que A soit coupable (C_A) n'entraîne pas nécessairement que le gardien dise que B sera libéré (DI_B). Le gardien peut aussi dire : « C sera libéré ». La probabilité pour que B soit libéré, $P(I_B)$, est de $2/3$, alors que celle pour que le gardien dise que B soit libéré, $P(DI_B)$, est de $1/2$.

Le paradoxe des trois prisonniers est exemplaire : il ne suffit pas de prendre en compte la proposition impliquée par l'information reçue, mais aussi considérer celles qui auraient pu être données. Il illustre l'illusoire sécurité du calcul bayésien devant des erreurs de raisonnement probabiliste.

Dans l'argument de la fin du monde, le problème est moins subtil, l'erreur plus grossière, mais analogue. On ne s'intéresse qu'à la proposition impliquée, « Je suis un être humain vivant dans les années 1990 », sans imaginer qu'il pourrait aussi s'agir d'un être humain ayant vécu mille ou dix mille ans plus tard ; et cela en vertu d'un questionnement bien plus obscur que celui du prisonnier : un tirage au sort par introspection qui aboutirait toujours sur soi-même.

Le sens commun se fourvoie dans de tels paradoxes, mais c'est lui qui donne d'alarme : la conclusion nous semble inacceptable et absurde. D'où provient cette résistance à l'erreur ?

L'ARGUMENT DE L'APOCALYPSE & LE SENS COMMUN
L'EXPLICATION CAUSALE IMPOSSIBLE

Le sens commun nous avertit qu'un problème nous rend difficilement acceptable l'argument de l'apocalypse comme l'histoire des trois prisonniers — d'où l'appellation de « paradoxe ». Il est intéressant de réfléchir sur la nature de cet obstacle : ce n'est pas seulement la conclusion pessimiste sur le risque de fin du monde précoce, ou la condamnation probable du prisonnier, qui nous dérange, mais la forme même des deux histoires. Pourquoi le raisonnement bayésien dans l'histoire des archéologues extraterrestres ne choque-t-il pas le sens commun alors qu'un raisonnement équivalent dans l'histoire de l'apocalypse nous dérange ? Pourquoi la conclusion du prisonnier dont la condamnation devient plus probable après avoir questionné le gardien est-elle pressentie comme absurde ? De fait, nous n'acceptons pas sans explication le résultat d'un raisonnement dont l'issue est grave (la fin prochaine de l'humanité, la condamnation d'un prisonnier, etc.).

De quel genre d'explication aurions-nous besoin ? Dans le cas de l'histoire de Leslie, nous nous contenterions de peu : la possibilité de donner une interprétation de nature causale à l'influence, sur la durée de vie de l'humanité, de la constatation d'un observateur vivant à notre époque. Dans l'histoire des trois prisonniers, nous voudrions expliquer causalement l'influence de la prise d'information du prisonnier sur la probabilité qu'il soit condamné.

Expliquer causalement l'influence de surface d'un événement x sur un événement y signifie montrer une connaissance plus profonde, sous la forme d'une chaîne de variables (éventuellement unique) entre x et y , liées par des influences orientées dans le temps. Si on peut trouver une telle chaîne contenant des influences causales

acceptables, au sens où les influences proviennent d'un corpus de connaissances sur lesquelles il existe un consensus minimum, alors l'explication causale sera acceptable. Dans le cas contraire, nous n'aurons pas d'explication causale et nous ne voudrions admettre aucune des conclusions.

À l'évidence, nous sommes incapables de trouver un lien causal entre les événements de l'argument de la fin du monde. Dans l'état de nos connaissances, rien ne justifie que la découverte de ma présence dans les années 1990 modifie de façon catastrophique la probabilité d'une fin du monde prochaine. Autrement dit, aucune chaîne d'événements liés causalement ne peut s'intercaler de manière crédible entre les deux événements. Le lien causal (orienté dans le sens passé \Rightarrow futur) ne se justifie pas dans le cas : « Mise en évidence d'un humain en 1990 \Rightarrow Fin du monde prochaine ». Il faudrait pour cela postuler l'effet extraordinaire d'états mentaux sur le sort de l'humanité. Pourrions-nous, *a contrario*, construire une explication causale de l'influence de l'un des événements sur l'autre dans l'autre sens : « Fin du monde \Rightarrow Mise en évidence d'un être humain en 1990 » ? Hélas, dans ce cas, l'ordre temporel imposé par principe à l'explication causale depuis un événement passé vers un événement futur n'est plus respecté : l'effet ne peut pas être antérieur à sa cause.

En revanche, dans l'histoire des archéologues extraterrestres, une relation causale est possible entre les événements « Fin du monde en 2150 » et « Tirage au sort d'un humain ayant connu les années 1990 ». On peut facilement imaginer une suite d'événements temporellement ordonnés qui relie les deux événements sans défier le sens commun : par exemple, la fin de l'humanité en 2150 a produit la destruction de l'institut qui se chargeait de la mise à jour du grand registre des naissances. Ainsi, dans notre histoire des extraterrestres, c'est l'événement « Fin de l'humanité » qui précède le tirage au sort. Nous n'attribuons donc plus aucun rôle prédictif au résultat du tirage au sort — ce qui est si difficile à justifier pour le sens commun. Tandis que, dans l'histoire de l'apocalypse de Leslie,

le résultat du tirage au sort de l'individu observateur précède l'événement « Fin de l'humanité ». Il a donc un rôle prédictif. Dans l'histoire des trois prisonniers, le problème est identique : nous ne pouvons admettre l'augmentation de la probabilité pour que le prisonnier A soit condamné par la simple prise de connaissance du sort de ses codétenus. Il n'y a pas de chaîne causale crédible entre les deux événements. Il faudrait imaginer une influence occulte des états mentaux du prisonnier A sur les juges...

En résumé, nous raisonnons très fréquemment en tenant compte des liens de cause à effet entre les innombrables événements plus ou moins fortement liés du monde qui nous entoure. Le raisonnement causal naturel à la base de nos explications peut nous leurrer en surestimant des probabilités d'événements, mais toute entorse aux règles de l'explication causale naturelle rend un raisonnement inacceptable. Ainsi, nous rejetons l'argument de la fin du monde, ou celui des trois prisonniers, car les seules explications possibles nécessitent de supposer des influences causales aberrantes : influence magique d'un de mes états mentaux sur la destinée du monde ou, sur des juges, influence d'un événement futur sur un événement passé.

RÉINTRODUCTION DU SENS COMMUN

Leslie a associé à l'étrange prédiction de la fin de l'humanité une série d'arguments. Ainsi, c'est pour lutter contre les réticences du sens commun qu'il associe à son argumentation les risques technologiques actuels et leurs probables conséquences en termes de désastre planétaire : bombes H, pollution atmosphérique, expériences de physique à hautes énergies, etc. L'auteur insiste également sur le point suivant : son raisonnement n'aboutit à aucune probabilité d'une fin de l'humanité prochaine, mais simplement au puissant accroissement de la probabilité *a priori* de cet événement sachant la mise en évidence d'un observateur vivant actuellement — en ce sens, l'argument de l'apocalypse est une « prophétie

conditionnelle ». Ce qui a pour conséquence de relativiser sa portée pour notre connaissance actuelle des risques de disparition de l'humanité (la probabilité d'une destruction prochaine) ; et de suggérer une application : il faut diminuer la probabilité des principales causes d'autodestruction de l'humanité pour limiter l'implacable accroissement de cette probabilité sachant la mise en évidence d'un observateur vivant aujourd'hui !

Notre sens commun est partiellement rassuré, car l'auteur présente d'une part des causes crédibles de destruction de l'humanité, et d'autre part énonce l'idée peu critiquable, mais banale, qu'il faut diminuer les probabilités de causes d'autodestruction de l'humanité afin de l'en préserver ⁵. Il est certain que cet argument complémentaire, qui associe à la fin hypothétique de l'humanité des causes probables de sa destruction, joue un grand rôle dans l'acceptation de la prédiction pessimiste de Leslie : celui de l'intervention d'une explication causale valide. Leslie ne fait cependant qu'éventuellement réviser la probabilité des causes possibles d'autodestruction de l'espèce humaine. Et, sur ce point, les défenseurs de l'environnement ont précédé le philosophe de plus d'un demi-siècle.

5. Précisément, Leslie est attaché à deux idées contestables : tout d'abord, il considère que les seules causes raisonnables de destruction de l'humanité sont des causes d'autodestruction *quelle que soit l'âge de l'humanité* ; ensuite, il admet que la probabilité de disparition de l'humanité n'est élevée que depuis le début du xx^e siècle. (*ibid.*, note 3, pp. 527-528). Ne devrait-on pas considérer cette probabilité *a priori* non négligeable, au moins pour le tout début de l'humanité ?

EN CONCLUSION

Notre critique de l'argument de l'apocalypse a suivi quatre étapes principales ⁶. Nous avons tout d'abord proposé une histoire équivalente, par son contenu, à l'histoire de l'apocalypse de Leslie, mais acceptable dans sa structure vis-à-vis de notre sens commun : l'histoire des archéologues extraterrestres. Fut ensuite mise en évidence la principale différence entre ces deux versions de l'argument de l'apocalypse : une expérience inéquitable n'aboutissant à renforcer, dans la version de Leslie, que l'une des hypothèses testées, la durée courte de l'humanité. Nous avons ensuite montré comment de tels problèmes s'inscrivent dans une famille d'apories liées à une erreur de raisonnement probabiliste spontané ou assisté du calcul des probabilités et de la formule de Bayes : la spécification incomplète des différentes issues possibles du test apportant de l'information. Enfin, nous avons mis en évidence le raisonnement causal impliqué dans la prévention des erreurs de raisonnement incertain et bayésien.

Depuis le XVII^e siècle, avec Pascal, un outil a été créé puis développé pour nous aider à raisonner de manière efficace dans l'incertain : la théorie des probabilités. Dans des situations où le raisonnement naturel est trompé, comme les jeux de hasard, elle nous permet de raisonner plus efficacement. L'argument de l'apocalypse nous semble exemplaire vis-à-vis des moyens naturels ou artificiels dont nous disposons pour raisonner sur des données incertaines. Il offre l'exemple d'un raisonnement incertain erroné malgré l'outil bayésien. Si la théorie des probabilités semble offrir une garantie de rationalité à cet argument, notre sens commun nous invite à le rejeter comme paradoxe. Il est ainsi rassurant de constater que notre besoin spontané

6. Au regard des critiques de l'argument de l'apocalypse qui constituent l'objet de cet article, c'est l'aptitude du principe anthropique à générer des prédictions sérieuses qui devrait être reconsidérée, et l'ensemble des prédictions du principe anthropique réexaminé.

d'une explication causale crédible reste un garde-fou efficace contre des erreurs de raisonnement incertain. Nous sommes limités dans nos facultés naturelles de raisonnement, mais les biais quantitatifs de nos jugements probabilistes ne nous interdisent pas de rejeter avec justesse un raisonnement qualitativement erroné, et ainsi de mieux saisir l'erreur cachée dans d'étranges prédictions comme celles de l'argument de l'apocalypse.

Psychologue et ingénieur en sécurité nucléaire pour les aspects de fiabilité humaine, Pascal Salazar-Ferrer étudie le raisonnement causal et la prise de décision dans la conduite des systèmes à risque. Il a également publié des articles d'épistémologie des sciences expérimentales.

Le « minime billet » ci-contre est bien entendu un document scrupuleusement reproduit, dont le propriétaire, M. Marcus, garde précieusement l'original. D'ailleurs, le calculateur fonctionne toujours, M. Marcus ayant pris soin de suivre les conseils de la notice d'utilisation. Gardons trace de ces prouesses d'enfance : les ordinateurs ne sauront plus, bientôt, traduire avec autant de poésie et d'humour mécaniques.

NOTICE D'UTILISATION DU PROPRIETAIRE

MINIME BILLET
LCD CALCULATEUR
COUPURE AUTOMATIQUE

NOTE:

1. Auto courant:

(1) Si ceci n'est aucune prise de clé pour 8 minutes, le courant sera couper automatiquement, et le déploiement disparaît.

(2) Le courant sera couper immédiatement par abaissement de la clé de "OFF".

CAUTIONS:

1. Lorsque le courant de la pile diminuée, le déploiement sera pousser faible seulement mais causer sans malcalcul.

2. Veuillez noter que les changes de température peuvent affecter le régime avec la machine qui est prêt à opérer. (C'est à cause de la nature de Cristal Liquide et n'est pas un défaut dans la machine.)

3. Si la machine est amassée sous 32°F/0°C, il est recommandé que la machine être "chauffée" dans la température de la chambre normale avant emploi.

4. Lorsque vous avez fini votre calcul, appuyer la clé "OFF" pour fermer le calculateur d'épargner le courant de pile.

Né en 1952, Ylljet Alicka fit des études de sciences naturelles avant de travailler dix ans comme enseignant dans des villages de montagne. Il vit actuellement à Tirana, en tant que fonctionnaire au ministère de la culture et professeur d'éthologie à la faculté des sciences sociales et psychologiques. Les nouvelles traduites ici sont ses premières expériences d'écriture littéraire ; « Les slogans de pierre », publié dans le numéro 16 de la revue *AGONE*, est en passe de faire l'objet d'un film en co-production franco-albanaise.

Histoire de village

Il est tout à fait normal que le maître d'école d'un village de montagne ne se sente pas très rassuré lorsqu'il se retrouve tout seul dans sa chambre, à proximité de l'église et du cimetière, alors que la nuit est à la pluie et au vent. Il est également normal que cette sensation prenne une tout autre dimension, et qu'il sursaute de peur, quand la porte se met à grincer, parce qu'il se souvient de ces fantômes qui, aux dires des villageois, s'élèvent des tombes au crépuscule.

C'est justement par une telle nuit que j'entendis frapper à ma porte des coups qui se firent de plus en plus insistants.

« Qui est là ? », criai-je, plus pour chasser ma peur que dans l'espoir d'une réponse.

Je crus percevoir comme un grognement. Puis, après un moment de silence, une voix enrouée répondit :

« C'est moi, Marc, maître André. C'est Marc. »

Les Marc étaient assez nombreux dans ce village. J'ouvris la porte. Trempé jusqu'à la moelle, le sourire édenté, les vêtements en loques, cet homme avait l'air parfaitement misérable. Je me souvins qu'il vivait dans une cabane éloignée du village, près du torrent. Il restait solitaire, mais je ne savais s'il refusait de lui-même la compagnie d'autrui ou si les autres refusaient la sienne. Les mauvaises langues racontaient qu'il était mal vu à cause de son passé politique. Enfin, quoi qu'il en soit, c'était le gueux, le lépreux, l'exclu du village.

« Entre, Marc, entre », lui dis-je aimablement.

Il s'avança timidement et, avant de s'asseoir, s'ébroua comme un chien pour se débarrasser de la pluie. La tête basse, mâchant ses mots avec le peu de dents qui lui restaient, Marc me dit : « Maître André, je suis avec vous. » Après un instant, il ajouta : « Je suis avec vous. Dieu m'en est témoin !

— Avec qui ça, vous ? demandai-je, étonné.

— Avec vous du gouvernement et du Parti, quoi ! répondit-il, comme surpris.

— Ah, oui ! »

Ou bien il me prenait pour un autre, ou bien il s'imaginait que les fonctionnaires étaient capables de résoudre tous les problèmes du peuple.

« Mais de toute façon, j'imagine mal que tu sois venu jusqu'ici en pleine nuit, uniquement pour me dire cela ?

— Oui, tu as raison. Je sais qu'on dérange pas les gens à cette heure. Mais en vrai, je voulais pas qu'on me voie venir ici. J'avais peur qu'on dise : "Voilà Marc qui commence à se plaindre à droite et à gauche." Alors que toi, c'est pas pareil. Tu es différent. Tu es de Tirana, un homme instruit. Voilà. Je suis venu te demander de m'écrire une lettre pour le gouvernement parce que j'ai besoin d'une maison. Je sais ni lire ni écrire mais je sais que ma cabane, elle tient plus debout. Elle risque de me tomber sur la tête n'importe quand. Et le pire, c'est quand il pleut. À chaque fois que

le torrent déborde, ça ruisselle tellement partout que c'est comme si ça pleuvait dans ma cabane. Les poutres sont toutes pourries. Mais voilà le plus beau de l'histoire. (Marc se mit à rire d'un air gêné, comme s'il allait raconter des détails intimes ou indécents.) Pendant les dernières fortes pluies, tu sais ce qui est arrivé ? Eh bien, je m'étais endormi sur ma paillasse quand un filet d'eau a commencé à me chatouiller le nez. Et dans mon sommeil je savais plus si quelqu'un était pas en train de me lécher ou alors de me caresser le nez. »

Marc riait maintenant de tout son corps, d'un rire entrecoupé par la toux et accompagné de soubresauts qui l'envoyaient tantôt à droite, tantôt à gauche.

« Pourquoi n'en parlerais-tu pas d'abord à ceux du conseil local ? Parce qu'à mon avis ta maison est bel et bien la plus misérable du village.

— Tu as raison, maître André, mais tu sais, personne écoute jamais ce que je dis. Et moi, j'aimerais bien habiter dans les maisons de la coopérative, là où il y a plein de gens, des voisins et des enfants... Enfin, là où on trouve à qui parler, quoi.

— D'accord, l'interrompis-je. Assieds-toi près du poêle pendant que j'écris ta lettre.

— Bravo, vas-y et n'oublie surtout pas de mettre l'histoire de l'eau qui ruisselle partout et...

— Oui, ne t'inquiète pas, Marc. Mais maintenant, laisse-moi faire, je sais comment m'y prendre. »

Je n'en étais qu'à la première ligne lorsqu'il se releva, sans doute pour me donner quelque conseil. Mais je ne voulais pas qu'il me déconcentre, pour ne pas y passer trop de temps.

« Marc, tu veux bien me laisser écrire, s'il te plaît ? Ne t'en fais pas, l'histoire du ruissellement y sera !

— Oui, oui, je te crois. J'ai confiance. C'est bien pour ça que je suis venu chez toi », dit-il. Et il regagna son poste près du poêle.

Il n'osait plus intervenir, mais je sentais sa frustration de ne pouvoir me rappeler son affaire d'infiltration, ou quelque autre chose encore. J'avais presque terminé la lettre quand Marc, sans se lever, ne put s'empêcher de murmurer : « Juste une petite chose, je t'en prie, maître André. S'il te plaît, ne mets pas dans la lettre cette histoire du filet d'eau qui me chatouillait le nez, ça va faire ridicule.

— Non, bien sûr que non », dis-je pour l'apaiser avant de me remettre à écrire.

Il restait enfin tranquille, me regardant sans bouger.

« Ça y est, Marc, c'est fini. » Et je me levai pour chercher une enveloppe.

Il épiait jusqu'à mes moindres gestes. Debout à son tour, lent et maladroit, il se dirigea vers moi : « Merci, merci bien maître André, mais est-ce que tu pourrais pas me la lire une fois avant de la mettre dans l'enveloppe ?

— Si tu veux. »

Et je me mis à lui lire la lettre de ma voix la plus profonde et la plus solennelle. Je souhaitais évidemment que Marc fût content de mon travail. Dès que je commençai à lire, il se redressa, droit comme un piquet, et, figé, il m'écouta avec la plus grande attention. Très vite, je m'aperçus qu'il tremblait, sans que je sache si c'était de froid ou d'émotion. Au beau milieu de la lecture, je l'entendis sangloter de tout son corps mouillé. Puis, sortant un vieux chiffon sale de sa poche, il se mit à sécher ses larmes et son nez.

« Que se passe-t-il, Marc ? lui demandai-je doucement.

— Non, non, rien, mais c'est que tu l'as faite tellement bien que... Continue, continue s'il te plaît, maître André, dit-il en s'efforçant de sourire comme si de rien n'était.

— D'accord, mais explique-moi d'abord ce qu'il t'arrive.

— C'est qu'en t'entendant raconter ma vie comme ça, j'ai eu... comme de la tristesse.

— De la tristesse pour qui ?

— Ben, pour moi.

— Ah, bien. (Je ne savais vraiment plus quoi dire.) Bon, Marc, maintenant, tu prends ta lettre, et demain tu iras la poster.

— Non, non, dit-il aussitôt, finis-moi d'abord la lecture. »

Avec un peu plus de réserve cette fois, je recommençai à lire, me sentant au moins satisfait de constater qu'il était content de mon travail. Dès la première phrase, il fondit en larmes.

« Allons, Marc, voyons ! Qu'as-tu ? Après tout, ce que j'ai écrit là, c'est toi-même qui me l'as raconté. Il n'y a là rien de très nouveau pour toi.

— C'est vrai, je connais tout ça par cœur, mais c'est pas pareil quand quelqu'un lit ta vie devant toi.

— Un peu de courage, Marc, un homme ne doit pas se comporter comme ça ! »

Et je lui tapotai doucement l'épaule, tandis que son dos continuait de dégager une fumée digne d'une cheminée. Il répéta le rite du chiffon-mouchoir, mais heureusement, comme un gosse, il se calma aussitôt, cette fois. Puis ses yeux s'enflammèrent, sa voix devint limpide et sa question fusa : « Dis-moi, qu'est-ce que tu en penses, toi ? on me la donnera, la maison, avec cette lettre ? » Et il me fixa, le regard plein d'espoir.

« Ça, je l'ignore, Marc, peut-être que oui. »

Puis il se leva, me serra fortement la main, me remerciant à nouveau « du beau travail que tu as fait », et il se dirigea dignement vers la porte. Mais, à peine sur le seuil, il se retourna, reprenant son air humble pour me demander : « Maître André, pardonne-moi. Je t'en prie, lis-moi encore une fois la lettre. » Et, sans attendre ma réponse, il la sortit de sa poche pour la déposer entre mes mains. Ses yeux me fixaient, impitoyables.

« D'accord, mais à une seule condition : plus de larmes ! dis-je fermement.

— Oui, oui, fit-il, je veux seulement entendre encore une fois tout ce que tu racontes là-dedans. »

Ma lecture fut cette fois assez plate, sans intonation particulière. Mais c'était plus fort que lui, Marc ne pouvait tenir sa promesse, et ses pleurs reprirent de plus belle. Je ne savais pas quoi faire. Au milieu des sanglots, qui déformaient sa prononciation, il ne réussissait qu'à prononcer difficilement des « Ah, mais moi... Continue, continue... je t'en prie ! »

« Peut-être que ça lui fait du bien de pleurer ainsi », pensai-je en poursuivant la lecture. Marc essayait ses larmes, la tête baissée. Je terminai ma lecture et m'assis sans un mot, attendant qu'il se soit complètement calmé.

Quelques minutes plus tard, il se leva d'un seul coup, et, l'air grave, marchant au pas comme un vieux militaire, il s'éloigna sous la pluie sans souffler mot.

« Bonne nuit, Marc », lui criai-je de loin, ne recevant pour toute réponse que le clapotis de ses chaussures dans les flaques d'eau. « Il est parti, et peut-être que je ne le reverrai jamais », pensai-je.

Hélas, je me trompais. Cinq minutes plus tard, il était de retour et frappait à ma porte avec insistance.

« Non, Marc, non ! Cette fois-ci, ce n'est pas la peine. Inutile d'insister, lui criai-je depuis ma chambre. Je te le dis carrément, il n'y aura plus de lecture. Va dormir, il est grand temps.

— C'est pas pour la lettre, maître André, c'est pour autre chose. »

À en juger par le ton de sa voix, qui était assez claire, il me sembla qu'il s'était repris. J'ouvris la porte. Il était encore plus trempé que lors de sa première visite.

« Tu devines pas pourquoi je suis revenu ? Je me suis dit : "Comment j'ai pu m'en aller comme ça, comme une brute, sans remercier, sans rien dire ?" Tu t'es donné tellement de mal pour moi, et moi... rien. Qu'est-ce que tu veux que je te rapporte ? Des marrons, des tomates en conserve, de l'ail ?

— Écoute, Marc, je n'ai rien fait d'autre qu'écrire ce que tu m'as raconté. Je ne veux rien.

— Et moi, je veux t'apporter quelque chose, et sans faute. Dis-moi ce que tu préfères ! », s'obstinait-il.

Je compris qu'il n'y aurait aucun autre moyen de me libérer de lui que d'accepter quelque chose.

« Eh bien, de l'ail », répondis-je. Et il sauta de joie.

« Affaire conclue, je t'en apporterai, maître André. Bonne nuit. Et pardonne-moi pour tout ce que j'ai fait tout à l'heure.

— Bonne nuit, Marc. Ce n'est rien. J'avais déjà tout oublié. » Et, à nouveau, je le vis s'éloigner dans la nuit.

À 11 heures du soir, il était de retour. Je reconnaissais désormais sa façon de frapper à la porte. « Il ne me laissera pas tranquille de toute la nuit », pensai-je.

« Qu'est-ce qu'il y a, Marc ? lui demandai-je de mon lit.

— Je t'ai apporté de l'ail. (Je m'imaginai que sa voix puissante s'efforçait de me rassurer, de ne pas me laisser penser qu'il venait afin que je lui relise la lettre.)

— Merci bien, lui criai-je.

— Tu sais, ce soir, maître André, tu m'as rendu un de ces services qu'on peut jamais oublier. »

J'ouvris la porte. Couvert de boue et complètement trempé, il semblait pourtant plus heureux que jamais.

« Tu aurais très bien pu me l'apporter demain, ou un autre jour, au lieu de faire deux heures de route uniquement pour ça », lui dis-je aussi gentiment que possible. Alors, lentement, comme un élève appliqué, il sortit de sa poche deux ou trois petites gousses d'ail, et, le regard plein d'audace et de gaieté, il me posa une devinette : « Qu'est-ce que je t'ai apporté d'autre ? » Et il serrait fort contre son ventre la poche intérieure de son blouson.

« Voyons... dis-je en feignant de me creuser la tête. Du raki, peut-être ?

— Bravo, tu as deviné », s'écria Marc. Et, fièrement, il tira de sa poche une bouteille d'insecticide pleine de raki.

— Merci, Marc. Merci bien, j'en avais vraiment besoin en ce moment. Et je me dirigeai vers la porte pour lui faire comprendre qu'il était temps de partir.

— Mais prends-en tout de suite, insista-t-il alors, les yeux étincelants de bonheur.

— Délicieux, Marc, vraiment délicieux, lui dis-je après m'être exécuté. Je n'ai jamais rien goûté de pareil. (En réalité, je n'avais vraiment jamais rien bu de pire : comme s'il avait coupé son breuvage avec l'eau de son fameux ruissellement.) Merci, Marc, c'est vraiment gentil », dis-je en l'accompagnant à la porte. Survint alors ce que je craignais : il se retourna vers moi, muet, le regard implorant. Je savais déjà ce qu'il allait me demander.

« Non, impossible, Marc. C'est absolument impossible. Il n'y aura plus de lecture de la lettre.

— D'accord, d'accord, se résigna-t-il. J'ai rien demandé, de toute façon. Mais même si tu l'avais lue, j'aurais pas pleuré. Si tu veux pas, ça fait rien. Je suis pas venu pour ça ! J'apportais seulement du raki, hein ? (Plus qu'à moi, c'est à lui-même qu'il posait la question.)

— C'est ça, Marc, tu as raison. » Voyant sans doute qu'il n'y avait plus rien à faire, il me serra la main et partit sous la pluie. Derrière ma porte, j'écoutai s'éloigner le bruit de ses pas, qui se perdaient, comme son existence, dans les ruissellements.

Je ne revis plus Marc. Surtout pas dans les nouvelles maisons du village. J'entendis seulement quelques villageois plaisanter sur son compte. On l'avait vu, disait-on, traîner un peu partout, suppliant tout le monde de lui lire une lettre. Il ne l'avait donc jamais envoyée au gouvernement !

Quelques années plus tard, alors que je l'avais quitté peu de temps après cette nuit mémorable, je retournai dans ce village de montagne. J'appris que Marc était mort, seul, dans sa cabane. On y avait retrouvé son corps après plusieurs semaines.

« Un filet d'eau dégoulinait le long de son nez, me raconta le villageois qui avait découvert le corps. Et dans sa main, il serrait...

— Une lettre, l'interrompis-je sans réfléchir.

— Quelle lettre ? Non, non, pas du tout. Pas une lettre, mais un livre. Un vieil abécédaire, il me semble. On l'a enterré avec l'argent du conseil local », conclut-il.

Humilié par le mépris des villageois, Marc avait dû se décider à apprendre à lire, pour pouvoir déchiffrer, lui-même et à loisir, le récit de sa propre vie. Avant de partir, je fis un détour par le cimetière du village. La tombe de Marc y était isolée.

YLLJET ALICKA

Traduit de l'albanais par Dorina Paco
Texte français revu par Béatrice Vincent

Histoire de décès

Mon père est mort en juillet. Il avait quatre-vingts ans. Il faut bien mourir de quelque chose. Pour papa, ce fut la canicule. Et cette année-là elle fit un tas de victimes, dont certaines bien plus jeunes que lui. Juillet étant l'un des mois les plus chauds, on me dit que ce serait pure folie de garder papa à la maison toute la journée et toute la nuit, jusqu'à l'enterrement, prévu pour le lendemain. Mes proches et ma famille, tous réunis autour de moi en ce triste moment, insistaient à raison sur ce point.

« Il faut le mettre au froid, autrement..., suggérait une cousine éloignée sans pouvoir achever sa phrase.

— Mais où ? demandai-je. (Cette remarque perspicace me prenait bien au dépourvu.)

— Comment ça, où ? Là où on met les morts. À la morgue ! compléta ma cousine.

— D'accord, ma chère, intervint ma belle-mère, qui avait vécu auprès de mon père ces trente dernières années. Mais comment va-t-il y entrer ? comment va-t-il placer le corps là-dedans ? à la... comment diable ça s'appelle ? Si on ne connaît ni les règles, ni personne ! »

Heureusement, la discussion fut interrompue par l'intervention d'un médecin qui, se trouvant là pour présenter ses condoléances, me conseilla d'aller voir en son nom Adonis, le gardien de la morgue de l'hôpital.

« Il ne s'agit que d'une nuit. Et tu n'auras qu'à lui donner un petit quelque chose, conclut le médecin.

— Oui, sans faute », répondis-je, soulagé.

Le soir, après avoir chargé le cercueil dans la voiture que l'institution où je travaillais avait mis à ma disposition — une faveur qui n'était accordée que pour les tristes occasions —, je partis tout seul.

Une construction d'un seul étage aux murs jaunis, lézardés et décrépis, éloignée de l'hôpital et envahie de mauvaises herbes en partie desséchées par la chaleur : voilà à quoi ressemblait la morgue. Dans tout ce paysage immobile, la seule chose vivante, c'était Adonis. Toujours en mouvement, il fumait avec ses gros doigts jaunis par la nicotine et les désinfectants utilisés pour les cadavres. C'était surprenant de voir combien son allure épousait à merveille l'idée qu'on peut se faire de sa profession. Des cheveux ébouriffés, des yeux perdus au fond du creux des joues, des sourcils épais et une petite stature. Il portait une chemise blanche criblée de taches jaunes, au col aplati sur les épaules, et un pantalon boutonné de travers.

Je me présentai et lui exposai mon affaire. L'air grave, il me dit : « Malgré toute ma considération pour le docteur, il m'est impossible de trouver une place pour... C'est qui le défunt ? demanda-t-il d'un ton plus doux.

— C'est mon père.

— Condoléances. »

Puis la discussion reprit fort sérieusement.

« Alors, comme je te le disais, il m'est extrêmement difficile de te rendre ce service, parce que j'ai été très occupé ces derniers jours. Non seulement par les décès de l'hôpital, mais en plus par des types comme toi. »

Le conseil du docteur me revint au bon moment. Je sortis un billet de cinq cents leks. Surprenant mon geste, Adonis ajouta : « Attends. Étant donné ma haute considération pour le docteur, on va quand même trouver une solution.

— Merci », dis-je, soulagé, mais un peu inquiet tout de même.

Dans une certaine mesure, Adonis avait raison : ce n'était vraiment pas facile de trouver une place libre. Il commença par ouvrir les frigos et déplacer les corps les uns après les autres. Adonis exécutait cette tâche en toute tranquillité. Il prenait son temps, continuant tranquillement la conversation.

« Moi, je suis pas motivé que par l'argent. Je veux dire, celui qui est gagné sans être mérité. J'ai pas un caractère à gaspiller l'argent des autres ! Que veux-tu ? je suis fait comme ça. Les gens paient pour un service, alors il faut pas les tromper. Les corps doivent être bien gelés, parce que, autrement, ils fondent comme glace au soleil à peine rentrés chez eux. C'est pour ça que les clients, ils sont contents de moi. Je travaille honnêtement : les corps sont gelés à la perfection. C'est là tout mon secret, voilà. »

Pour concrétiser ses dires, Adonis ouvrait le frigo d'à côté, sortant la planche sur laquelle gisait le corps d'une jeune fille au visage particulièrement pâle, signe de mort et peut-être de congélation. Adonis tira le cadavre par le bras et lui tapa brutalement sur le front. (Le geste me rappelait celui que l'on fait au marché pour vérifier qu'un melon est bien mûr.) Il en sortait des sons métalliques. J'étais visiblement bouleversé, mais Adonis m'invita à l'imiter.

« Vas-y, frappe, elle te mangera pas !

— Non, non, merci, c'est pas la peine, merci, c'est tout à fait clair. Mais dites-moi plutôt : de quoi est-elle morte, cette fille ? (La question me venait à point pour échapper à sa proposition.)

— La fille ? je l'ignore. Elle s'est probablement suicidée.

— Et pourquoi ?

— Comment veux-tu que je le sache ? », répondit-il sèchement. Puis, revenant à son sujet favori : « Sois tranquille, demain matin ton père sera aussi congelé que cette fille.

— Je n'en doute pas un seul instant ! répondis-je, impatient d'en finir avec cette discussion.

— Alors, fais entrer papa ! ordonna Adonis après avoir trouvé un tiroir libre. Voilà sa place. »

Il me désignait un frigo rouillé à trois places, dont on ne pouvait savoir de façon certaine s'il avait toujours été de couleur jaune ou si c'est le temps qui l'avait coloré.

« Il y a un autre retraité, qu'on a déposé la semaine dernière et que personne ne vient rechercher. Et puis il y a une femme qu'on a apportée ce matin... »

— Bon, d'accord », dis-je. Et papa fut installé.

Alors que la porte du frigo se refermait, mes yeux ne quittaient pas la main de mon père. Que de fois j'avais fixé cette main en lui demandant de l'argent ! Et il ne m'en refusait jamais. Toute sa vie, il avait souffert de m'avoir privé de ma mère.

Touché par les attentions d'Adonis, ou peut-être par ces pensées, je sortis un autre billet de cinq cents leks et le lui tendis en silence. Avec l'air solennel de celui qui est en train de prendre une décision importante, Adonis m'observait, s'adressant à moi de manière amicale : « Tu sais, fils, tu me plais de plus en plus ! Devine ce qu'on va faire. On va changer ton père de place. Oui, oui, je vais lui trouver une place dans le frigo des personnalités, des cas particuliers. C'est complet, je le sais, mais on peut toujours trouver une solution. Alors, qu'est-ce que tu en dis ? »

— Que voulez-vous que j'en dise ? Vous en savez plus que moi !

— Ça va sans dire que je sais mieux que toi. Une chose est sûre : là-dedans, ça gèle tellement qu'on a souvent du mal à reconnaître son homme. »

Je le remerciai, plutôt angoissé par sa dernière remarque sur la qualité du frigo. Il ouvrit la porte des cas particuliers : les quatre places étaient occupées.

« L'agronome, on va le mettre au premier étage. Ça sera plus facile pour demain, quand on viendra le chercher. Allez, viens me donner un coup de main. Je vais sortir le retraité. Voilà une semaine qu'il est là-dedans, et on dirait que personne se souvient plus de lui ! »

Cinq minutes plus tard, quatre cadavres gisaient sur le sol, pêle-mêle. Soudain, Adonis, qui semblait perdre patience, me demanda : « Où est-ce que je pourrais bien le mettre, ce type ? (Il parlait du retraité.)

— J'en sais rien, moi.

— Allez, je vais bien lui en trouver une, de place. Il vaut mieux les mettre tous dans le même frigo, même s'ils sont un peu serrés, plutôt que de les laisser dehors. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. On saisit le retraité pour le placer sur un autre cadavre, dans un frigo dont la congélation me semblait plutôt douteuse.

« Écoute-moi bien, dit-il enfin, l'idéal serait de mettre papa au premier étage, puisque tu vas venir le chercher demain matin, alors que l'agronome ce sera peut-être que pour l'après-midi.

— Ça va », dis-je mécaniquement.

On saisit de nouveau l'agronome, moi par la tête et lui par les pieds. Mais la tête était tellement gelée que, au moment où on essayait de passer le corps à l'étage supérieur, elle me glissa des mains, Adonis perdant prise à son tour, malgré son habileté. Le corps de l'agronome tomba sur le ciment avec un bruit terrible, visage contre terre, un bras tordu.

« Pourquoi es-tu si pâle ? demanda Adonis, qui s'était tourné vers moi l'air tout à fait tranquille. C'est rien, ne t'en fais pas. À moi aussi ça m'arrive très souvent. C'est à cause de la congélation totale.

— Excusez-moi, dis-je doucement. Et le bras ?

— Ah oui, le bras ! C'est l'affaire d'une minute. Et puis, qui remarquera une fracture interne ? »

Il se mit aussitôt au travail. Mais finalement, ce n'était pas aussi simple. Adonis dut même poser son pied sur la poitrine du cadavre pour tirer le bras vers l'avant. On n'entendait plus que les craquements des os de l'agronome et le gémissement sourd d'Adonis, qui peinait.

« Je peux vous aider ?

— Non, non. Mets-lui seulement le pied dessus pour qu'il bouge pas trop. C'est rien, vraiment. Ça arrive assez souvent, reprit-il. Et tu sais pourquoi ?

— Parce qu'il est trop gelé, répondis-je du tac au tac.

— C'est ça, bravo ! (Une haleine lourde sortait de sa bouche.) Ça y est, c'est fait. »

Cette fois, il préféra saisir lui-même la tête de l'agronome. Mais tout à coup il me sembla que le nez du cadavre était tordu. Adonis, qui surprit mon regard inquiet, demanda : « Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Le nez, balbutiai-je.

— Eh bien quoi, le nez ? Il a peut-être toujours été comme ça ! Mais en vrai, je me souviens pas que ce nez était aussi tordu. »

Enfin, l'agronome fut déposé à sa place. Je me sentais terriblement vide, avec comme un creux à l'estomac. Je m'approchais du corps de mon père, quand, du coin de l'œil, j'aperçus Adonis qui trafiquait je ne voyais pas quoi sur le visage de l'agronome. Dès qu'il se rendit compte que je l'observais, il se mit à lui tapoter les joues comme pour lui dire : « Allez, mon vieux ! » ; puis, s'adressant à moi : « Voilà qui est fait. Tout est bien qui finit bien ! »

Finalement, on déposa papa au deuxième étage du « frigo des personnalités ». Comme Adonis fermait la porte, mes yeux quittaient progressivement le visage de mon père. Je l'abandonnais au milieu de ce noir glacial, en compagnie d'inconnus. « Ainsi va la vie, ainsi va la mort », me consolais-je. Mais voici qu'au moment où je me rendais compte que j'étais en train de me séparer de mon père, ayant fermé la porte, Adonis, qui me fixait d'un regard inquisiteur, me posa ce qui me sembla la plus extravagante des questions : « Qui a fait papa ?

— Comment qui ? Excusez-moi, mais je ne comprends pas.

— Donc, papa, qui l'a fait ? », s'efforçait-il de m'expliquer.

Abasourdi, je ne réussis qu'à articuler : « Ma grand-mère, quoi ! c'est elle qui l'a mis au monde... »

— Mais non, pas qui l'a mis au monde ! Ce que je veux savoir, c'est qui a préparé le cadavre ? »

Je compris enfin de quoi il parlait : les jeunes filles, on les maquille pour leur mariage ; et la mort a sa toilette spéciale.

« Ah ! oui, d'accord ! Les femmes, là, chez moi... je ne sais pas. »

Il me dévisagea un bon moment avant de formuler une constatation digne d'un véritable expert :

« C'est mal fait. Je dirai même qu'on l'a pas fait du tout ! C'est comme tu veux. Moi, je te force pas. C'est ton père. Mais, après tout ce que tu as fait jusque-là, le laisser dans cet état... Enfin, c'est ton affaire ! »

Je compris où il voulait en venir : un autre billet de cinq cents leks serait le bienvenu.

« D'accord, allez-y, faites ce qu'il faut.

— Bon. Pendant ce temps, t'as qu'à aller prendre un café. Et quand ça sera fini, tu viendras me prendre en voiture pour me ramener chez moi. »

Je sortis d'un pas lent, triste, l'esprit vide. Dans un bar proche de l'hôpital, ayant perdu toute notion du temps, je pris le plus long café de ma vie. À mon retour, Adonis avait fini papa et l'avait installé dans le frigo.

Adonis vivait en banlieue, au premier étage d'une maison sale et délabrée. Il insista pour que je l'amène jusqu'à la porte de chez lui et ne sortit pas tout de suite de la voiture. Après s'être assuré que tous les voisins le verraient descendre, il sortit bruyamment et me cria : « Demain, tu viens me chercher ici vers 7 heures. »

Les regards envieux des voisins l'accompagnèrent jusqu'à sa porte. Totalement abattu, je rentrai chez moi.

« Qu'est-ce qu'il se passe ? pourquoi rentres-tu si tard ? me demanda ma belle-mère, inquiète.

— Tout est OK », dis-je rapidement. Et je me couchai aussitôt.

Je dormis très mal, le sommeil troublé par l'image de mon père, enfermé dans le frigo, refroidissant jusqu'à atteindre la congélation totale.

Le lendemain, j'allai chercher Adonis. Après plusieurs coups de klaxon, il se montra à la fenêtre, vêtu d'un simple maillot de corps. Balayant le quartier du regard, il m'honora d'un : « Ah, c'est toi. Te voilà ! J'en ai ai pour cinq minutes. Le temps de finir mon café. »

Le seul mot de bonjour meubla tout le trajet jusqu'à la morgue. Une fois arrivé, Adonis inspecta d'un œil vigilant les alentours du bâtiment. « Il cherche peut-être un cadavre ! », pensai-je. À une personne qui passait près de nous, il demanda : « C'est moi que vous cherchez ?

— Mais qui êtes-vous ? demanda le passant.

— Le responsable de la morgue, voyons ! répondit Adonis.

— Non, ce n'est pas vous que je cherche, je suis là pour réparer le mur d'à côté.

— Ah bon, excusez-moi », dit Adonis, un peu énervé. Puis, se tournant vers moi, il ajouta d'un ton calme : « Allons voir papa. » Et il ouvrit tranquillement la porte de la morgue, affichant l'expression de celui qui ne sait ni rétorquer ni s'indigner.

Papa était là, dans son frigo, tout glacé. La voix d'Adonis rompit le silence : « Alors, qu'est-ce que tu en dis ?

— Que voulez-vous que j'en dise ? répondis-je, interloqué.

— T'as qu'à le toucher ! »

Je le fis. Papa était terriblement froid, sa chaleur humaine profondément anéantie. Solennel, Adonis attendait.

« Il est bien gelé », lui répondis-je d'un ton sec. Puis je le priai de m'aider à transporter mon père jusqu'à la voiture. Hélas, on venait d'apporter un autre cadavre, et je dus demander de l'aide au maçon. En passant près d'Adonis, je le remerciai. Il me salua d'un geste sec.

« Tu seras toujours le bienvenu », dit-il. Puis il reprit les explications qu'il donnait aux nouveaux venus sur ses habitudes professionnelles et son caractère incorruptible qui l'empêchaient de gagner de l'argent de façon malhonnête. Il avançait vers le frigo où gisait le corps de la jeune fille, prêt à reproduire sa démonstration de la veille.

YLLJET ALICKA

Traduit de l'albanais par Dorina Paco
Texte français revu par M. Rezzi & B. Vincent

Histoire d'amour

Peut-être est-il préférable, quand on se retrouve comme ça à prendre un café dans un local collectif crasseux et envahi par les mouches, au fond d'une province isolée, assis à une table couverte d'une nappe pleine de taches, peut-être est-il préférable donc, plutôt que de rester seul, d'écouter une histoire d'amour racontée par un gardien de prison. Aussi, du plus loin que j'aperçus Mehill, maton fameux pour sa férocité, je lui fis signe pour l'inviter à prendre un café avec moi. Il me serra la main, ou plus exactement l'écrasa dans ses énormes pattes couvertes d'un poil dru et noir ; « Les mains d'un spécialiste de la torture », pensai-je. Et, à l'évidence, il s'assit très volontiers à ma table.

J'avais connu Mehill quelque temps plus tôt, alors que j'achevais un stage d'expert militaire en armes chimiques. Nous nous sommes aussitôt mis à parler de choses et d'autres. Comme la conversation tournait sur la virilité, sujet qu'affectionnent tout particulièrement

les gens du coin, Mehill se souvint d'une histoire « à mourir de rire ». Un moment pensif, il commença son récit par ces mots : « Commandant, les gens sont étonnants ! L'histoire de Dragush, l'ancien ingénieur en chef de notre usine, nous a tous fait beaucoup rire, mais en plus, à moi, elle m'a vraiment surpris. Que des types puissent être de vrais fils à maman... Ceux qui sont instruits, je veux dire... Excuse-moi, c'est vrai que toi aussi, tu es...

— Non, non, ce n'est rien, les hommes sont si différents...

— Ça c'est vrai ! », acquiesça Mehill. Et il se lança dans son histoire avec passion, m'éclaboussant de postillons : « Dragush est arrivé dans notre usine comme ingénieur en chef tout de suite après ses études. C'était un homme sérieux et compétent. Il était jamais venu ici auparavant, et presque tout de suite la production de l'usine a augmenté. Il avait les cheveux d'un noir *de jais*, l'enfoiré. Et sa petite fille portait un nom soviétique, Svetlana je crois. D'ailleurs, sa femme, elle était soviétique, parce qu'il avait étudié en URSS. Sa femme, elle s'appelait Liouba. Et elle était vraiment bien roulée, comme on dit. Elle avait une de ces peaux blanches, bon sang ! On aurait dit qu'elle sortait que pour faire les magasins. Et quand on la voyait marcher comme ça devant nous, on avait envie de la dévorer toute crue. Parfois, elle mettait des robes tellement moulantes qu'en faisant un peu attention on pouvait voir ce qu'elle avait dessous. (Et Mehill de rire à gorge déployée.) Elle, la Liouba, elle traversait le centre-ville tranquillement. Elle souriait un peu quand on la taquinait avec nos blagues, mais sinon elle avait l'air plutôt triste. Elle avait raconté à une de ses amies qu'avant de venir en Albanie elle vivait dans une maison au milieu des orangers et des citronniers, juste au bord de la mer. “Je n'aurais jamais pensé venir dans ce coin perdu. Heureusement que j'ai Dragush”, elle avait raconté. Nous, on s'étonnait que ce Dragush, ingénieur en chef compétent, dès qu'il sortait du boulot, il aille pas boire un verre avec les copains. D'autant qu'on se souvenait qu'il buvait pas mal avant. Mais maintenant qu'il était marié, il restait tout le temps avec sa Liouba

et leur gamine. Le dimanche, ils allaient tous les trois à vélo à la rivière pour pêcher. Comment est-ce que cet homme acceptait que sa femme fasse du vélo ? Je comprends pas. Je suis sûr que tu penses comme moi, commandant, que c'était pas décent ! Eh bien, figure-toi qu'en plus elle y montait en robe, sur son vélo ! Et pourquoi le nier, hein, commandant, on est entre hommes : nous, on ouvrait grand les yeux chaque fois qu'elle passait devant nous.

« Enfin... soupira Mehill, le regard nostalgique, avant de poursuivre : Une nuit, c'était l'hiver, Dragush a été arrêté pour activités hostiles, donc comme ennemi du peuple — c'était le sort de tous ceux qui avaient étudié en URSS. Beaucoup de gens s'en sont réjouis. Et tu sais pourquoi ?

— Non, ai-je répondu.

— En vérité, il paraît qu'on les enviait, à les voir tous les deux ensemble, si indifférents à tout le monde. En un mot : des prétentieux ! Les gens ont dit, à ce moment-là : "C'est bien fait pour ce salaud d'ennemi." Après tout, c'était rien qu'un bonhomme qui restait tout le temps dans les jupes de sa femme, et elle qui faisait du vélo en robe. Pas vrai commandant ? C'est comme ça... Bref, on l'a foutu au trou pour l'interroger, et il y est resté huit mois. Il a tout le temps gardé une attitude hautaine avec les enquêteurs : il parlait presque pas et il voulait rien savoir. Au début, nous, les gardiens de prison, on l'a pris en grippe. On le supportait pas du tout avec ses airs supérieurs, mais quand le spectacle comique a commencé on aurait bien aimé le garder le plus longtemps possible en taule, pour rigoler encore un peu. Le premier qui a assisté au spectacle, c'est Preng, le gardien de nuit. Un soir, il est arrivé comme ça, au poste de garde, avec un autre gardien, et il nous a dit : "Tenez, je vais vous en raconter une qui va vous faire mourir de rire. Vous savez, Dragush, celui qui dit jamais rien, eh bien, vous devriez un peu aller regarder par le judas pour voir ce qu'il fait quand il est tout seul. — Nom de Dieu, qu'est-ce qu'il fout ? on s'est tous écriés. — Il pleure comme un gosse, dit Preng, et il balbutie des phrases qui veulent rien dire,

avec des mots en albanais et d'autres en russe, et souvent il répète : 'Liouba'. Qu'un homme se comporte comme ça, c'est pas possible, camarades !" On y est allés tous ensemble, sans faire de bruit. On se bousculait pour regarder par le trou, et qu'est-ce qu'on a vu, commandant ? Eh bien, le Dragush, il restait là, accroupi, à pleurnicher comme un gosse, tenant dans les mains la lettre et le pain envoyés par sa chère Liouba. Et vous savez la meilleure ? Le lendemain, pendant qu'on l'emmenait, solidement menotté, dans le bureau de l'inspecteur, il est resté sérieux tout le trajet comme s'il était le type le plus fort qu'on ait jamais vu. Bon sang, commandant, ce jour-là et ceux qui ont suivi, il a vraiment fait sortir l'inspecteur de ses gonds : il en a pas tiré un seul mot ! Et pendant ce temps la Liouba courait tous les matins lui apporter de la bouffe, et elle venait nous supplier, les larmes aux yeux, qu'on la laisse revoir Dragush, ne serait-ce qu'une seule fois.

— Et vous l'avez laissée le voir quelquefois ?

— Comment la laisser ? On savait pas quels signes elle pouvait lui faire ou quel message elle pouvait lui donner ! Je m'étonne encore qu'on l'ait pas jetée en taule, elle aussi. C'était sûrement une espionne, pourtant. Puisque Dragush, qui avait étudié en URSS, était considéré comme un espion, pourquoi, elle qui était soviétique, elle en aurait pas été une aussi ?

— Oui, oui, sans doute, ai-je répondu précipitamment.

— Je me rappelle bien, reprit Mehill, qu'on apportait souvent au chef des informations sur Liouba. Eh bien, il la foutait toujours pas en prison ! Ah, quel imbécile, ce chef ! Un chef qui venait d'arriver, tu penses... Je sais pas si tu l'as connu, toi ?

— Non, je ne crois pas, répondis-je prudemment.

— Ma foi, il m'étonnait vraiment, ce chef. Souvent, je lui apportais des informations sur des types, et lui il faisait jamais rien. Tu sais, pourtant, comme c'est facile de les obliger à avouer, ces animaux-là ! (Je me souvins qu'en effet on m'avait dit que Mehill était l'espion du secteur.) Les autres, en ville, ils pensaient

que j'étais un agent efficace. Eh bien, je peux t'assurer que ça se voyait pas. À chaque fois que j'apportais des informations au chef, ce con-là, il s'en servait même pas !

— Qu'est-il devenu en fin de compte, ce Dragush ?

— Rien. Il a maigri. Au bout d'un mois, c'est à peine si on pouvait le reconnaître. Liouba lui apportait toujours de la nourriture, et elle nous suppliait toujours qu'on la laisse le voir. Et nous, on lui répondait toujours : "La prochaine fois". Elle ne perdait pourtant pas espoir, et revenait tous les jours, sa petite fille à la main, répétant tous les jours la même chose. Mais quand même, nous, on aimait bien la revoir, la Liouba... Ah, si tu l'avais vue quand elle nous suppliait. Et en plus, après son départ, on avait de quoi se préparer un sacré gueuleton : plus elle apportait de la bouffe pour Dragush, plus on s'en mettait plein la panse. Et pourquoi on le regretterait, hein, commandant ? Dragush, lui, il touchait même pas ce qu'on lui laissait, il faisait que pleurer dessus. Et si c'était pour qu'il pleure dessus, il valait quand même mieux qu'on le mange. Tu crois pas ? »

Mehill me dévisageait avec insistance, attendant de toute évidence mon approbation. « Naturellement, rétorquai-je.

— Où j'en étais ? reprit-il aussitôt. Ah oui, chaque fois que nous, les gardiens, on s'emmerdait, on allait voir Dragush pour se marrer un peu. Et quand on en revenait, on se tordait de rire en se rappelant le spectacle de cet idiot ! Mais en fait, les derniers mois, il a fini par nous ennuyer. Il se mettait tout le temps à genoux, comme pour prier, puis il se fourrait la tête entre les genoux et on comprenait plus rien à ce qu'il marmonnait. Il restait comme ça jour et nuit, sans bouger. Sûrement qu'il se sentait bien dans cette position. Bien sûr, il a aussi passé pas mal de temps dans la salle d'interrogatoire. Vu qu'il disait pas un mot, c'est normal, non ? Il s'est pris pas mal de coups aussi. On a rien négligé, commandant... ça, je peux te l'assurer. On a essayé toutes les tortures. Mais lui, il restait là, planté comme un abruti, et au lieu de nous raconter ses activités hostiles au peuple, tout ce qu'il

faisait, c'était de pleurnicher en répétant bêtement : "Liouba, Liouba..." Une vraie gonzesse, ce Dragush, je te l'avais dit, commandant. Mais après tout, peut-être que ses nerfs étaient affaiblis : huit mois d'interrogatoire, tu penses ! Il faut dire que les conneries de Dragush, elles en finissaient plus. Et ça nous tapait sur le système. Heureusement, le jour du procès est arrivé. Comme il y avait moins de boulot à l'usine, l'organisation du Parti avait décidé que le procès de Dragush serait public. Et je peux te dire, commandant, que ce jour-là la salle était bondée. Au premier rang, il y avait la Liouba et sa petite fille, et personne s'était assis à côté d'elles. Elle se tenait droite comme un i, la garce. Elle regardait que la porte où Dragush allait entrer, sans parler à personne. Elle aussi, elle avait beaucoup changé. On la reconnaissait à peine, avec ses yeux cernés et noircis. Dès que Dragush est entré, elle s'est mise à trembler comme une feuille.

— Et la petite fille, que faisait-elle ?

— J'en sais rien, moi, elle regardait sa mère. Dragush est entré dans la salle comme un somnambule. Il était franchement grotesque, avec son crâne rasé, pas de chaussures aux pieds et des vêtements sans boutons. Deux agents de police l'ont empoigné et l'ont assis de force. Tu imagines, il savait même pas où il devait s'asseoir ! D'ailleurs, on aurait dit qu'il savait pas non plus où il était. Il regardait dans le vide. À un moment, il a braqué son regard sous une table. On s'est tous penchés pour regarder ce qui pouvait bien l'intéresser. Mais on a eu beau écarquiller les yeux, on a rien vu. Et lui, calmement, il a tourné son regard dans une autre direction. Vers le mur, en plus ! Mais dès qu'il a aperçu cette salope de Liouba, là il s'est réveillé, ses yeux ont brillé, il s'est levé d'un coup et il a voulu marcher vers elle. Mais moi, je l'ai attrapé par le bras et je l'ai rassis de force. Il a pas réagi, il est resté assis, obéissant comme un petit chien gris. Quelque temps plus tard, il s'est encore levé et je l'ai encore fait rasseoir. Il voulait rejoindre sa Liouba. Le pauvre, il savait pas que c'était défendu ! "Dragush, je lui ai crié, tu sais où tu te trouves ? Reste assis maintenant ou je te

cogne !" Alors, il s'est tenu tranquille, et il a plus fait un mouvement jusqu'à la fin du procès.

« Il a pas répondu à une seule des questions qu'on lui a posées. Pas plus au procureur qu'au juge ou aux avocats. Il pipait pas mot. Il faisait que regarder fixement Liouba. Elle aussi, elle regardait que lui. Et de temps en temps, elle essayait ses larmes, comme si elle pleurait tellement que ça l'empêchait de voir Dragush. Alors que lui, il faisait que la regarder, et pour une fois il pleurait pas. Jusqu'à la fin du procès, il l'a regardée sans broncher. Mais juste avant la fin, on a frôlé la catastrophe. Pendant que le juge prononçait le verdict, et que la salle commençait à s'agiter à cause des gens qui s'apprêtaient à partir, cette foutue Liouba a bousculé les gardiens, et elle s'est jetée sur son Dragush comme une lionne sur ses petits en danger. Elle l'a pris dans ses bras en pleurant et ils étaient là tous les deux comme s'il y avait plus rien qui existait autour. Je peux te dire, commandant, que nous, les gardiens, on a vraiment été pris au dépourvu. Qui se serait attendu à un truc pareil de la part de ces deux minables ? Pas nous en tout cas ! C'est pour ça qu'on a pas su quoi faire. Le public était surexcité. Le chef a essayé de les calmer, mais rien à faire. Alors, il a demandé à un gardien de les séparer, les tourtereaux, mais c'était impossible de les décoller. Dieu seul sait, commandant, d'où leur est venue cette force pour s'agripper comme ça l'un à l'autre. On savait plus à qui étaient les bras, tellement ils étaient soudés. Il a eu beau tirer, le collègue, c'était peine perdue. Ils s'étaient accrochés comme de vrais singes. On a entendu le collègue qui gémissait : "Camarades, j'en peux plus !" Et nous, on lui criait : "Comment ça, t'es pas capable de venir à bout de ces deux microbes ?" Finalement, trois gardiens sont venus à son aide. Mais rien à faire. On aurait dit qu'aucune force humaine pouvait les séparer. "Mais tape donc sur ce chien !", m'a crié le chef. Alors on a commencé à les cogner de toutes nos forces. Non de non, ils bougeaient pas d'un poil. On a compris que si on les laissait comme ça ils étaient capables de rester agrippés l'un à l'autre le reste de leur vie. C'est honteux à

dire, commandant, mais on a dû s'y mettre à huit pour séparer le Dragush de sa Liouba. Ces deux-là étaient tellement imbriqués qu'on savait pas où tirer dans cette mêlée. Quand on a enfin réussi à les séparer, on suait vraiment à grosses gouttes. Eux, c'est fou, même décollés l'un de l'autre, ils continuaient à se dévorer des yeux. Moi, je tenais la Liouba de toutes mes forces, et tout à coup, je me suis aperçu que je la serrais par les nichons ! (Mehill laissa échapper un rire gras.) Et crois-moi, commandant, elle avait une belle paire de nichons, la salope ! Alors, je l'ai serrée encore plus fort pour qu'elle s'échappe pas. »

Mehill, en prononçant ces mots, ne put réprimer un nouveau rire gras. Pendant qu'il parlait de Liouba, j'avais remarqué que s'échappait de sa bouche un filet de salive éloquent.

« Quand à la fin on les a séparés, reprit-il après un dernier ricanement, plusieurs gardiens ont saisi brutalement Dragush. Mais dès qu'on l'a sorti de la salle — et là, je saurais pas te dire où cet abruti a trouvé une force pareille —, il s'est encore débattu comme un fauve, et il s'est mis à hurler "Lioubââââ..." Il braillait comme ça, commandant, "Lioubââââ..." Qu'il aille au diable, avec sa Liouba, ce fou de Dragush ! Commandant, je te le répète, aucun homme digne de ce nom peut se comporter comme ça pour une bonne femme. Et elle, la Liouba, quand elle a entendu ce hurlement terrible, elle s'est mise à pleurnicher dans mes bras, puis elle a commencé à crier d'une voix rauque : "Non ! Pour l'amour de Dieu, non !" Mais moi, je la tenais bien sa Liouba, et elle risquait pas de s'échapper. »

Cette fois-ci, Mehill riait franchement, et ses yeux brillaient de joie à ce souvenir.

« Quand les gens ont quitté la salle, Liouba voulait pas sortir, évidemment. Elle s'accrochait farouchement à son banc. Et bien entendu elle quittait pas des yeux la porte par laquelle on venait de faire sortir Dragush. La petite s'agrippait à la robe de sa mère et elle pleurait, elle aussi, à chaudes larmes comme on dit. C'était qu'une gamine, et avec le drame que vivaient ses parents, eh bien,

commandant, j'imagine que c'était normal pour une gosse de pleurer comme ça. Comme la salle était vide, j'ai relâché Liouba pour qu'elle se calme. Elle s'agitait encore un peu, et puis tout à coup elle s'est levée, elle a essuyé ses larmes et, l'air tranquille, comme si de rien était, elle est sortie en tenant sa fille par le bras, sans adresser un mot à personne. Les jours d'après, elle s'est enfermée dans sa maison, et elle en est pas sortie jusqu'à son départ définitif pour l'URSS avec sa fille — la petite, à ce qu'ont raconté les voisins, commençait à dérailler, un peu comme son père à la prison. Après leur départ, des rumeurs ont couru, qui disaient qu'elles avaient été aidées à partir pour l'étranger, par des gens haut placés à Tirana.

— Qu'est devenu Dragush ? demandai-je enfin à Mehill. (Cette question me brûlait les lèvres, et je ne pus m'empêcher de la poser.)

— Il avait pas pu supporter huit mois d'interrogatoire ! Comment veux-tu qu'il ait pu supporter vingt ans de prison ? Je me souviens plus exactement où il est mort. Si c'était à l'infirmerie psychiatrique de la prison ou au camp de travaux forcés. Enfin, commandant, de toute façon, il a pas survécu longtemps. Il est vite allé en enfer, le pauvre fou. »

Mehill se tut. Lorsque, après quelques secondes d'un silence lourd, je pris enfin conscience qu'il avait achevé son récit, je me levai, les membres engourdis, payai les cafés puis lui dis d'une voix que je voulais neutre : « Mehill, il faut que je m'en aille à présent. Merci de ta compagnie.

— C'était un vrai plaisir, commandant. Je suis content que tu viennes prendre ton café ici, comme ça on pourra se voir de temps en temps et causer entre hommes, pour tuer le temps.

— Sans doute, Mehill, sans doute. »

YLLJET ALICKA

Traduit de l'albanais par Anila Vaso
Texte français revu par Béatrice Vincent

Né en 1946, Jovica Acin vit et travaille à Belgrade. Plusieurs fois jugé, dès le début des années 1970, pour délit d'opinion, il fut condamné, entre autres, pour un pamphlet sur la police, publié dans *Student*, le journal littéraire des étudiants de Belgrade. Essayiste, mais aussi poète et nouvelliste, il a notamment publié : *En dépit de la sauvagerie de la mémoire* (poèmes), 1970 ; *Le Défi de l'herméneutique. Essais et interprétations*, 1975 ; *La Politique de l'araignée. Pour une critique de la métaphysique littéraire*, 1978 ; *Poétique de la désorganisation : glissements*, 1987 ; *Poétique de la contrefaçon : à la recherche des falsifications*, 1991 ; *Divination par les cendres. Des exils et des camps : quête d'une écriture*, 1993 ; *Clé des songes du papillon*, 1996 — un recueil de nouvelles dont est extrait « Voix ».

Voix

Nous percevons soudain, dans l'épais brouillard, des voix mystérieuses. N'avons-nous pas l'impression qu'elles proviennent de nulle part ? Elles sont partout autour de nous. Comme si elles appartenait à des spectres. Il suffirait, croyons-nous, de fouiller la brume du regard pour qu'elles disparaissent. Faux, puisque nous reconnaissons que ce sont des voix humaines. Ce qui peut être également un leurre.

Le téléphone sonne. À l'autre bout du fil, une voix. Il me semble qu'elle appartient à une femme que j'ai très bien connue et que je n'ai pas entendue depuis longtemps. J'en ai le visage qui s'empourpre. J'imagine à quoi elle peut ressembler maintenant, car je l'ai connue quand elle était jeune, et je l'aimais. C'est pourtant une inconnue qui s'adresse à moi. Ou bien est-ce ce que je me figure en écoutant sa voix ?

Voix dans la neige. Nous redoutons qu'elles ne fassent fondre le glacier ou, ce qui est plus probable, qu'elles ne déclenchent une avalanche qui nous engloutira, nous et les voix. Mais ce n'est qu'une impression. Rien ne peut les engloutir, nulle congère. Ce sont les voix de la tempête. Du moins est-ce ce que nous croyons, tandis que siffle à nos oreilles une vague menace qui semble devoir être prise au sérieux.

Je suis dans une maison, entouré de vieux livres, persuadé qu'ils constituent la dernière bibliothèque au monde. Et je perçois des voix, qui m'enivrent. Transporté, je les écoute calmement, sans m'apercevoir que, perdu, je contemple le temps. Je regarde, ému par ce que je crois avoir entendu. Il ne fait aucun doute que les voix émanent des volumes. Je les caresse. Non, ce n'est pas possible. Chacun est conservé dans une enveloppe spéciale, transparente ; il est impossible d'en ouvrir un seul, tant il est isolé du monde et du bruit. Les voix doivent venir de dehors. Mais cela aussi est improbable : dehors, tout est vide, le désert s'étend à l'infini. Malgré tout, ces voix venues de nulle part m'étourdissent...

Une voix d'enfant m'appelle. Elle me semble pure, innocente. À nouveau, je suis victime d'une illusion. Menaçante, elle est en fait pleine de promesses et d'imprécations. Cette voix est un gargouillis, un râle poussé dans la brume. Elle nous tient captifs, telles les amours anciennes, oubliées, elle nous enivre. Elle nous glace et nous endort, sur une montagne dont la neige ne fondra jamais. Mais tout cela n'est encore qu'un faux-semblant, car il s'agit de notre propre voix. Ou cela ne serait-il aussi qu'une impression ?

Il est temps pour moi, je pense, de cesser de m'occuper de voix. J'en ai trop entendu. Il y a toujours des choses qu'il faut refaire de temps en temps dans la vie. Certaines circonstances se répètent. Si vous avez écrit des lettres, par exemple, ou que vous en ayez reçu, fût-ce rarement, elles finissent par

s'accumuler et vous ne savez plus qu'en faire. Pour ma part, je les déchire et je les jette. Je l'ai fait, il y a cinq ou six ans, et je dois recommencer. J'ignore d'où toutes ces lettres peuvent bien sortir. J'essaie de me souvenir si j'ai eu, pendant ces cinq ou six années, du courrier qui m'ait été retourné. Non, je n'ai pas écrit, on n'a rien pu me renvoyer. Ai-je alors reçu quelque missive ? Non, aucune, heureusement. J'en suis absolument certain. Ces lettres seraient-elles les fantasmes engendrés par la solitude extrême ? Je vis à l'écart et je commence à y prendre goût. Quoi qu'il en soit, elles sont là et il me faudra toute une journée pour les trier. Elles m'étonnent et m'attristent, si bien que je laisse tomber. Il vaut mieux que je ne les lise pas. Il en émanerait à nouveau des voix qui ne sauront me dire ce que, de toutes façons, je ne souhaite pas entendre. Je passe à l'action. Est-ce que je m'imagine ce qu'elles peuvent contenir, ou bien les voix sont-elles déjà en contact avec mes doigts ? Il est impossible de s'affranchir des souvenirs et des illusions.

Oui, ce sont là les affres de la solitude : vous vous trouvez constamment dans l'obligation d'accomplir des tâches qui s'accumulent du fait même que vous croyez être seul. Mais vous avez beau souhaiter l'être, vous ne l'êtes pas. Une multitude de doubles vous fouaillent de leurs voix, vous empêchant de vivre.

JOVICA ACIN

Traduit du serbo-croate par Mireille Robin

Une version orale de « Ce qu'on en rapporte » fut présentée au centre international de poésie *Marseille*, le 22 novembre 1996, dans le cadre de la revue parlée, la *Nouvelle BS*, n° 18.

Pascal Poyet est né en 1970 ; il vit à Marseille.

Ce qu'on en rapporte

Ce qu'on en rapporte est l'ordre des sommes,
les sommes prennent leur disposition pour lui.

Les sommes rapportent leurs dispositions.

On ne dispose pas de ceux qui sont en sommes,
ceux qui dorment,
on se dispose comme eux.

Ils donnent leur ordre aux veilles ;
on donne notre ordre, la signature des sommes,
à ceux qui dorment.

Les sommes ne répliquent pas ce qu'en rapporte l'ordre des veilles
mais répondent aux dispositions ;
c'est ce qu'on rapporte qui reprend des sommes.

On ne possède pas les répliques de sommes,
on ne voit plus se reprendre de somme,
on ne revient plus voir en somme ;
on revient en somme
sur ce qu'on rappelle en dormant.

Nous ne sommons plus de répliques,
elles remettent l'ordre des termes.
Notre ensemble rappelle l'ordre de ce qu'on rapporte :
nous reprenons les dispositions de sommes.

Ce qu'on rapporte a l'ensemble des sommes,
l'ensemble des dispositions.

On ordonne des sommes,
on dispose de l'ensemble, de l'ensemble des sommes,
on dispose des sommes, en rapportant l'ordre.

On revient sur l'ordonnance apparente,
la vue reprend l'ordonnance des répliques
où elle dispose de l'ordre qui se reprend.
Elle remet la signature entre les termes.
On ordonne en sommes,
on dispose les signatures du compte.

On dispose en somme, ensemble, ce qu'on rappelle.
On ne dispose pas de ce qu'on rapporte en dormant.
Nous n'avancions pas d'ensemble :
on en dispose pour ce qu'on voit.

On ne dispose de notre ensemble
que des dispenses qu'il nous somme.

L'ordonnance se rappelle ses termes,
 la disposition considère son ordre,
 la disposition se rapporte à ses termes.

On rappelle sans ensemble les dispositions
 dont on dispense les sommes :
 nos discernements au compte des répliques.
 Nos répliques ordonnent des comptes sans disposition.

Nous rapportons l'ordre des sommes
 de notre ensemble.

On se retrouve en somme
 dans ce qu'on rapporte de nous.

Nous dormons sur l'ordonnance des comptes,
 à l'ordre de ce qu'on rapporte — où nous sommes :
 nous dormons disposés sans rien entendre de ses sommes.

On ordonne comptable des sommes,
 on dispose de leur ensemble.
 On se réplique comptant de l'ordonnance,
 on se dispose comptant les vues apparentes de nos sommes ;
 on n'imagine personne dormir sans réserve.

Nos sommes entrent dans l'ordre et sont de l'ordre des réserves.
 Nous réservons, dans l'ensemble, leur disposition ;
 en somme, des réserves de conditions.
 On dispose dans l'ensemble ce qu'on ordonne en somme.
 On rappelle ce qui vient en somme,
 la disposition,
 l'ordre que nous réservent les sommes.

On reprend l'ensemble,
la disposition qu'entend de dormir,
la réserve des signatures.

On ne dort qu'entrant en compte,
aperçus de leur terme.

On réserve des sommes à l'ordonnance des termes,
on retient son ensemble à leur disposition.
On fait des sommes en disposant de l'ensemble.

On ordonne des signatures entre nos sommes,
qui s'ordonnent entre les signatures,
qui s'entendent entre les termes.

Les sommes se réservent dans l'ordre :
ceux qui ne dorment pas nous rapportent de leurs sommes,
ils se retrouvent dans l'ordre de leurs dispositions.
On se les rappelle dans leurs dispositions,
leur entente rappelle nos dispositions.

Ils nous rapportent de leur ensemble.

On ordonne en somme,
on dispense ensemble la signature des termes.

La réserve des vues s'entend dans l'ordonnance des termes ;
ceux qui dorment se dispensent de somme.
On se réserve au vu de l'entente des sommes.

L'ensemble reprend nos dispositions,
la disposition se réserve aux signatures aperçues des sommes.

Ce qu'on rapporte ordonne ses réserves,
 possède l'ordre des signatures
 qu'on discerne de l'ordonnance des termes,
 qu'on remet de l'ordre des termes ;
 sa mesure dispense des signatures entre eux.

La disposition sépare les termes,
 l'ordonnance dispense des réserves ;
 on rapporte ce qui discerne entre les termes
 des réserves de sommes.

Les termes reprennent,
 retrouvent la dispense des sommes :
 ils se reprennent dispensés.
 La dispense réserve ses termes.

On dispose ce qu'on rapporte des sommes,
 on dispense de ce qu'on rappelle,
 on se dispense à l'ordonnance des réserves ;
 on se renvoie à l'ensemble de nos sommes.

Nos dispenses de termes se reprennent,
 nous reprenons leur dispense en réserve de sommes.

Nos sommes ne nous rappellent rien puisque nous les reprenons.

L'ensemble ne nous rappelle pas l'entente des sommes,
 nous dispensons les répliques que réservent les sommes.
 Nous réservons des sommes aux comptes qui en dispensent,
 qui les dispensent de l'ensemble,
 à l'entente qu'ils nous dispensent.

Nous disposons en rappelant des sommes
 nos dispenses d'ensemble.

La disposition rappelle qu'on dispense des termes :
elle comprend leur entente.

On n'entend rien où les termes se retrouvent,
on dispense les comptes où s'entendent les signatures.

Nous ne reprenons qu'en dormant l'ordre de ses sommes.

On reprend les dispenses en somme,
on dispense de leur ensemble ce que rapportent des signatures,
l'entente des sommes qui revient sur l'ensemble.

On dispense ce que rappellent les signatures.

On dispense des comptes l'ensemble,
les sommes où s'entendent leurs dispositions.
On dispense des sommes apparents ce qui revient à dormir.

On ne rapporte rien qui dispose comme en somme.

On dispense les termes des mesures sans entente,
des dispositions sans entente ;
les sommes se reprennent dans leur disposition.

Ceux qui dorment n'occupent pas leur somme,
la disposition s'entend aux mesures des dispenses,
les termes se mesurent à l'entente des dispositions ;
ils n'occupent pas tout leur ensemble,
nos dispenses se comprennent sans entente.

Dormir vient en somme en dispensant de l'ensemble.

Les mésaventures de Jeanne (Extrait d'une série)

— Jeanne, qui a du corps, cherche aussi à avoir de l'esprit	p. 136
— Jeanne prend conseil auprès d'un Grand Écrivain	p. 137
— Jeanne se sent habitée	p. 138
— Jeanne conseillère	p. 139
— Jeanne & l'Homme-à-femmes	p. 141
— Jeanne se tait	p. 142
— Jeanne se dispute avec La Chatte	p. 143
— Jeanne devient pessimiste	p. 144
— Jeanne & l'amour	p. 145
— Jeanne & Anna	p. 146
— Jeanne fidèle à elle-même	p. 147
— Jeanne mégalomane	p. 148
— Jeanne, qui a vécu, fait dans la psychologie	p. 149
— Jeanne résiste à la tentation	p. 150
— Jeanne à la fête	p. 151

Jeanne, qui a du corps, cherche aussi à avoir de l'esprit

L'HOMME : Parlez-moi de votre roman.

JEANNE : On pourrait dire qu'il est sensuel, et mélancolique...

L'HOMME : Ça veut dire quoi, pour vous, « mélancolique » ?

JEANNE : La mélancolie ? C'est le regret d'on ne sait trop quoi...

L'HOMME : Et la sensualité ?

JEANNE (répondant à côté) : Le sexe, c'est ce qui n'a pas de place.

L'HOMME : Et c'est ça que vous regrettez ?

(Jeanne ne répond pas.)

L'HOMME : Mais « sexuel » et « sensuel », ce n'est pas tout à fait pareil, n'est-ce pas ?

JEANNE : Vous avez raison : la sensualité, c'est le sexe plus la gourmandise.

L'HOMME : Et la gourmandise ?

JEANNE : C'est le plus appétissant des défauts ! Je commanderais bien une part de tarte au citron.

L'HOMME : Je vous l'offre. Mais je croyais que vous étiez au régime ?

JEANNE : Il faut bien avoir quelque chose à regretter...

Jeanne prend conseil auprès d'un grand écrivain

— Pour devenir un grand écrivain ? dit le Grand Écrivain. C'est simple : lisez, lisez, lisez !

— Mais, objecte Jeanne, sceptique, ça suffit peut-être pour faire un *bon* écrivain — mais un *grand* écrivain ?

— Ah ça, bien sûr ! dit le Grand Écrivain. Là, il faut autre chose !

— Et quoi donc ? demande Jeanne, intéressée.

(Le Grand Écrivain réfléchit.)

— Pour faire un grand écrivain, dit-il enfin, il faut avoir sacrifié la vie de famille, la voiture, et la télévision.

(Voilà qui est terriblement romantique, se dit-elle, un peu effrayée.)

— Et pourquoi la vie de famille, la voiture et la télévision, plutôt que, par exemple, la vie mondaine, le sport et la machine à laver ? objecte Jeanne, qui ne s'en laisse pas conter.

— Parce que, dit-il sans se troubler, parce que la voiture préserve du contact avec autrui ; la télé, du contact avec soi-même ; et la vie de famille, du contact avec le néant.

(Et Jeanne, qui n'a ni voiture, ni télé, et qui aimerait parfois avoir une vie de famille, reprend un instant espoir.)

— Alors, demande-t-elle, les yeux brillants, alors quand on a sacrifié la famille, la voiture, la télé, on peut être sûr de devenir un grand écrivain ?

— Ah non ! dit le Grand Écrivain, ce serait trop facile ! Vous savez, dans la vie, on n'est sûr de rien !

(Jeanne baisse la tête, découragée.)

— Mais alors, si on a beaucoup lu, tout sacrifié et que malgré ça on n'est pas un grand écrivain, qu'est-ce qu'on devient ?

— On devient un grand raté, dit le Grand Écrivain.

Jeanne se sent habitée

Jeanne, entre deux baisers, soupire.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a que je me sens tellement habitée, quelquefois, que j'ai besoin que quelqu'un comme toi vienne voir à l'intérieur de moi, ce qu'il y a !

Jeanne conseillère

— Demande-lui donc quelque chose ! conseille Jeanne à l'Épouse, qui se plaint que son homme ne lui donne jamais rien...

— Mais je ne veux rien avoir à lui demander ! proteste l'Épouse avec fierté. Déjà qu'il fait tout le temps la gueule...

— Pas étonnant, dit Jeanne, qu'il te fuie en te faisant la gueule : si tu ne lui demandes rien, il doit se dire que c'est parce que tu veux *tout* lui prendre, forcément !

— Mais pas du tout ! s'indigne l'Épouse. Je ne veux rien lui prendre du tout — et d'ailleurs, c'est moi qui lui donne tout !

— Sans même qu'il le demande ?

— Sans même qu'il le demande ! affirme la malheureuse avec fierté.

— Alors, tu ferais mieux d'attendre qu'il te demande quelque chose, pour lui donner ! rétorque Jeanne. Sinon il doit se sentir obligé de te donner autant que tu lui donnes — c'est-à-dire tout, n'est-ce pas ? Et tout, c'est une marchandise que les hommes n'ont pas.

— Parce qu'ils sont égoïstes ! fulmine l'Épouse.

— Mais non : parce qu'ils sont réalistes. *Tout*, c'est une illusion, forcément. Et s'il s'agit d'une monnaie d'échange, ce n'est rien d'autre que de la monnaie de singe — ou plutôt de guenon — évidemment...

— Mais je l'aime ! gémit l'autre.

— L'amour n'est pas une vertu, réplique Jeanne, sentencieuse. Tout au plus une fatalité. Il n'y a pas à s'en vanter. Et si on tient vraiment à *tout* donner, il faut au moins que ce soit à la condition d'être sûre de ne *rien* demander en échange !

— Mais ce dont je voudrais surtout être sûre, c'est qu'il m'aime ! Et comment le savoir, s'il ne me donne *rien* ? demande l'Épouse.

— Et bien, je viens de te le dire : en lui demandant *quelque chose* plutôt que rien, ou tout, ce qui revient au même... Tout, c'est n'importe quoi : tu le traites comme une poubelle, ton homme !

(Elles se taisent un moment, pensives.)

— Regarde, reprend Jeanne, avec les putes, ça marche bien : les hommes savent qu'ils peuvent leur donner *quelque chose*, en échange d'elles-mêmes. Comme ça, au moins, ils sont certains de ne pas avoir à *tout* donner ! Tandis qu'avec leurs femmes, c'est déjà beaucoup plus compliqué... Tu en sais quelque chose !

L'Épouse se tait. Puis, avec un soupçon de perfidie :

— Mais toi, Jeanne, comment tu fais ?

Et Jeanne, qui n'est ni pute, ni mariée, devient soudain mélancolique :

— Oh, moi... Tu vois, je ne demande pas grand-chose, je donne ce que je peux, et je reçois ce qui vient : un peu, beaucoup, ou pas du tout...

— Et tu es heureuse comme ça ?

(Jeanne réfléchit.)

— Non, dit-elle.

Jeanne & l'Homme-à-femmes

JEANNE : Alors, vous êtes toujours en guerre ?

L'HOMME-À-FEMMES (surpris) : Comment cela ?

JEANNE : Oui, en guerre avec le monde...

L'HOMME-À-FEMMES : Vous voulez dire que je serais misanthrope ?

JEANNE : Non, un misanthrope est en guerre *contre* : il hait, il méprise, il ne veut rien savoir... Mais vous, vous êtes en guerre *avec* : vous bataillez, avec le monde, pour être plus fort que lui... Comme pour les femmes : vous êtes toujours en guerre, avec les femmes ?

L'HOMME-À-FEMMES (ironique) : Misogyne, alors ? C'est bien la première fois qu'on me dit ça !

JEANNE : Non : misogyne vous seriez là encore en guerre *contre*, contre les femmes — alors que c'est *avec* elles, que vous vous battez. Les femmes sont vos victoires, vos défaites, vos places fortes à assiéger, vos escarmouches, vos grandes manœuvres, vos terrains de reconnaissance, de tactique et de stratégie... Vos conquêtes, somme toute ! — du moins quand tout va bien...

L'HOMME-À-FEMMES (sceptique) : Et quand tout ne va pas bien ?

JEANNE : Quand ça ne va pas bien, la guerre avec les femmes — alors vous êtes forcé de faire la guerre avec vous-même... Et là c'est un risque mortel, n'est-ce pas ?

(L'Homme-à-femmes ne répond pas.)

JEANNE : Alors ? Vous êtes toujours en guerre ?

L'HOMME-À-FEMMES : Dites-moi, Jeanne ? Si vous me laissiez en paix ?

Jeanne se tait

— Les hommes sont dégueulasses ! dit l'une.

— Ils sont minables ! dit l'autre.

— Tous des lâches ! dit la troisième.

(Et Jeanne, qui ne dit rien, pense par-devers elle : « On a les hommes qu'on mérite. »)

— Tu ne trouves pas, Jeanne ?

(Jeanne se tait.)

— Peut-être qu'elle n'aime pas les hommes ?

Jeanne se dispute avec La Chatte

— Non mais !, proteste Jeanne réveillée en sursaut par La Chatte qui, en pleine nuit, la piétine allègrement — non mais, si tu arrêtais de me prendre pour une autoroute ?

— Tu en connais beaucoup, toi, des autoroutes qui parlent ?
répond La Chatte.

Et d'ajouter, en bougonnant dans sa moustache :

— Sans compter que question nivellement... !

Jeanne devient pessimiste

L'HOMME : Vous allez bien ?

JEANNE (morose) : Ça ne peut pas aller mieux.

L'HOMME (sceptique) : Donc, tout va bien ?

JEANNE : Non, tout va très mal.

L'HOMME : Mais vous venez de me dire que tout allait bien ?

JEANNE : Non. Si tout va mal et que ça ne peut pas aller mieux, vous ne me ferez pas dire que ça va !

L'HOMME : En effet ! Mais si vous m'aviez dit que ça ne pouvait pas aller plus mal, j'aurais peut-être mieux compris...

JEANNE : C'est que vous n'avez *rien* compris. Pour pouvoir dire que ça ne pourrait pas aller plus mal, il faut être drôlement optimiste ! Moi, je suis lucide : non seulement ça va mal, mais ça n'ira jamais mieux !

L'HOMME : Lucide ? Dites plutôt que vous êtes pessimiste !

JEANNE : C'est la même chose. Vous comprenez, quand on a passé toutes ces années à se dire qu'on va s'en sortir, que forcément ça s'arrangera avec le temps — et qu'on se rend compte que ça ne pourra qu'aller de pire en pire...

L'HOMME : Qu'est-ce que ça change ?

JEANNE : Ce que ça change ?

(Elle réfléchit.)

JEANNE : Rien.

Jeanne & l'amour

— Tu sais, je ne t'aime pas que pour ton cul..., dit à Jeanne, allongée nue sur le sofa, son amant, qui doucement lui caresse les reins...

— ... Mais aussi pour ta tête, et pour tout ce qu'il y a dedans, continue-t-il en appuyant les lèvres sur sa nuque. Et c'est une pression si fervente et si tendre — comme s'il avait voulu apprendre par cœur, avec sa bouche, ce morceau-là aussi du corps de sa maîtresse — qu'elle en est tout émue, dans la douceur de ce moment intime et las où elle se laisse aller, entre ses bras... Elle en est tout émue.

— Vraiment, pour ma tête aussi, tu crois ? Mais pas seulement, n'est-ce pas ? Ce n'est pas seulement pour ma tête, Félix, que tu m'aimes ?

— Non, admet-il en redescendant vers ses reins. Non, pas seulement pour ta tête — mais un peu pour ton cul aussi, tu sais bien...

Et il en dessine amoureusement la forme avec la paume de sa main.

— Et toi ? demande-t-elle. Pourquoi est-ce que tu crois que je t'aime ?

Il s'interrompt, réfléchit un instant — puis reprend sa caresse, et Jeanne, doucement, succule.

— Moi, dit-il, je crois que si tu m'aimes, c'est pour *ton* cul !

Jeanne & Anna

— Le problème avec les hommes, dit Anna, c'est que nous, on ne sait pas ce qu'on veut, et eux, ils ne savent pas quoi faire !

(Jeanne approuve, songeuse.)

— Oui, dit-elle, mais d'un autre côté ça vaut peut-être mieux... Parce que si on savait ce qu'on veut, et si les hommes savaient quoi faire, qui nous dit qu'on ne finirait pas par s'apercevoir que ce qu'on veut n'a rien à voir avec ce qu'ils savent faire ?

Jeanne fidèle à elle-même

— Et toi, demande l'Épouse Trompée, tu supporterais ?

— Moi, dit Jeanne, je ne veux rien savoir : qu'il fasse ce qu'il veut, ça ne me regarde pas — à condition que je ne sache rien !

— Mais alors, il te mentirait ! proteste l'Épouse Indignée.

— Bien sûr, dit Jeanne, et alors ? À qui est-ce que cela nuirait ? Les seuls vrais mensonges sont ceux qu'on se fait à soi-même...

— Mais si quand même tu l'apprenais ? Tu ne lui en voudrais pas, de t'avoir trompée ? insiste l'Épouse Révoltée.

— Je lui en voudrais de ne pas m'avoir *mieux* trompée : de n'avoir pas su me le cacher ! Parce que je souffrirais...

— Ah, tu vois !

— Non, dit Jeanne, justement : je ne vois pas, parce que je ne veux rien voir. Ce qui ne me regarde pas, j'évite de le regarder !

(Déconcertée, l'Épouse médite quelques instants.)

— Mais toi, Jeanne ? Tu pourrais aimer deux hommes à la fois ?

Jeanne hausse les épaules :

— Ce n'est pas parce qu'on aime la choucroute qu'on doit se priver de chocolat !

— Comment peux-tu dire ça ! proteste l'Épouse Scandalisée. C'est de très mauvais goût !

— Seulement si on mélange ! dit Jeanne.

Jeanne mégalomane

« Mon problème, se dit Jeanne en parcourant son relevé bancaire — mon problème, ce n'est pas que je vis au-dessus de mes moyens : c'est que mes moyens sont au-dessous de mes besoins... »

Et puis, levant les yeux vers les façades grises et le ciel bouché de Paris : « Ce qu'il y a, c'est que le monde n'est pas à ma hauteur ! »

Jeanne, qui a vécu, fait dans la psychologie

L'HOMME : Mais d'après vous, pourquoi les femmes sont-elles aussi critiques envers les hommes ?

JEANNE : Parce qu'ils sont coupables.

L'HOMME : Mais de quoi ?

JEANNE : De rien. Les hommes sont *coupables*, tout court, par définition.

L'HOMME : Et pas les femmes ?

JEANNE : Non, les femmes, c'est différent : elles manquent.

L'HOMME : Elles manquent de quoi ?

JEANNE : De rien. Les femmes ne manquent de rien : elles *manquent*, tout simplement. Quoi qu'il arrive. Et bien sûr elles en accusent les hommes, qui se sentent coupables, et qui fuient, de sorte qu'ils se sentent alors encore un peu plus coupables et que les femmes sont encore un peu plus en manque...

L'HOMME : Mais c'est tragique !

JEANNE : Bien sûr.

(Et Jeanne d'ajouter en son for intérieur : « En tout cas, moi, j'en connais une qui ne manque pas d'air ! »)

Jeanne résiste à la tentation

— Vous n'auriez pas une petite bouchée au chocolat amer ?, demande Jeanne à la confiseuse chez qui elle est venue acheter un sachet-de-dragées-pour-offrir.

La confiseuse fait les présentations avec indifférence, sous l'œil méfiant de Jeanne : ici, une bouchée pralinée ; là, à la pâte d'amandes ; et là...

— Non, dit Jeanne, ce serait trop sucré ! Je n'aime que le très noir... Bon, tant pis ! ajoute-t-elle avec décision. Pas de chocolat aujourd'hui ! De toutes façons je suis au régime, alors !

Mais un regret poignant doit percer dans sa voix pour que la confiseuse, apitoyée, lui offre une nouvelle chance :

— Vous n'avez qu'à prendre une tablette ! Nous avons du très bon chocolat amer...

— Ah non ! s'écrie Jeanne indignée. Surtout pas une tablette : je serais capable de la manger entière !

— Oh, ça ne fait guère que cent grammes...

Mais Jeanne ne répond pas à cet argument fallacieux. Elle tourne sur elle-même avec agitation, jette un dernier coup d'œil au présentoir, se penche vers la vitrine, revient vers la caisse où trône le plateau de bouchées... « Non, soupire-t-elle enfin, se parlant à elle-même — non ! Je ne craquerai pas ! »... Et puis, tout en cherchant son porte-monnaie :

— Je ne prends que les dragées. Vous comprenez, ce n'est pas facile, de résister !

Son regard s'arrête sur un coin du présentoir.

— D'ailleurs, pour me récompenser, je crois que je vais me payer un macaron !

Et comme elle rit toute seule de son inconséquence, la confiseuse, déridée, ouvre un tiroir :

— Tenez, dit-elle, pour votre peine, je vous offre un petit chocolat !

Jeanne à la fête

FÉLIX : Bonne fête, Jeanne !

JEANNE : Mais ce n'est pas la sainte Jeanne ?

FÉLIX : Non, c'est la saint Narcisse !

JEANNE LOYSEAU



Publié avec le concours du
Centre national du livre, de la
Région PACA et du Conseil
général des Bouches-du-Rhône.

En couverture, guerrier nu dansant à tête d'oiseau ;
cinquième face d'un dé de terre cuite provenant du
Baou Roux (I^{er} s. av. J.-C.), in Fernand Benoit, *L'Art
primitif méditerranéen de la vallée du Rhône*, Éditions
Ophrys, 1955, planche V.

Personne n'avait jusque-là tenté une théorie générale des jeux. Nous sommes peu spéculatifs. Nous acceptons les décisions du hasard, nous lui livrons notre vie, nos espoirs et notre terreur panique, mais aucun ne s'avise d'interroger ses lois vertigineuses ; et les sphères giratoires qui le révèlent n'éveillent pas notre curiosité. Cependant, certaines déclarations inspirèrent de nombreuses discussions à caractère juridico-mathématique. De l'une d'elles surgit la conjecture suivante : si la loterie est une intensification du hasard, une intrusion périodique du chaos dans le cosmos, ne conviendrait-il pas que le hasard intervînt dans toutes les étapes du tirage et non pas dans une seule ? N'est-il pas dérisoire que le hasard dicte la mort de quelqu'un, mais ne soient pas assujetties au même hasard les circonstances de cette mort : le caractère public ou réservé, la nature de l'exécution, le délai d'une heure ou d'un an ?

JORGE LUIS BORGES



ISBN 2-841580-64-4

Prix du numéro : 85 francs